

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google<sup>TM</sup> books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P  
AV  
R  
ET

# THE LIBRARY



Wilson Library











STUDIER  
I  
MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIVNA AV

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I  
STOCKHOLM

X



UPPSALA 1928  
ALMQVIST & WIKSELS BOKTRYCKERI-A.-B.

*Redigerandet av föreliggande volym har ombesörjts av  
Sällskapets styrelse jämte professor E. Staaff.  
Såsom bidrag till bestridande av tryck-  
ningskostnaderna har Sällskapet  
fått sig tilldelat sökt stats-  
anslag å 2,000 kronor.*

## Innehåll

	Sid.
Föredrag v. t. 1925—h. t. 1927 . . . . .	V
Wortstudien II. <i>N. Otto Heinertz</i> . . . . .	1
Le nom de la ville de Marseille. <i>Ernst G. Wahlgren</i> . . . . .	25
Några anteckningar om <i>sp. ser</i> och <i>estar</i> . <i>Åke W:son Munthe</i> . . . . .	65
Om franska lånord i svenskan. <i>A. Nordfelt</i> . . . . .	79
Quelques réflexions sur la diphtongaison en espagnol. <i>E. Staaff</i> . . . . .	113
Thomas Hardy as man, writer and philosopher. <i>R. E. Zachrisson</i> . . . . .	131
»Osmälta» franska uttryck i engelskan. <i>Carl O. Koch</i> . . . . .	161
Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1924 à 1926. <i>C. Björkbohm</i> et <i>Sigurd Karlström</i> . . . . .	175



## **Föredrag, som hållits vid Sällskapets sammanträden v. t. 1925—h. t. 1927.**

Den 28 februari 1925:

Professor *Ernst A. Kock*: **Den gamla nordiska diktningen i sin nya belysning.**

Den 4 april 1925:

Fil. D:r *Ernst A. Meyer*: **Ruhe- und Richtungsfügung bei neuhochdeutschen Verben, ihre Beziehung zu Aktionsart und Satzton.**

Den 19 september 1925:

Rektor *A. Nordfelt*: **Om den äldre Hamlet-typen och dess namn.**

Den 7 november 1925:

Lektor *Hj. Alving*: **Heidenstams För mig finns ingen väg från hemmets dörr. Motivet och utförandet.**

Den 27 februari 1926:

Lektor *N. Otto Heinertz*: **Brudslöjan, en språklig-kultur-historisk studie.**

Den 8 maj 1926:

Professor *E. S. Staaff*: **Språkhistoriska reflexioner rörande bindningen i franskan.**

Den 4 december 1926:

Fil. D:r *G. Tilander*: Några franska ord i etymologisk  
belysning.

Den 24 mars 1927:

Rektor *A. Nordfelt*: En intressant historisk personlighet  
från vår medeltid.

Den 29 oktober 1927:

Professor *R. E. Zachrisson*: Det engelska riksspråkets dia-  
lektala ursprung.



# WORTSTUDIEN II

VON

**N. OTTO HEINERTZ**







### 3. frist.<sup>1</sup>

Die eigentliche bedeutung von ahd. *frist* m. f., altengl. *frist* m., aisl. *frest* n., altfries. *frist*, *frist*, *ferst* n. scheint noch immer unsicher zu sein. Freilich ist schon eine etymologie vorge schlagen worden, die m. e. wenigstens einen kern der wahrheit enthält, sie ist aber wieder in vergessenheit geraten. Darüber weiter unten. In den bekannteren etymologischen handbüchern wird — freilich, scheint es, mit ausnahme von FICK-TORP, *Wortschatz der germ. spracheinheit*<sup>4</sup> s. 233, ohne direkte zustim mung — die etymologie erwähnt, deren urheber BRUGMANN ist. Dieser erklärt (IF 13, 164) unsere gruppe aus einem idg. \**pres-stā-* 'bevorstehend'. Das wort sollte also wohl 'die bevor stehende zeit' bedeuten. Schon von dem vokalstand abgesehen, der nur zu dem altisländischen wort, aber nicht zu den anderen stimmen würde, kränkt die etymologie an der inneren unwahr scheinlichkeit: sie ist ein beispiel der art des etymologisierens, die ich die abstrakte nennen möchte und womit man in den seltensten fällen das richtige treffen wird.

Um unserem wort beizukommen, wird zunächst eine auf zählung der in den literaturdenkmälern belegten bedeutungen angebracht sein. Erst dadurch erhält man einen festen boden, worauf man weitere vermutungen aufbauen darf. Hierbei gehe ich von den bei LEXER, *Mhd. wörterbuch*, angegebenen be deutungen aus. Mhd. *wrist* bedeutet nach ihm: 1) 'freigegebene zeit, nach deren ablauf ein anderes verhältnis eintritt, aufschub'; 2) 'abgegrenzte zeit überh., anfangender, wählender und abge laufener zeitraum'.

<sup>1</sup> Für 1—2 s. *Studier i modern språkvetenskap* IX. — Der vorliegende auf satz gehört gewissermassen zu meinen *Etymologischen studien zum althoch deutschen* (erschienen in *Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societeten in Lund*), die definitive abfassung desselben verzögerte sich aber derart, dass er in der sammlung nicht mehr veröffentlicht werden konnte.

Diese bedeutungen sind auch ahd. zu belegen. Zu der ersten gruppe gehört wohl die glosse (Ahd. glossen, I 386, 48) *frist* = *spatium* zu Judices 16, 16: *Cumque molesta esset* [Delila] *ei* (= Samson), *et per multos dies jugiter adhereret, spatium ad quietem non tribuens, defecit anima ejus*. Ebenso die Canones-glosse (II 147, 37) *frist* = *interstitium* in der überschrift zum Conc. Laodic. kap. 17: *Quod interstitium psalmorum debeat in sabbatis fieri*: heutzutage würde an diesen stellen im deutschen etwa 'pause, zwischenraum' als übersetzung passen. Vgl. auch Ahd. gl. IV 215, 30: *frist* = *induciæ*. Aus Otfrid gehören einige stellen hieher. So IV 15, 23:

<i>Ob ir mih irknátit,</i>	<i>ir sêlbon thaz instúantit</i>
<i>ana lánghlîcha frîst,</i>	<i>wîolîh ouh mîn fâter ist.</i>

Besonders bemerkenswert sind einige redensarten mit *duan*, *geban* und *lazan*:

<i>Irgeit iz zî ângustî,</i>	<i>oba wir mes duen thie frîstî,</i>
<i>thaz êr in themo mûaze</i>	<i>then lûtin sih gesûaze</i> (III 25, 11).

<i>Thio argun gîlûstî</i>	<i>gêbent thir furdîr frîstî</i> (III 7, 84).
---------------------------	---

<i>Frôst, ther ûmblîder ist,</i>	<i>ther nî gibit thir thia frîst</i>
.....	<i>suârlichero dâto</i> (V 23, 135).

<i>Ni lazent thie ârabeit es frîst</i>	<i>themo wârlichô mân ist</i> (II 14, 4).
--	---

Ebenso kommt diese bedeutung in zusammensetzungen zum vorschein: *thincfrist* = *inducias*; *fristmali* = dass.; *untarfrist* = *intercapido*. Dem nur bei Notker belegten verbum (*ga*)*fristjan* 'differre' liegt natürlich auch dieselbe bedeutung zugrunde.

Zahlreicher ist die zweite bedeutungsgruppe vertreten, und zwar nicht nur im sinne von 'zeitraum, zeitdauer', z. b. Otfrid II, 3, 28: *wio kûrt in* (= den kindern in Bethlehem) *was thes lîbes frîst*; Notker: *nû lénget mîna urîst. mîn ârbeitsâmo lîb* (PIPER, *Notkerschriften* I, 8, 20); *tîu chrâft tes ûrlages. fergât in êines stôzes frîste* = *uirtus constellationis in ictu pungentis est* (ebda 780, 14), sondern auch im sinne von 'zeitpunkt', ganz besonders in adverbialen ausdrücken, wie bei Otfrid *sar zî thera*

*fristi* (*themo friste*), *nu zi therera fristi* usw. Bei Notker habe ich kein unzweideutiges beispiel mit dieser bedeutung auftreiben können. Vgl. aber im neueren deutsch *zu dieser, jeder, aller frist*.

Es dürfte wohl von vornherein klar sein, dass von diesen beiden bedeutungen jene die ältere und ursprünglichere ist: aus dem sinn von 'freigegebene zeit, nach deren ablauf ein anderes verhältnis eintritt' hat sich der von 'abgegrenzte zeit überhaupt, zeitraum, zeitdauer, zeitpunkt' leicht ableiten können. Tatsächlich können ein paar der oben unter der ersten gruppe angeführten belege (z. b. der zu *Judices*) gewissermassen auch zur zweiten gerechnet werden.

Aber auch diese ursprünglichere bedeutung kann nicht die älteste sein. Es lassen sich nämlich aus älteren und jüngerer quellen bedeutungen auftreiben, die nicht mit diesem sinn zu vereinigen sind, sondern in einer ganz anderen auffassung wurzeln müssen. So habe ich in meinen *Etymologischen studien zum althochdeutschen* s. 45 ein paar belege angeführt, die das wort im sinne von 'grund, anlass, ursache' bieten. Von den dort gegebenen belegen dieser bedeutung führe ich hier als beispiel die glosse II 171, 7 an: *frist = occasio* zu Gregors *Cura pastoralis* 3, 17 p. 59 *occasio perditionis nostrae facta est superbia diaboli*. Mit den anderen am genannten orte angeführten belegen weist dieser darauf hin, dass unser wort, wie dort ausgeführt wurde, in gewissen rechtssachen der alten Germanen geläufig gewesen ist. Was mag es denn eigentlich in der rechtssprache bezeichnet haben?<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Im sinne von 'gelegenheit' kommt *frist* vor in ein paar (fränkischen oder altsächsischen?) glossen: *stada . frist = copia* (Ahd. gl. II 714, 44) zu Virgils *Aeneis* IX 484, wo die mutter des Euryalus seinen gefallenem sohn betrauert:

*nec te, sub tanta pericula missum,  
adfari extremum miserae data copia matri?*

Dieselben glossierungen kehren Ahd. gl. II 715, 34 wieder, wo sie sich auf Virgil IX, 720 beziehen. — Auch für *occasio* im sinne von 'gelegenheit' findet sich unser wort. So z. b. Abd. gl. II 48, 30, wo die glosse sich auf eine stelle bei Beda, *De ratione temporum* (Migne, *Patrol. lat.* XC p. 322) bezieht, wo folgende »etymologie« des wortes *nox* gegeben wird: *Nox dicta, quod noceat aspectibus vel negotiis humanis, sive quod in ea fures latronesque nocendi aliis occasionem nanciscantur*. — Weitere beispiele für *occasio = frist* im sinne von 'gelegenheit' in meiner oben angeführten arbeit (a. a. o.)

Ehe ich den versuch mache, diese frage zu beantworten und damit dem etymologischen ursprung des wortes näher zu rücken, bleibt indessen noch eine auffallende bedeutung desselben zu erwähnen. Mir sind im ganzen drei belege davon bekannt, die sämtlich aus den glossen stammen. Ahd. gl. I 752, 59 steht *risti* = *obtentu*, welche glosse sich auf die Apostelgeschichte 27, 30 bezieht: *nautis vero quærentibus fugere de navi, cum misissent scapham in mare sub obtentu quasi inciperent a prora anchoras extendere*. Unter den Canonesglossen findet sich II 105, 13 dieselbe glosse zu den Can. Apost. kap. 6: *Episcopus, aut presbyter uxorem propriam nequaquam sub obtentu religionis abiiciat*. Die handschriften, worin diese glossen vorkommen, sind für das erste beispiel Clm 19440, Wien 2723 und die damit nahe übereinstimmende 2732, Clm 18140 und Gotw. 103, für das zweite die erstgenannten drei handschriften und daneben Wien 361. Sämtliche handschriften stammen aus dem X.—XI. jahrh., diese bedeutung muss aber viel älter sein. Der dritte beleg findet sich in zwei handschriften Cod. Floriani III 222 B und Wien 949, beide aus dem IX.—X. jahrh.: *kasori* vel *frist* = *pretextu* (II 228, 39) zur Cura pastoralis 3, 16 p. 57: *alia est ira quæ sub æmulationis specie subripit, alia quæ turbatum cor et sine iustitiæ pretextu confundit*. Im modernen deutsch wäre die für diese drei stellen auf der hand liegende übersetzung des wortes 'vorwand, deckmantel'.

Wie schon oben hervorgehoben wurde, kommt das von dem substantiv abgeleitete verbum (*ga*)*fristjan* im ahd. nur bei Notker vor und zwar ausschliesslich in der bedeutung von 'differre'. Es ist aber dies verhältnis lediglich der mangelhaften überlieferung zuzuschreiben. Den beweis hiefür bieten beispiele aus jüngerer zeit, die das wort in ganz anderen bedeutungen aufweisen, bedeutungen, die nicht auf 'differre' zurückgehen können, sondern parallel damit sich aus einer älteren bedeutungsstufe entwickelt haben müssen. So verzeichnet LEXER neben 'hinhalten, aufschieben, auf-, zurückhalten' usw. auch 'aufrecht erhalten, erhalten, bewahren, schützen, retten'. Und aus dem Grimm'schen wörterbuch gestatte ich mir die dort angeführten bedeutungen des verbums *fristen* anzuführen: 1) 'morari, aufhalten, hinhalten, verweilen machen' (von personen); 2) 'differre, tardare, aufschieben, verzögern' (von sachen); 3) 'servare, tueri, parcere, sparen, frist geben', »weil der geschonte gerettet, sein unter-

gang aufgeschoben wird, meist von personen oder von leib und leben (*e-m das leben* oder *e-n des lebens fristen*)». — Wie man hieraus ersieht, scheint der verfasser des betreffenden abschnittes die letzte bedeutung ('servare' usw.) aus 'differre' herleiten zu wollen, in der weise dass die handlung von dem untergang des am leben bedrohten auf die betreffende person selbst übertragen worden wäre. Die unwahrscheinlichkeit einer solchen erklärung liegt auf der hand, und soviel ich weiss ist nie und nirgend eine derartige entwicklung von wörtern mit dem sinne 'auf-schieben, aufhalten' u. dgl. in 'schützen, schonen' zu belegen. — Was weiter die dreiteilung der bedeutungen betrifft, ist es offenbar, dass wir vom historischen gesichtspunkt aus mit zwei auskommen könnten, da die fälle 1 und 2 auf ein und dieselbe bedeutung hinweisen und nur die unterscheidung von personen und sachen von modernem standpunkt aus verschiedene erklärungsörter notwendig machen. Wir können demnach m. e. mit einer alten doppelbedeutung des verbums rechnen: 1) 'auf-schieben, verschieben, aufhalten, verzögern'; 2) 'schonen, schützen'. Der vollständigkeit halber verdient es auch erwähnt zu werden, dass die verwendung des verbums nach und nach beschränkt worden ist; im ersten sinne gehört es nur mehr der rechtssprache an: *eine sache, den eid fristen*, im sinne 2 begegnet es in wendungen wie *das leben fristen* (= 'sich unter knappen umständen durchschlagen'), *einem das leben fristen* (= 'schonen'). Überhaupt 'fristet es ein kümmerliches dasein'.

Gehen wir nun zu den modernen dialekten, steht es ebenfalls schlecht um unsere wortsippe. Eigentlich scheint sie nur im schwäbischen und schweizerischen unter dem volke vorzukommen. FISCHER, *Schwäbisches wörterbuch*, verzeichnet das subst. *frist* mit derselben bedeutung wie in der neuhochdeutschen schriftsprache, betont aber ausdrücklich, dass es nur der amtssprache angehört. Das verbum ist im sinne von 'auf-schieben' veraltet, in der bedeutung 'erhalten, bewahren' lebt es aber fort in den ausdrücken *obst fristen* 'vor fäule, frost bewahren' und *einen garten fristen* 'einschliessen, einfriedigen'. Das letztere ist schon an sich von bedeutung, noch wichtiger sind aber die verhältnisse im schweizerischen. Nach dem *Schweizer. idiot.* hat das substantiv hier, von dem mit dem nhd. übereinstimmenden gebrauch abgesehen, auch den sinn von 'kurzer zeitraum, zeitpunkt' (wie bei Otfrid und teilweise Notker), da-

neben bedeutet es aber auch 'ruhe, sicherheit, zuflucht, aufenthalt'. Das verbum *fristen* (auch mit den präfixen *be-* und *ge-*) weist ebenfalls den sinn 'retten, in sicherheit bringen, vor schaden bewahren, schützen' auf. Unter besonderer berufung auf die letztgenannte bedeutung des substantivs zieht auch das Schweiz. idiot. den schluss, dass dieselbe, »weil die concreteste, auch die ursprüngliche« sei. Es findet sich auch hier eine etymologie angegeben, deren kern m. e. das richtige trifft: das wort sei »verwandt mit *friede* (*st* aus *dt* wie *last: laden*) und auch mit *fri* (vgl. z. b. *freiheit* i. s. v. *asyl*). Jedenfalls ist nicht der nackte allg. zeitbegriff der ursprüngliche, sondern zeit zur ruhe oder bestimmter tätigkeit, vgl. *musse*«. Obgleich es nicht angedeutet wird, ist diese etymologie indessen schon von SCHADE vorgeschlagen worden in seinem *Altdeutschen wörterbuche* (vgl. auch Grimms wörterb.), sie scheint aber in vergessenhait geraten zu sein, da sie von den etymologischen handbüchern nicht berücksichtigt worden ist.<sup>1</sup> Wenn also einerseits der unserer sippe zu grunde liegende stamm klar ist, wollen wir aber andererseits die von SCHADE und dem *Schweiz. idiot.* gegebenen begründungen der bedeutungsentwicklung nicht einleuchten. Ich werde deshalb hier den versuch machen, die sippe in ihren eigentlichen kreis einzusetzen und die voraussetzungen der bedeutungsentwicklungen näher zu beleuchten.

Der wurzel \**prī* wird gewöhnlich die urbedeutung 'lieben, schonen' zugeschrieben (s. z. b. FICK-TORP<sup>4</sup>), und auch got. *freis*, aind. *priyās* bedeuten ursprünglich 'lieb'. S. NECKEL, PBB 41, 403 f., der weiter ausführt: »Man darf nur 'lieb' nicht missverstehen; es handelt sich nicht um 'geliebt' in unserem gefühlsmässigen sinn, sondern eher um 'geschont, geschützt'«. Vgl. auch PAUL, *Deutsches wörterb.* s. v. *frei*: »es gehört zu einer weitverbreiteten wurzel, deren grdbd. 'schonen, rücksicht nehmen' gewesen zu sein scheint«. Dem sinn 'schonen' steht aber — wie auch Neckel andeutet — der von 'schützen' nahe, und die beiden bedeutungen kehren auch in den alt-germanischen dialekten neben einander wieder. So heisst got. *freidjan* so viel als 'schonen', und die ableitungen *gafreideins* und *unfreideins* bedeuten 'schonung, erhaltung' bzw. 'schonungslosigkeit'. Im deutschen begegnet das entsprechende

<sup>1</sup> Möglicherweise hat das ablehnende verhalten KLUGES dagegen (s. sein etymol. wb.) zu diesem stillschweigen beigetragen.

verbum *frīten* einmal bei Notker (PIPER, 76, 9), wo es im an-schluss an den lateinischen satz *dedisti ut opinor uerba fortune. dum te illa demulcet. dum te ut delicias suas fouet* heisst: *ih uuāno dū betrūge dia fortunam. dāz si dih sō zērtet. īnde dih sō uritet.* Am nächsten entspricht wohl diesem *frīten* eine übersetzung wie etwa '(liebevoll) begünstigen, unterstützen'. Von 'schutz, schonung' werden wir auch für die erklärung von ahd. *vrīthof* ausgehen müssen, das bei Otfrid (III 25, 6) und Tatian (188, 1) im sinne von dem 'atrium' des Kaiphas (ebenso im Heliand *frīðhof* 4954), bei dem letzteren (192, 3) auch von dem 'preto-rium' des Pontius Pilatus steht (eig. = 'schutz gewährender hof') und nur in den glossen daneben in der heutigen bedeutung 'cimeterium' begegnet. Im mhd. bedeutet *vrīthof* teils 'vorhof eines tempels', teils 'eingefriedigter raum um eine kirche', und mit genau entsprechendem vokal- und konsonantenstand kehrt das wort im bayr. *freithof* 'friedhof, kirchhof' wieder. Der grundgedanke des 'schutzes' findet sich auch im bayr. *freit-gadem* 'behältnis innerhalb der freithofsmauer erbaut ... um zur zeit der gefahr ... getreid u. dgl. daselbst in sicherheit zu bringen' (SCHMELLER-FROMMANN, *Bayrisches wörterbuch* I, 831).

Mit ablautendem kurzem vokal (\**prī*) und anderem deter-minativ kehrt die wurzel in *frīde* mit seiner sippe wieder. Wenn aber KLUGE (und nach ihm andere) zur erklärung des heutigen sinnes von einer bedeutung 'liebeszustand, schonung' ausgeht, kann jedenfalls die erste dieser bedeutungen nicht richtig sein, es sei denn, dass 'liebe' hier in dem von NECKEL hervorgehobenen sinne aufgefasst werden sollte. Auch die gewöhnliche anord-nung der verschiedenen bedeutungen in den modernen wörter-büchern (ich nehme z. b. das Grimm'sche wörterbuch: 1 'gegen-satz des kriegs'; 2 'waffenruhe, ruhe, stille, gnade, freude'; 3 'schirm, schutz, zaun') kann nur vom modernen, aber nicht vom historischen standpunkt aus berechtigt sein. Dem ursprüng-lichen sinn muss zweifelsohne die letztere bedeutungsgruppe viel näher stehen als die beiden ersten, sonst wäre die beibe-haltung dieser bedeutungen ('schirm, schutz, zaun') bis auf heute kaum verständlich.

Es fehlen auch nicht versuche, die bedeutungsentwicklung des wortes in anderer weise als die gewöhnlich angenommene anzufassen, diese versuche sind, scheint es, vollständig unbe-rücksichtigt gelassen. Nach SCHRADER, *Realexikon*<sup>2</sup> s. 650

bedeutet *friede* »ursprünglich 'freundschaft', d. h. den zwischen sippen desselben stammes regulärerweise herrschenden rechtszustand und ist erst später auf das verhältnis verschiedener stämme zueinander angewendet worden«. Meiner meinung nach liegt hierin ein kern der richtigen auffassung. Am ausführlichsten hat aber GRØNBECH die verschiedenen, dem Begriff *friede* innewohnenden spielarten zu charakterisieren versucht in seinem buche *Lykkemand og niding*, besonders s. 61 f. Er sieht darin zunächst »tryghed, men med en tydelig klang af noget aktivt, noget villende og handlende, eller noget der i hvert fald stadig ligger på spring til at handle«. Wenn in der angelsächsischen dichtung feinde oder verbrecher um frieden bitten, steht das wort im sinne von 'aufnahme in ungekränktheit', und wenn Gott in der Genesis dem patriarchen *frieden* zusagt, meint er »oprigtig vilje til at holde sin hånd over ham, til at beskytte ham«. Es sind nicht nur menschen, sondern auch befestigte plätze, die dem bedrängten frieden gewähren können. Neben diesem hauptton der sicherheit klingt aber bei dem worte eine fülle von nebertönen, wie 'freude, lust, zuneigung, liebe' durch.

Soweit Grønbech. Wenn ich nun mit stütze der ausföhrungen Schraders und Grønbechs sowie der unten anzuföhrnden argumente den versuch machen sollte, den ursprünglichen bedeutungskern des begriffes 'friede' herauszuschälen, möchte ich in dem germanischen worte eigentlich den 'sicherheit gewährenden schutz' als rechtszustand sehen, der jedem mitglied einer sippe, eines stammes, später den mitgliedern mehrerer stämme von seiten der sippen- oder stammesgenossen zukam. Ursprünglich war der *friede* nur der schutz der einander *frijönda*, der 'freunde', d. h. der einander schützenden verwandten; mit dem zusammenschluss der sippen zu grösseren gemeinschaften aber nahm der schutz nicht nur an verbreitung, sondern auch an stärke zu, bis schliesslich die durch denselben erreichte sicherheit so gross war, dass der weg zur auffassung des friedens im heutigen sinn geebnet war. »Der rechtliche friede innerhalb der rechtsgemeinschaft ist nicht begrifflich identisch mit dem rechte der rechtsgemeinschaft. Er ist es schon deswegen nicht, weil er ein zustand, das recht eine ordnung ist. Er ist bedingt durch das recht, aber er ist nicht das recht. Aber die rechtsprache macht den schritt vom rechtlich geschützten frieden zum rechtlichen schutze des friedens zum rechte, welches den



frieden schützt. Friede ist ihr im letzten sinne das recht, welches den zustand der ruhe innerhalb der rechtsgemeinschaft schützt» (LEHMANN, *Königsfriede der Nordgermanen* s. 1 f.). Der friede hat von vornherein zwei spielarten gehabt, den schutz, den man gab, und den schutz, den man genoss, den objectiven und den subjectiven frieden, um mit Lehmann zn sprechen. Schon daraus, dass der friede objectiv sein konnte, ergibt sich m. e., dass man von einem ursprünglichen sinn 'schutz' ausgehen muss.

Und es gibt in den quellen viel zu viel fälle, die diesen sinn noch aufweisen, als dass diese bedeutung erst sekundär entstanden wäre. Ich kann hier nur einen teil davon anführen. Beowulf 186 heisst es:

<i>æfter deað-dæze</i>	<i>wel bið þæm þe mót</i>
<i>ond tō fæder fæðmum</i>	<i>drihten sēccean</i>
	<i>freodo wilnian</i>

d. h. 'wohl dem, der ... in des vaters, d. h. Gottes, armen schutz erleben kann'. Gott vermag frieden, schutz zu schenken. Noch heute ist in gewissen landschaften Schwedens der gruss *Guds frid* oder *fred* unter dem volke lebendig, wie man früher auch sagen konnte *sitta i Guds frid* oder *fred* 'unter Gottes schutz sitzen'. Klingt da nicht auch in dem grusse dieselbe bedeutung durch, die Grönbech aus der altengl. Genesis herausgeföhlt hat: die von dem wunsche, dass Gott seine hand über den begrüßten halten, ihn überhaupt beschützen soll? Im altsächs. Heliand hat *fridu* an mehreren stellen den sinn von 'schutz'. Ich führe hier nur 2692 an, wo es dem wort *mundburd* parallel steht (vgl. auch 1954, 3695): *hie (Christus) deda im thena fridu selbo, mundburd uuid thero menigi*. Im altengl. Andreas 336 steht *ic eow freodo healde*, was GREIN-KÖHLER, *Sprachschatz der angels. dichter* durch 'halte euch in schutz' wiedergeben, und eine lange reihe von belegen mit dem sinne 'protection' bieten BOSWORTH-TOLLER, *Anglo-Saxon dict.* s. v. *friþ* 5. Für das mittelhochd. verzeichnet auch LEXER neben 'friede, waffenstillstand' auch die bedeutungen 'sicherheit, schutz', nur hätten diese bedeutungen meiner meinung nach an die spitze gestellt werden sollen. Erst von diesen aus lässt sich nämlich der noch heute dialektisch fortlebende sinn von 'einfriedigung, ein-

geschlossener raum, bezirk, zaun' erklären (auch im älteren schwedisch; vgl. ebenso im älteren englisch *frith* = 'einfriedigung'). Von 'schutz' wird man ebenfalls ausgehen müssen, um zusammensetzungen wie *kirchenfried* 'asyl', *bergfried*, *burgfried* zu erklären. Vgl. auch schwed. *fridlysning*, wodurch gewisse gebiete oder tierarten unter den schutz des gesetzes gestellt werden. Überhaupt schimmert in einer ganzen reihe von zusammensetzungen die alte bedeutung 'schutz' noch immer mehr oder weniger deutlich durch, ich werde mich hier aber nur auf das bei LEXER verzeichnete material beschränken. Dort findet man *vide-bære* 'schutzgewährend', *vide-hemed* 'schirmendes hemd', *vide-huot* und *vide-naph* 'schutzhut', *vide-schild* 'schützender schild, schutz, schirm', auch 'beschützer, beschützerin' (von der heil. jungfrau), *vide-sûn* 'schützender zaun'. Meiner meinung nach erhält auch das wort *friedlos* erst durch die hier vertretene auffassung eine völlig befriedigende deutung: *friedlos* ist wer nicht mehr auf den schutz der stammesgenossen rechnen kann. Über den begriff und die folgen der *friedlosigkeit* s. weiter die rechtsgeschichten, z. b. BRUNNER, *Deutsche rechtsgeschichte* I<sup>2</sup> s. 232 ff., WILDA, *Strafrecht der Germanen* 278 ff.

Mit dem substantiv ist eine reihe von verben eng verbunden, die auch von dem begriffe 'schutz' ausgehen: altengl. *frifian* 'schützen', alts. *frithôn* 'schützen, behüten', ahd. *fridôn* (nicht bei GRAFF, ein beleg aber in Ahd. gl. IV 340, 6 *hegant vel fridont* = *zelant* zu Orosius: *iis quos amant zelant*, ein zweiter im *Carmen ad deum*: *frido vel spare* als erklärungen zu *porge*; s. MÜLLENHOFF-SCHERER, *Denkmäler deutscher poesie und prosa*<sup>3</sup> II s. 353), *gefridôn*, mhd. *(ge)viden* 'beschützen'. Got. *gafriþon* und altisl. *fríða* bedeuten zwar 'versöhnen', aber auch dieser sinn lässt sich mit der hier vertretenen auffassung vereinigen: wer mit einer sippe versöhnt wurde, genoss auch deren schutz.

Zu dieser selben sippe ziehe ich nun, wie schon oben gesagt, (in übereinstimmung mit SCHADE und dem *Schweizer. idiot.*; vgl. auch TAMM, *Etymol. svensk ordbok* s. v.) auch das wort *frist*. Hinsichtlich der bildungsweise verhält es sich zu *friede* wie etwa altisl. *hláð(r)*, *hláði*, altschwed. *ladha* 'etwas ausgestapeltes' zu ahd. *hlast*, altengl. *hlæst* 'bürde, ladung'. Als ursprüngliche bedeutung nehme ich auch für *frist* 'schutz' an, allem anschein nach war aber die begriffssphäre dieses wortes

nicht so gross wie bei *friede*. Solange aber die dem suffix *-st-* von vornherein innewohnende bedeutung uns verborgen bleibt, können wir über derartige doppelbildungen nichts sicheres sagen.<sup>1</sup>

Hat nun die hier angesetzte bedeutung irgendwelche spuren hinterlassen? Aus der älteren sprache, soviel ich weiss, nicht. Dort tritt das substantiv nur in sekundärem sinne auf. Wichtig ist aber die oben angeführte bedeutung von schweiz. *frist* 'ruhe, sicherheit, zuflucht, aufenthalt', welcher sinn zwar nicht (mit dem *Schweizer. idiot.*) als »die ursprüngliche« bedeutung anzusehen ist, dieser aber näher liegt als die gewöhnliche. Deutlicher hat sich das ursprüngliche bei dem verbum *fristen* erhalten, das im mhd. im sinne von 'erhalten, bewahren, schützen, retten' vorkommt und auch im neueren deutsch etwa dieselbe bedeutung aufweist. Aus den modernen dialekten gehört hieher das schweizerische *fristen* (s. oben), und auch das schwäbische *obst fristen* 'vor fäule, frost bewahren' muss in dieser bedeutung wurzeln, ebenso das dort vorkommende *einen garten fristen* 'einschliessen, einfriedigen' (wo wohl auch die verwandtschaft mit *friede* noch immer hervorleuchtet). Für gewöhnlich ist die entwicklung des wortes *frist* in einer anderen richtung verlaufen. Um diese richtung klar zu machen, wird eine kleine ausweichung vonnöten sein.

Die bedeutungsentwicklung unseres wortes ist m. e. mit den alten germanischen rechtsverhältnissen eng verbunden gewesen. Der schutz, den man geniesst, ist gewöhnlich ein rechtszustand, woran man erst dann genauer denkt, wenn man gefahr läuft, desselben verlustig zu gehen. Daher hängt *frist*, wie ich das wort auffasse, nahe mit der entziehung des schutzes, d. h. mit der friedlosigkeit zusammen. Nun werde ich hier nicht auf die streitfrage der rechtshistoriker eingehen, ob es von vornherein unter den Germanen nur eine strafe, die friedlosigkeit, gegeben habe, während die anderen strafarten nur kultriten gewesen seien, zu denen friedlose menschen verwendet wurden, oder ob neben der friedlosigkeit auch eine andere öffentliche strafe, die todesstrafe, bestanden habe (s. über diese

<sup>1</sup> Das wort *hlad(r)*, *hladi* hat auch eine grössere begriffssphäre als *hlast*, das eine kleinere menge ausdrückt. Möglicherweise bezeichnet in derselben weise *frist* nur den einer jeden einzelperson zukommenden schutz im gegensatz zu dem allgemeinen schutzbegriff des ganzen stammes: *friede* also vielleicht = 'volksfriede', *frist* = 'persönlicher sonderfriede'.

frage AMIRA, *Die germanischen todesstrafen* s. 1 ff.). Ich brauche mich hier nur an die ausführung BRUNNERS (a. a. 1<sup>2</sup> s. 243) zu halten: »Die friedlosigkeit schliesst in ältester zeit die tötung und die verbannung, die strafknechtschaft, die vermögenseinziehung und die wüstung in sich, die sich später als selbständige strafen von ihr abgespalten haben. In engem geschichtlichem zusammenhange steht die friedlosigkeit mit den todesstrafen. Man darf die friedloslegung geradezu als das todesurteil einer rechtsgenossenschaft bezeichnen, welche die verfolgung und tötung ... sämtlichen rechtsgenossen überlässt.« Nun macht aber Brunner darauf aufmerksam, dass nach mehreren gesetzen das todesurteil, das die friedloslegung enthielt, nicht sofort ins werk gesetzt werden durfte: der verurteilte hatte eine gewisse zeit zur flucht. »Offenbar sollte die lage des angeklagten nicht dadurch verschlimmert werden, dass er sich freiwillig vor gericht stellte.« Nähere ausführung hierüber findet man bei WILDA a. a. s. 283 f. Nach ihm galt es ursprünglich als regel, »dass kein friedloser, wenn er nicht etwa auf frischer tat ergriffen war, vor beendigung des gerichtes, in welchem das urteil ausgesprochen, sollte getötet werden dürfen«. In den schwedischen gesetzen erstreckte sich die zur flucht gegebene zeit bis zum sonnenuntergang: nach der Västgötag lag durfte der friedlose sein mittagsmahl noch in seinem hause einnehmen, das nachtmahl musste er dagegen im walde halten. »In dem seeländischen recht ist ... noch die nacht hinzugelegt, und im jütischen gesetzbuch ist der zeitraum von tag und nacht ja sogar bis auf monat und tag erweitert« (Wilda). Ebenso in westgermanischen rechtsquellen. Nach HIS, *Strafrecht der Friesen* s. 186 erhielt dort der totschräger »eine frist von nacht und tag, um land und leute zu räumen und sein leben zu retten. Diese frist ist eine vergünstigung, die der missetäter durch sein gehorsames erscheinen vor gericht erwirkt hat«. Die längste zeit zur flucht hatte der friedlose auf Island (d. h. der *fjorbaugsmadr*, nicht der der strengsten art der friedlosigkeit verfallene *skógarmadr*): in einigen fällen sollte der ächter im selben sommer (*samsumars*) ausser landes fahren (dies war z. b. der fall mit Gunnar Hlíðarendi in der *Njála*), in den meisten fällen aber durfte er drei jahre im lande bleiben, wenn er nur jeden sommer wenigstens dreimal die gelegenheit zur ausfahrt

suchte und, wenn das misslang, jedes jahr aufenthaltort wechselte (s. z. b. HEUSLER, *Strafrecht der Isländingersagas*).

Es dürfte wohl nach dem gesagten schon klar sein, dass ich in den hier erwähnten rechtsverhältnissen den grund zur späteren bedeutungsentwicklung des wortes *frist* 'schutz, schonung' erblicke: der angeklagte genoss noch seine 'frist' bis zu der gerichtszusammenkunft (wenn er nicht etwa auf handhafter tat ergriffen worden war) und obendrein noch eine kürzere oder längere zeit nach der verurteilung. Es ist dann leicht einzusehen, dass *frist* in ausdrücken wie *er hat noch einen tag* (*eine woche, einen monat, ein jahr* usw.) *frist* von dem ursprünglichen sinn 'schutz' in den von 'freigegebene zeit, nach deren ablauf ein anderes verhältnis eintritt', 'aufschub' hinübergleiten konnte. Jüngere ableitungen verschiedener art des substantivs in diesem sinne ist das im ahd. m. w. nur bei Notker belegte (*ge*)*fristen*, (*ge*)*fristōn* 'differre', welche bedeutung aber auch dem altisl. *fresta* innewohnt, und das nur in einer einzigen glosse (Ahd. gl. IV 6, 51) belegte *fristōn* 'damnare'. Besonders dieser letzte beleg ist indessen wichtig, da er den zusammenhang unseres wortes mit den alten rechtsverhältnissen klar darlegt: nur wenn wir von einem eigentlichen sinn 'bei der verurteilung die frist bestimmen', können wir zu einer allgemeineren bedeutung 'damnare' gelangen.

Die vom gericht bestimmte 'frist' hatte auch beziehung auf einen gewissen zeitraum, und da dieser nebensinn wohl für den verurteilten und seine verwandten und gegner unter umständen der wichtigste werden konnte, erklärt sich hieraus leicht die bedeutung 'zeitraum, zeitdauer', sowie (infolge der kürze der 'frist') 'zeitpunkt', eigentlich nur der zeitraum usw. der dem friedlosen zukommenden unverletzlichkeit, dann überhaupt im allgemeineren sinne.

Für die übrigen oben verzeichneten bedeutungsvariationen unseres wortes ist es infolge unserer mangelhaften kenntnis der betreffenden alten terminologie schwierig, den ausgangspunkt zu finden. Mit unseren modernen anschauungen läuft man natürlich immer gefahr, in die sprache der alten Germanen mehr hineinzulegen, als eigentlich erlaubt ist. Indessen bleibt uns in diesem falle nichts anderes übrig. Was zunächst die bedeutung 'gelegenheit' betrifft, lässt diese sich aus eventuellen ausdrücken wie 'er hat jetzt frist zum fliehen' u. ähnl. erklären.

‘Nach einer gelegenheit suchen’ heisst aber oft so viel als ‘nach einem grund, einer ursache suchen’, und deshalb berühren sich diese beiden gesichtspunkte bisweilen. Wenn es im Deuteronomium 22, 14 heisst: *si duxerit vir uxorem, et postea odio habuerit quaesieritque occasiones quibus dimittat eam*, könnte man im deutschen für *occasio* sowohl ‘gelegenheit’ als ‘ursache’ denken: die ahd. glosse des lateinischen pluralen wortes ist eben *frist* (Ahd. gl. I 286, 6). Es lassen sich auch parallele fälle der bedeutungsentwicklung ‘gelegenheit’ > ‘ursache, grund’ anführen. Am nächsten liegt uns eben das wort *occasio* selbst, das im klassischen latein hauptsächlich ‘gelegenheit, der günstige zeitpunkt’ bedeutet (eine weitere bedeutung unten), in der späteren latinität aber nicht selten im sinne von ‘grund, anlass, ursache’ vorkommt (z. b. an der oben genannten stelle aus Gregors Cura pastoralis *occasio perditionis nostrae*; andere fälle ebendort 3, 16 p. 57 *rixae occasionem*, 3, 20 p. 64 *occasionem impatientiae*). Für die volkstümlichkeit dieser bedeutungsentwicklung spricht dieselbe bedeutung im romanischen. So gibt GODEFROY für altfranz. *ochaison* etc. und das gelehrte *occasion* neben der bedeutung ‘circonstance qui vient à propos, qui se présente’ auch die übersetzung ‘circonstance qui détermine à faire quelque chose’, ‘raison, motif, cause’, und im englischen zeigt das lehnwort *occasion* dieselben bedeutungsvariationen. Dasselbe gilt vom italienischen *occasione*. Interessant ist in diesem zusammenhang auch deutsch *anlass*. Noch im ersten bande seines wörterbuches nennt GRIMM nur die bildliche bedeutung ‘gelegenheit’ (»gewöhnlich aber ist *anlass* gelegenheit«), während es in der heutigen sprache wohl öfter den sinn ‘grund, ursache’ hat.

Es bleibt noch ein bedeutungsvariant übrig: *frist* in fällen wie *sub obtentu religionis, sine iustitiae prætextu*. Auch hier bietet lat. *occasio* eine interessante parallele, indem es (nach GEORGES, *Lat.-deutsches handwörterb.*) auch im sinne von ‘eine schickliche art, sich aus etw. herauszuhelfen, ein anständiger vorwand’ begegnet. Ist dieselbe entwicklung für das deutsche wort anzunehmen? Oder soll man eher von dem ursprünglichen sinne ‘schutz’ ausgehen, also für *sub obtentu religionis* etwa an die bedeutung ‘unter dem schutz oder deckmantel der religion’ denken? Vgl. im modernen deutsch *etwas vorschützen*.

Einige worte über die lautgestalt und das geschlecht des wortes werden vonnöten sein. Was jene betrifft, ist die altisl. form *frest* mit dem verbum *fresta* auffallend, und auch das geschlecht des substantivs wirkt beim ersten blick befremdend. In diesen beiden sachen sehe ich aber beeinflussung durch das neutrale substantiv *frælsi*, dessen bedeutungen (worüber s. FRITZNER) sich tatsächlich nahe mit der von mir angenommenen ursprünglichen von *frist* berühren.<sup>1</sup>

Im ahd. weist *frist* meistens weibliches geschlecht auf, daneben kommt aber auch maskulines vor (so vor allem bei Otfrid in adverbialen ausdrücken: *si* oder *in thera fristi* und *si* oder *in themo friste*, aber auch sonst: *alle tagafrist* I 10, 18). Im altengl. ist *frist* maskulinum. Dieses hat nichts besonderes an sich. Andere beispiele dieses geschlechtswechsels bei dem suffix *-ti* bietet v. BÄHDER, *Verbalabstracta* s. 64 ff, vor allem s. 76.

Auffallender ist das neutrale geschlecht, das LEXER in ein paar fällen aus dem mhd. verzeichnet und das im altfriesischen das normale ist. Dies kann kaum ursprünglich sein<sup>2</sup>, sondern wir werden darin sekundären einfluss sehen müssen. Für das mhd. liesse sich das neutrale geschlecht durch anlehnung an *sit* n. 'festgesetzter, abschliessender oder abgegrenzter zeitpunkt, ende, frist, termin' erklären. Aber auch einfluss von seiten des wortes *sit*, das im mhd. bekanntlich auch neutrum sein kann, ist möglich. Dies ist um so weniger ausgeschlossen, als die Genesis, woraus der eine beleg Lexers stammt, auch *sit* als neutrum verwendet. — Im friesischen wird das neutrale geschlecht von *ferst*, *first*, *frist* durch die bedeutungsverwandten wörter *etmel*,

<sup>1</sup> TAMM (a. a.) sucht die erklärung der altisl. form, die auch in schwed. dial. *fräst*, ält. schwed. *fræst*, *frest*, altgutn. *frest* wiederkehrt, in einem mit *frist* ablautenden \**fraistu*-, das er fragend zur wurzel \**pr̥i*- stellt, während *Svenska Akademiens ordbok* ein \**fraista*- »av ovisst urspr.« ansetzt. Eine solche ablautsform anzunehmen ist nicht notwendig.

<sup>2</sup> Neben den ziemlich zahlreichen fällen, wo wörter auf *-st* einen wechsel zwischen männlichem und weiblichem geschlecht aufweisen, finden sich freilich auch wörter, die ein nebeneinander weiblicher und neutraler formen zeigen, s. v. BÄHDER a. a. s. 77 und VAN HELTEN in PBB 25 s. 416. In unserem wort aber tritt das neutrale geschlecht wohl zu spät auf, als dass es ursprünglich sein könnte. (Ausgenommen ist natürlich das altisl., hier spricht aber der vokalstand für sekundären einfluss.)

*etmal* 'frist von 12 oder 24 stunden' und *ierim* (altengl. *Ʒearim*) 'jahresfrist' veranlasst worden sein.

[Exkurs. Otfrid IV 19, 63: *zi einen fristfrangon*. Christus steht vor dem hohenpriester, der an ihn die frage gerichtet hat, ob er Gottes sohn sei. Auf die bejahende antwort des Christus fährt Annas zornig auf und zerreisst sein kleid. Er wendet sich dann an das volk mit den worten, dass es keiner zeugen- aussagen mehr bedürfe. — Die frage sei aber, meint Otfrid, nicht in guter absicht an Christus gerichtet:

<p><i>Dët er iz then mánnon</i>  <i>thaz sie nan, so ih thür ráchon,</i></p>	<p><i>nì dët er iz bi gúate;</i>  <i>zi einen fristfrangon,</i>  <i>mohtin giánabrechon.</i></p>
--	--

Dies wort ist noch immer unklar. KELLE (in seinem glossar zu Otfrid) sieht darin ein mask. *fristfrang* im sinne von 'gelegenheit, veranlassung' (mit einem fragezeichen), SCHADE setzt ein fem. *fristfranga* an: 'einengung in einen bestimmten zeitraum, nötigung sich binnen kurzer frist zu erklären'. ERDMANN (in seiner Otfridausgabe) meint, der sinn muss sein 'zum abschneiden weiterer frist, d. h. zum schnellen abschluss der verhandlung'.

Der letzte teil von *fristfrangon* lässt sich schwerlich von der glosse *franca* = *urgebat* (II 392, 39) trennen, die zur Pass. Calagurr. 43 des Prudenz gehört:

*Liberam succincta ferro pestis urgebat fidem.*

Der sinn ist klar: *franca* steht hier = 'bedrängte'. Als infinitiv setze ich dafür \**frengen* an (vgl. *gilanca* von *gilengen* z. b. I 749, 8; *gihanca* von *gihengen* z. b. II 432, 11), dem im got. ein \**fra-aggwjan* hätte entsprechen müssen (vgl. got. *ga-aggwjan* 'bedrängen', *ga-aggwei* 'einschränkung' und für die vokalelision got. *fra-itan*, ahd. *frezza* sowie ahd. *fravali*, nhd. *frevel*, das KLUGE auf \**fra-afls* zurückführt). Der sinn von *zi einen fristfrangon* muss demnach etwa 'zur einschränkung der frist' sein. Im nom. wird mit Schade \**fristfranga* anzusetzen sein. Für den vokalstand lässt sich ält.nschwed. *änge*, altschwed. *ange* < ur-nord. \**angan-* vergleichen, s. HELLQUIST, *Svensk etymol. ordbok*, s. v. *änga*.]

\* \* \*



Den grund der bedeutungsentwicklung, die das wort *frist* durchgemacht hat, suche ich also in der beziehung, in der es seit jeher zu den rechtsbegriffen unserer vorfahren gestanden hat. Mit den oben angeführten fällen ist indessen unsre sippe nicht erschöpft. Es bleiben noch ein paar verbalableitungen übrig, deren bedeutungen aber verhältnismässig rätselhaft sind, ja in der tat so rätselhaft, dass, soweit mir bekannt, niemand auch nur den versuch gemacht hat, sie zu deuten.<sup>1</sup> Ich meine die beiden verben *anafriston* (mit den substantiven *anafrista*, *anafristunga*, *anafristari*) und *(ga)antfriston* (mit *antfrista*, *antfristunga*, *antfristari*).

Jenes ist nur einmal belegt und zwar in Notkers Psalmen 71, 4: *Calumniator ist . der guöttate in äbeh uuendet . unde unschuldige anafristot*. GRAFF (IV 836) schreibt dafür *antfristot*, dass aber die handschriftliche lesart richtig ist, bestätigt das substantiv *anafristari* an einer anderen stelle in den Psalmen (118, 121): *ne tradas me calumniantibus me . nesêle mih minen anafristâren*. Der sinn 'verrufen, verleumden' bzw. 'verleumder' steht demnach fest. — *Anafrista* und *anafristunga* werden durch 'occasio' glossiert, jenes Ahd. gl. I 813, 39: *animadvertite, et videte, quod occasiones quaerat adversum me* 'merket und sehet, wie sucht er ursach zu mir' (4. Regum 5, 7), dieses z. b. II 235, 63 zu Gregors Cura pastoralis 3, 26 p. 77: *favorem uitae transeuntis in mortis perpetuae occasionem perdere*.

Noch auffallender ist der sinn von *antfriston*. Otfrid, der es einmal gebraucht (V 9, 51 *antfristôta ouh filu fram thaz giscrib*), verwendet es im sinne von 'auslegen, erklären', ebenso Notker einmal: *tên trôum antfristôta imo sô sin tôhter* (PIPER I 61, 17), während es ein anderes mal 'in worten ausdrücken', 'in worte kleiden' bedeutet: *êr uuêtz ten uuillen . tû antfristost in = ille mentem nouit . tu uerba componis* ebda 719, 10. Sonst steht das wort an einer reihe von stellen im sinne von 'übersetzen, interpretari, transferre'.<sup>2</sup> Die belegstellen aus Notker und Williram verzeichnet GRAFF, die aus den glossen finden sich I 460, 29; 476, 17; 482, 15; 784, 1. *Antfrist(a)* heisst 'interpretatio' (I 460, 26; 513, 39), *antfrist(o)* 'interpres' (z. b. I 191, 37), 'estimator' (d. h. 'traumdeuter' I 308, 28 zur Genesis 40, 22) und *antfristari* 'translator'

<sup>1</sup> S. aber den nachtrag s. 21.

<sup>2</sup> Die bedeutung 'übersetzen' kommt einmal bei Notker auch dem einfachen *friston* zu: *achis uuirt fristot . quomodo est = unico ist daz so?* (Ps. 33, 1).

(I 592, 49), während *antfristunga* im sinne von 'editio' steht (z. b. I 460, 26; 513, 36; 803, 9); nur einmal bei Notker nähert es sich mehr der bedeutung 'auslegen, erklären' des entsprechenden verbums: *sî* (d. h. die Fortuna) *hâbet tîr mêt geouget tro stâtigi . ân sêlbemo tro uuêhsale. Tâz heizet argumentum a nota . tâz chît antfristungo des nâmen* (PIPER I 54, 8).

Wie sind nun diese auffallenden bedeutungen zu erklären? Ich möchte schon von vornherein betonen, dass es sich in diesen fällen noch mehr als im obigen um vermutungen handeln muss, da sich ja nicht (wie es doch wenigstens einigermaßen bei *frist* der fall war) für die mutmassliche entwicklung in den modernen dialekten irgendwelche stützen finden lassen: die betreffenden wörter scheinen nur der althochdeutschen periode anzugehören. Wenigstens ist mir aus den mhd. texten kein einziger beleg bekannt.

Zwei umstände fallen bei unserer kleinen gruppe gleich ins auge: 1) die form des verbums; 2) das nebeneinandersein der vorsilben *ana-* und *ant-*. Was zunächst das erste betrifft, spricht die *-ôn-*form dafür, dass wir es hier mit denominativen verben zu tun haben, d. h. mit ableitungen des subst. *frist* in irgend-einer der oben genannten bedeutungen. Mit WILMANN'S, *Deutsche gramm.*<sup>2</sup> II s. 65 *antfriston* aus *antfrist(a)* erklären zu wollen, geht nicht an, da dies subst. als primärbildung im verhältnis zum verbum unerklärlich wäre: im gegenteil muss es wohl seiner-seits (wie *anafrista* usw.) selbst eine ableitung des dazugehörenden verbums sein.

Das nebeneinandersein der beiden vorsilben *ana-* und *ant-* bei ein und demselben verbum dürfte für die erklärang der bedeutungsentwicklung von bedeutung sein. In verbindung mit dem ursprünglich juristischen charakter des wortes *frist*, den es mir hoffentlich oben gelungen ist nachzuweisen, bringt uns nämlich diese doppelheit wieder die rechtsverhältnisse der alten Germanen in erinnerung. Der altgermanische prozess war ein kampf, »worin ein gegner den andern zu überwinden hatte. Darum ist er, auch soweit er nur in worten geführt wird, eine verhandlung der parteien nicht mit dem richter, sondern unter-einander« (AMIRA, *Grundriss des germ. rechts*<sup>3</sup> s. 264). Es handelte sich also um klage und antwort, rede und widerrede. Und hierbei stehen zusammensetzungen mit *ana-* und *ant-* ein-ander gegenüber. Wie noch heute die vorsilbe *an-* in *angreifen*,

*anfallen* und in der älteren sprache *einen angehen* oder *anlassen* u. a. den feindlichen handgreiflichen vorstoss bezeichnen, so findet man dieselbe vorsilbe bei ausdrücken für wortstreit, sei es privatim oder bei der klage vor gericht: im mhd. findet man z. b. *anklagen*, *ansagen*, *ansprechen*, im ahd. bieten viele glossen *anasagen* im sinne von 'anklagen', und bei Otfrid steht *anasellen* für 'beschuldigen', im altengl. *onsprecan*, *onspreca* für 'anklagen' bzw. 'kläger'. In irgendeinem zusammenhang mit diesem verhältnis wird wahrscheinlich auch *anafriston* ursprünglich gestanden haben, nur ist es schwierig, den anknüpfungspunkt zu finden. Eine parallele bildung mit verwandtem sinn ist das verbum *anafarton* (denom. von dem subst. *fart*), z. b. bei Otfrid V 20, 96:

*biginmit sie ánafarton      mit égislichen uuórton.*

Vgl. auch die glosse *anauartont=impetunt* (II 190, 47) zu Gregors Cura pastoralis 3, 16 p. 58: *iracundi alios impetunt*. Vielleicht bedeutet *anafriston* folglich ganz einfach 'die gelegenheit benutzen, um gegen jemand eine aussprache zu machen', woraus dann 'schmähen, verleumden'. Vgl. got. *anaqīþan* 'lästern, schmähen, verleumden' mit dem subst. *anaqīss* 'lästerung'; auch *anahaitan* bedeutet sowohl 'anrufen' als 'schelten' (Skeireins VIII). Auch sonst bieten rechtswörter im sinne von 'anklagen' den übergang in die bedeutung 'tadeln, rügen'. So entspricht dem schwed. *átala* 'vor gericht anklagen' das dän. *paatale* mit den genannten bedeutungen, vgl. auch das altisl. subst. *átala* 'ufordelaktig omtale, bebrejdelse' (FRITZNER).<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Der grund dieser bedeutungsvariationen lag wahrscheinlich wenigstens teilweise darin, dass es für den wohlgeborenen Germanen etwas beleidigendes hatte, vor das gericht gezogen zu werden. Ein gutes zeugnis hierfür bietet die Njálasaga. Nach HEUSLER, *Das strafrecht der Isländingersagas* s. 100 führe ich hier die hauptpunkte der episode an: Gunnars frau hat durch einen sklaven ein vorratshaus des Otkel plündern und verbrennen lassen. Als Gunnar es erfährt, bietet er dem geschädigten den doppelten wert an. Otkel lässt sich aufreizen, das angebot zurückzuweisen und eine gerichtliche klage gegen Gunnar anzustrengen. Auf dem allting sieht er sich aber von seinen helfern im stich gelassen, seine klage hat also keine aussichten, und man hält es für das beste, dem erzürnten Gunnar die entscheidung in eigener sache anzutragen. Er nimmt sie an: »aber jetzt, finde ich, steht grösseres zur beurteilung«, sagt er und fällt nun den spruch, dass den wert des hauses und der ware aufwiege die schimpfliche vorladung durch Otkel; sodass Gunnar keinerlei busse zu entrichten hat.

Für die bedeutungsentwicklung von *anafrista* und *anafristunga* 'occasio' verweise ich auf meine *Etymologischen studien zum althochd.* s. 45.

Im gegensatz zu dem präfix *ana-* steht ahd. *ant-*, got. *and(a)-*, das eigentlich räumlichen sinn hat ('gegenüber', vgl. griech. *ἄντι*, *ἀντί*, lat. *ante*). In der rechtssprache begegnet dieses präfix nicht selten bei solchen wörtern, die die aussage des angeklagten bezeichnen. So im gotischen *andwairdjan* 'widersprechen' mit dem subst. *andawairdi*, *andsakan* 'bestreiten', *andhafjan* 'antworten' mit *andahafis* 'antwort', *andhaitan* 'bekennen'<sup>1</sup> mit *andahait* 'bekenntnis', *andastafjis* 'widersacher' und *andastaua* 'gegner vor gericht'. Aus dem ahd. führe ich hier an: *antrahhon* 'excusare' mit dem subst. *antrahha* 'excusatio', *intredinon* dass., *intneinon* 'verneinen', *antheizen* 'geloben' mit *antheiz(a)* 'gelübde', *antsagen* 'defendere, excusare' mit dem subst. *antsegida* 'defensio, excusatio' (auch bei diesem wort kommt die bedeutung 'occasio' vor, s. meine oben genannte arbeit). An das moderne *antwort(en)*, das denselben ursprung hat, braucht wohl kaum erinnert zu werden. Sämtliche diese wörter stehen m. e. in intimer verbindung mit den alten germanischen rechtsverhältnissen. Der rechtsformalismus der alten Germanen kam bekanntlich auch in der antwort des beklagten auf die klage zum vorschein; ursprünglich musste er diese wort für wort wiederholen und negieren, da das nicht negierte für zugestanden gehalten wurde. »Jede rede hat ihr unveränderliches formular, welches überdies buchstäblich interpretiert wird. Daher muss auch jeder angriff wort für wort erwidert werden« (AMIRA a. a. s. 267). Einen rest dieser verhältnisse erblicke ich in der bedeutungsentwicklung des verbums *entsprechen*,

<sup>1</sup> Interessant ist die bedeutung 'laut preisen', die got. *andhaitan* an ein paar stellen aufweist, z. b. Röm. 14, 11: . . . *patei mis all kniwe biugip jah andhaitip all razdo gupa*. Ebenso Luc. 10, 21, Röm. 15, 9. Diese bedeutung bildet gewissermassen einen gegensatz von der entwicklung von *anaqipan* 'lister, verleumden', *anahaitan* 'anrufen' > 'schelten', ahd. *anafriston* 'verleumden'. In diesem verhältnis schimmert also wieder der gegensatz von *ana-* und *and(a)-* durch, der m. e. durch die rechtssprache begründet worden war. — Einen anderen entwicklungsgang weist altschwed. *an(d)svar* auf: aus dem ursprünglichen sinn 'antwort vor gericht' (wie bei altnord. *andsvar*) hat sich die bedeutung 'verantwortung' entwickelt, die heutzutage die geläufige ist (von einigen altertümlichen ausdrücken abgesehen). Wieder eine andere entwicklung bieten norweg. *an(d)svar* 'verpflichtung' und altfries. *ondser* 'reinigungseid', diese bedeutungen wurzeln aber anerkanntermassen auch in der rechtssprache.

welche, soviel mir bekannt ist, bisher nirgends erklärt worden ist. Im mhd. weist das wort noch seinen eigentlichen sinn auf: 'entgegen, antworten', refl. 'sich losreden, verteidigen, entschuldigen', während es jetzt bekanntlich nur in der bedeutung 'gemäss sein, übereinstimmen' vorkommt. Es scheint mir ziemlich offenbar, dass wir in der uralten regel von der wörtlichen wiederholung der klage (freilich mit negierung) den ursprung der bedeutungsentwicklung von *entsprechen* zu erblicken haben, vgl. schwed. *motsvara*.

In späterer zeit änderte sich oder vielmehr milderte sich der altgermanische rechtsformalismus einigermassen. Die antwort des angeklagten durfte etwas mehr enthalten als die blosser verneinung der anklage. Jedenfalls meint SCHRÖDER in seiner *Rechtsgeschichte*<sup>5</sup> (s. 373 fussn. 28), »die gründe des beklagten für die verneinung seiner schuld konnten in das beweisthema aufgenommen werden«. Wann und wo (d. h. bei welcher art von gericht) diese neuerung eingeführt wurde, entzieht sich unserer kenntnis. Vielleicht geschah es zuerst bei dem wegen seines neuen beweisverfahrens bei dem volke unbeliebten königsgericht (s. BRUNNER II s. 522 ff.). Hier wurde im bedürfnisfalle die prozessualische stellvertretung zugelassen, hier kam ein unanfechtbares gerichtszugnis zur anwendung, hier fand endlich »die aufnahme eines inquisitionsbeweises, eine anwendung des frageverfahrens in civilsachen« statt (ebda). Der weg wurde dem modernen gerichtsverfahren angebahnt.

Hier möchte ich irgendwie den ausgangspunkt der bedeutungsentwicklung von *antfriston* mit ableitungen suchen. Von der aus dem gegensinn von *anafriston* und dem mutmasslichen zusammenhang mit den anderen verba dicendi mit dem präfix *ant-* zu erschliessenden bedeutung 'die gelegenheit benutzen, um eine antwort zu geben' ist keine spur geblieben. Nur ein sehr schwacher anklang findet sich vielleicht in dem oben verzeichneten ausdruck bei Notker, wo das verbum den sinn hat: 'zum ausdruck bringen, in worte kleiden, in worten ausdrücken'. Die gewöhnliche bedeutung 'auslegen, erklären' möchte ich auf die oben erwähnte einföhrung der prozessualischen stellvertretung, d. h. der vorsprecher und anwälte (s. über diese BRUNNER II s. 349 ff.) zurückföhren. Dass diese sich wirklich mit der auslegung des rechtes befassten, geht wohl aus dem capitular Karls den grossen hervor, worin er seine miss-

billigung ausdrückt, dass »jemand gewohnheitsmässig das wort für andere führt, um das recht zu verkehren und parteien, die des gerichtlichen wortes minder kundig sind, zu unterdrücken« (ebda s. 352). Aus der bedeutung 'auslegen, erklären' entwickelten sich dann die weiteren oben angeführten bedeutungen: 'übersetzen, interpretari, transferre, vertere'. Hieraus folgten dann weiter die ableitungen *antfrist(a)* 'interpretatio', *antfrist(o)* 'interpres', *antfristari* 'translator', *antfristunga* 'editio' (ursprünglich wohl nur die ausgabe übersetzter oder erklärter texte).

Interessant ist, dass das mhd. verbum *bediuten* mit der ableitung *bediutunge* teilweise eine parallele der hier angenommenen entwicklung bietet. Dieses wort konnte auch auf die rechtsverhältnisse beziehung haben: LEXER verzeichnet u. a. die übersetzung 'urteilen' (vgl. den ausdruck *einen tac bediuten* = 'einen gerichtstag ansagen'), sonst ist der gewöhnliche sinn 'verständlich machen, auslegen', und *bediutunge* heisst 'auslegung'. Mit WEISGERBER, *Germ.-roman. monatsschrift* XV (1927) s. 165 diese begriffe »der übersetzungstechnik und der lexikographie« zuzuschreiben, will mir nicht als das ursprüngliche einleuchten: damit stimmt der sinn des wortes *diot* 'das gesamte volk' und erst die bedeutung 'urteilen' des verbums nicht. Den ursprung des verbums müssen wir vielmehr in irgend einer auseinandersetzung vor dem versammelten volk suchen. Erst später kamen die wörter auch in der übersetzungstechnik und der lexikographie zur anwendung — genau wie es nach dem obigen mit *antfriston* der fall war.

[Nachtrag z. s. 19.] Durch die soeben erschienene *Althochdeutsche grammatik* von SCHATZ § 73 ist mir WACKERNAGELS erklärung von *antfrist* als einer umdeutung von lat. *interpres* bekannt geworden. Schon von der form abgesehen, scheidert aber diese erklärung daran, dass sie den gegensatz von *anafriston* und *antfriston* nicht berücksichtigt. Was die einmalige (rheinfränk. oder altsächs.?) glosse *antprest* 'conioctor' zur Genesis 40, 22 (Ahd. gl. I 318, 51) betrifft, schreibt GALLÉE in seinen *Studien zu einem altniederd. wörterbuche* s. 13 wohl mit recht *antprêst*: das unbekannte wort ist offenbar vom abschreiber mit *prêstar* verbunden worden.

# LE NOM DE LA VILLE DE MARSEILLE

PAR

**ERNST G. WAHLGREN**







Un pur hasard, dont il ne vaut pas la peine de rendre compte ici, nous a amené à nous occuper un peu du nom de *Marseille*. Si nous reproduisons dans ce qui suit nos réflexions sur ce nom, ce n'est nullement dans la conviction d'avoir résolu tous les problèmes qui se rattachent à la question dont nous traiterons, mais seulement dans l'espoir de pouvoir donner une modeste contribution à la discussion.

Nous ne nous occuperons pas de l'étymologie du nom de *Massilia*, sur laquelle on a beaucoup écrit, sans qu'on puisse dire qu'on ait encore tranché la question. La ville fut fondée par les Phocéens vers l'an 600 avant Jésus-Christ et fut la plus importante colonie grecque de tout l'Occident. Cependant le nom ancien de la ville *Μασσαλία* n'est pas sûrement d'origine grecque, comme il semblerait le plus naturel et comme l'ont soutenu entre autres DEDERICHS et MISTRAL.<sup>1</sup> D'autres y ont voulu voir «un nom indigène, par exemple ligure, puisque Marseille fut fondée dans une contrée où dominaient alors les Ligures».<sup>2</sup> Encore d'autres, par exemple PAUL SCHRÖDER, s'appuyant sur des inscriptions phéniciennes trouvées à Marseille vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et remontant sans doute à une époque antérieure à la colonisation des Phocéens, ont supposé une origine phénicienne.<sup>3</sup> Nous laissons de côté toutes ces théories, qui pour nous n'ont qu'une importance secondaire, et nous constatons seulement que, dans l'antiquité, les auteurs grecs appelaient la ville *Μασσαλία*, nom qui dans la bouche des Romains prit la forme de *Massilia*.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. *Rheinisches Museum für Philologie* IV, p. 104 sq.; MISTRAL, *Lou Tresor d'ou Felibrige*, sous le mot **Marsiho**.

<sup>2</sup> Cf. AUGUSTE LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, p. 7.

<sup>3</sup> Cf. P. SCHRÖDER, *Die Phönizische Sprache*, Halle 1869, p. 240 sq. Cf. aussi sur ces étymologies H. GRÖHLER, *Über Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen* I, Heidelberg 1913, p. 58 sq.

<sup>4</sup> Cf. F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*<sup>2</sup>, Heidelberg 1914, p. 85 sq.

Dans les écrits latins, on trouve toujours cette dernière forme pendant les temps anciens comme au moyen âge. Ce n'est que vers l'an 950 de notre ère qu'on trouve sporadiquement *Marsilia* avec *r*, et peu après, pour le même mot, les formes provençales *Marcelie* (en 1136), *Marcellie* (en 1152), *Marseille* (en 1236).<sup>1</sup> C'est à la naissance de *r* dans ces formes relativement très récentes et qui représentent les premiers reflets du nom actuel, que nous voulons consacrer les pages suivantes.

La question de la provenance du *r* dit inorganique dans le mot *Marseille* a déjà été entamée plusieurs fois. Dans son grand ouvrage *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, Paris 1890, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE a émis cette opinion qu'il y a dans le mot *Marseille* < *Massilia* comme aussi dans *Chaurce* < *Cadussia* une dissimilation de *ss* en *rs*.<sup>2</sup> Cette théorie a plus tard été adoptée par MM. L. BERTHOUD et L. MATRUCHOT dans leur ouvrage *Étude historique et étymologique des noms de lieux habités du département de la Côte-d'or*, Semur 1901, par M. PETER SKOK, *Die mit den Suffixen -ācum, -ānum, -ascum und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen*, Halle 1906 (Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie), et de même par H. GRÖHLER, dans son ouvrage déjà cité.

C'est en parlant du nom de *Merceuil* (canton de Beaune-Sud) et en le comparant avec le nom de *Marseille* que MM. BERTHOUD et MATRUCHOT font ce raisonnement peu solide, nous semble-t-il, et du reste assez étrange à plus d'un titre: «Il nous paraît évident que *Matronecum* ne s'applique pas à Merceuil. Les quatre autres formes (à savoir: *Maissolium* 868, Dom Bouquet, VIII, 555; *Mercuel* 1253, Cartul. de l'Eglise d'Autun; *Marsolium* 1289, *id.*, p. 274; *Marsuil* XIV<sup>e</sup> s. Pouillé du diocèse d'Autun, in Cartul. de l'Evêché d'Autun) permettent de voir dans ce vocable un nom suffixé en *-olium*, mais où le suffixe aurait pris, comme cela se voit dans maints autres exemples... la forme *-olium*. Dans le passage de *Maissolium* aux formes suivantes, il s'est produit un changement de *s* en *r* par dissimilation; c'est là un phénomène phonétique fréquent à diverses époques; ainsi *Massalia* ou *Massilia* est devenu

<sup>1</sup> Cf. GRÖHLER, *Über Ursprung und Bedeutung der franz. Ortsnamen*, p. 59.

<sup>2</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 403.

Marseille. La forme *Maissolium* en français Masseuil, est donc la forme primitive; *Mercuel*, qu'on doit prononcer *Mersu-ye* (où l'y a la même valeur phonétique que dans le mot *yeux*) ou *Merseuil*, et *Marsuil* sont les formes dérivées.»<sup>1</sup> Nous sommes ici, sans aucun doute, en présence d'un nombre de formes qui n'ont pas en réalité beaucoup de rapports entre elles. D'abord il faut reconnaître que MM. BERTHOUD et MATRUCHOT ont raison dans ce sens que *Matronecum* ne s'applique pas à *Merceuil*, et que *Maissolium*, comme ils le supposent *ibid.*, se rattache au radical du bas-latin *mansus*. Pour ce qui est de *Marsolium*, au contraire, il faut sans aucun doute, selon nous, le mettre en rapport avec les gentilices *Martius* et *Marcus* et leurs dérivés en *-olu*, *-olium*, par exemple *Martiola*, *Marsola* (attesté en 1308), aujourd'hui *Marzolas* (Ain), *Marciolatis* > *Marsollat* (Puy-de-Dôme)<sup>2</sup>, *Marsol* (Puy-de-Dôme), etc.<sup>3</sup>, et pour *Merceuil*, il paraît évident, comme l'a montré aussi M. SKOK, que nous avons affaire ici à une des nombreuses formations provenant de l'ancien nom divin *Mercurius* et dont nous citons à titre d'exemples *Le Mercou* < *castrum* de *Mercurio*, *Mercœur* (Lozère, Haute-Loire, Puy-de-Dôme), *Mercurer* (Ardèche), *Mercuès* (Lot).<sup>4</sup>

M. SKOK a trouvé dans *Spicilegium brivatense* (p. p. CHASSAING, Paris 1886), à côté de *Massiat* (en 1261) et *Macsiat*, aussi *Marssiac* et ajoute, à propos de cette dernière forme, dans une note: «wo in letzterem Beispiele Dissimilation *ss* > *rs* wie in *Massilia* > *Marseille* vorliegt». Il s'agit de dérivés, à l'aide du suffixe *-acum*, des gentilices *Mattius* ou *Macius* comme *Massiac* (Cantal), *Massac* (Charente-Inférieure), *Massat* (Ariège), *Massé* (Isère), *Massieux*, *Massiat* (Ain), etc.<sup>5</sup> La note de M. SKOK n'est pas sans nous étonner. Deux pages plus haut seulement (p. 104), il traite des noms de lieu remontant à *Martiacum* ou *Marciacum*, entre lesquels il est impossible de faire la distinc-

<sup>1</sup> Cf. BERTHOUD et MATRUCHOT, *Noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or* I, p. 83 sq.

<sup>2</sup> Cf. A. HOLDER, *Alt-Celtischer Sprachschatz* II, col. 422.

<sup>3</sup> Cf. SKOK, *Die mit den Suffixen -acum, -anum, etc. gebildeten süd-französischen Ortsnamen*, p. 105.

<sup>4</sup> César, Comt. VI, dit à propos des Gaulois: *deum maxime Mercurium colunt*. SKOK, *op. cit.*, p. 110. Cf. aussi LONGNON, *Les noms de lieu*, fasc. I, p. 111. A propos de *Merceuil* (Côte-d'Or), M. LONGNON, *ibid.*, ajoute: «qui se prononce Merqueux».

<sup>5</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 106.

tion, et il a l'occasion d'en citer un grand nombre tels que *Marsat* (Dordogne), *Marsac* (Tarn-et-Garonne, Gironde), *Marcia* (Jura, Ain), *Marcieux* (Savoie), *Marsat* (Puy-de-Dôme). Pourquoi alors ne pas rapprocher les deux catégories de noms l'une de l'autre, les dérivés de *Martius* ou *Marcus* de ceux de *Mattius* ou *Macius*, et voir dans le *Marssiac* en litige une influence de la première catégorie? C'est là, croyons-nous, l'explication la plus naturelle et par conséquent la plus vraisemblable.

De ce que nous avons déjà dit, il ressort que les exemples où l'on a voulu voir une dissimilation  $ss > rs$  sont très rares autant que fort douteux et se laissent facilement expliquer d'une autre manière. Et du reste, peut-on parler en effet d'une dissimilation dans ce cas-là? Pour qu'il y ait une dissimilation, il faut deux sons, n'est-ce pas, dont l'un devienne dissemblable de l'autre, mais dans  $ss$  des exemples en question nous avons affaire à un seul son sourd, prolongé ou non. Tout au plus, pourrait-on parler, dans ce cas-là, d'un scindement de son, mais au point de vue phonétique, il nous est tout à fait impossible de nous expliquer un changement  $ss > rs$ . Dans les cas où nous sommes vraiment en présence d'un tel changement, ce doit sans aucun doute être un changement  $ss > rs$  amené par analogie, c'est-à-dire qu'un  $r$  est venu s'ajouter par l'influence d'autres mots présentant le groupe  $rs$  dès l'origine. Nous aurons l'occasion d'en parler encore par la suite.

Quant à M. GRÖHLER, il reprend la comparaison avec *Chaource* < *Catussa*. Pour le mot *Marseille*, il renvoie, en ce qui concerne «das unorganische  $r$ » à *Chaource*, et pour *Chaource*, «wegen der Einschiegung einer  $r$  vor stimmlosen  $s$ » à *Marseille* < *Massalia*.<sup>1</sup> M. GRÖHLER se sert donc d'une terminologie parfaitement correcte, selon nous, mais il n'a évidemment pas donné une explication satisfaisante, aussi peu que M. E. BOURCIEZ dans les deux dernières éditions (1921 et 1926) de son excellent manuel *Précis historique de Phonétique française* (§ 180, Remarque III), où il mentionne tout simplement qu'«au Midi, un  $r$  inorganique s'est aussi introduit vers le X<sup>e</sup> siècle dans le nom de *Marseille* (= *Massilia*)».

Les deux mots *Marsille* et *Chaource* ne suffisent pas, bien entendu, pour prouver le bien-fondé d'une «Einschiebung einer  $r$  vor stimmlosem  $s$ » en général et cela d'autant plus qu'ils

<sup>1</sup> Cf. GRÖHLER, *op. cit.*, pp. 59, 169.

appartiennent originaires à deux langues différentes, les endroits en question étant situés à longue distance l'un de l'autre, Marseille sur la Méditerranée, Chaource et Chaource — il y a en effet deux endroits du même nom — respectivement dans le département de l'Aube et dans le département de l'Aisne, c'est-à-dire, dans l'un et l'autre cas, pas très loin de Paris. L'un et l'autre nom seraient aussi chacun le seul représentant de cette «Einschiebung eines *r* vor stimmlosem *s*», car ni le français, ni le provençal n'offrent par ailleurs d'exemples de ce phénomène.

Dans le français, il est vrai, nous trouvons, par exemple, *courte-pointe* pour afr. *coute-pointe* < *culcita-puncta* et *artillerie* pour afr. *atilier*, mais l'addition de *r* s'explique tout facilement, étant dû, dans le premier cas, à une étymologie populaire bien claire, et, dans le second cas, à l'influence du substantif *arte*. M. NYROP donne encore des exemples où l'addition de *r* en français s'explique par l'influence de fausses analogies, et il étudie aussi d'autres mots où, à des époques diverses, un *r* parasite a été inséré. En général, on peut dire que le groupe formé de consonne + *r* semble beaucoup favorisé par la langue après l'initiale et après une consonne médiale avant ou après l'accent, mais toujours après une consonne. Parfois, quoique plus rarement, on trouve aussi un *r* ajouté à la fin d'un mot après la voyelle finale. Or, dans la plupart de ces cas, l'explication se présente tout naturellement, l'*r* parasite étant dû à quelque assimilation harmonique, progressive ou régressive, à l'influence de la terminaison d'un autre mot, etc.<sup>1</sup>

Quant au nom de lieu de *Chaource*, M. KASPERS semble enclin à le mettre en rapport avec le nom celtique *Cadurca*, dont HOLDER, *op. cit.* I, col. 671 sq., cite de nombreux exemples et qui s'est continué aussi dans le nom de ville de *Cahors*, chef-lieu du département du Lot. M. KASPERS s'exprime ainsi: «*Catusius* ist als Gentilname belegt. *Catusiacum* (It. Ant. 381,3) wird mit *Chaource* (Aisne) identifiziert, was lautlich nicht geht. *Catusiacum* bezieht sich entweder auf einen anderen O. oder es ist falsch latinisiert für \**Caturciacum*, \**Cadurciacum* von *Cadurcus* (HOLDER I, 673). Vgl. *Cadurca* j. *Saint-Symphorien* (Sarthe). *Cadorca* auf merov. Münzen j. *Cahors*.» et dans une

<sup>1</sup> Cf. NYROP, *Grammaire historique de la langue française* I<sup>3</sup>, Copenhague 1914, § 504, p. 446.

note il ajoute encore: «Vgl. die Belege Cadurca 1055, Chaursia 1145».<sup>1</sup> Cette théorie nous semble très attrayante et nous sommes prêt à accepter la dérivation *Chaource* < *Cadurcia*, *Chaursia*, qui nous paraît la plus vraisemblable. Il est vrai que HOLDER fait la distinction entre d'un côté *Cadurca* > *Cahors* (cf. *Cadurci*, «vom stamm *cado*-») et de l'autre \**Catussia*, «fem. von gentilic. *Catussins*, ableitung vom gall. M. *Catussa*» («vom stamm *catu*-») et dont il dérive «1) *Caduscia*, j. *Chaource*, dép. Aube, arrond. Bar-sur-Seine; 2) *Cadussa*, j. *Chaourse*, départ. Aisne, arrond. Laon, cant. Rozoy-sur-Serre.» Toutefois, dans les *Nachträge zum I. Bande* (col. 1032) de l'ouvrage de HOLDER, on trouve la remarque suivante: «Von einem fundus \**Cadurcus* (vom M. *Cadurcus* 'von Cahors' hat den namen *ecclesia Cadorcensis* [a 856] j. *Caours* (Caux-et-l'Heure, dép. Somme, arr. und canton Abbeville)». Cette remarque parle, nous semble-t-il, en faveur de l'étymologie *Cadurcia* > *Chaource*. Enfin, il ne doit pas être superflu de poser cette question: A-t-on jamais trouvé une forme *Chaousse* dans le français? *Cadussa*, *Cadussia*, etc., sont dûment attestées, mais nous n'avons jamais rencontré *Chaousse*. N'est-il donc pas probable que, déjà à l'époque préromane, les dérivés en *-urca*, *-urcia* ont prédominé dans le langage populaire, tandis que les cartulaires se servent le plus souvent de formes plus latinisées? En tout cas, *Cadussia* n'aurait jamais pu donner *Chaousse*, et si nous avons en effet à remonter à *Cadussa*, comme l'avait déjà supposé D'ARBOIS DE JUBAINVILLE et après lui M. GRÖHLER<sup>2</sup> de même que HOLDER comme nous venons de le voir, l'*r* de la forme actuelle est sans aucun doute dû à quelque analogie.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Cf. KASPER, *op. cit.*, p. 222.

<sup>2</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur la propriété foncière*, p. 403 sq.; GRÖHLER, *op. cit.*, p. 169.

<sup>3</sup> Le substantif *source* se présente alors tout de suite à l'esprit. En effet *Chaource*, chef-lieu de canton dans le département de l'Aube, est situé justement aux sources de l'Armanche. Rappelons à ce propos le nom de lieu dit les *Sourcins* (à Frépillon, Seine-et-Oise), appelé ainsi parce qu'il y a des sources qui y jaillissent. (Cf. DAUZAT, *Les noms de lieux*, p. 222.) Que la nature du terrain ait pu décider plus d'une fois de la dénomination des lieux, c'est là une chose bien connue, et M. DAUZAT en donne (*ibid.* p. 221 sq.) plusieurs exemples caractéristiques. D'autres analogies se présentent peut-être aussi. Si, à Paris, pour la rue aux Oues (rue où l'on vendait les oies, afr. *oues*), du jour où le dérivé ne fut plus compris, les oies ont été remplacées par les ours, de sorte qu'on dit aujourd'hui la rue aux Ours,

Déjà en 1906, M. VENDRYES avait lui aussi l'occasion de s'occuper des noms de *Marscille* et de *Chaource*, *Chaource* dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (tome XIII, pp. 390 sqq.). En voulant expliquer le nom de la ville de *Nemours*, M. VENDRYES fait également appel à la théorie d'une différenciation *ss > rs* et s'appuie d'abord sur *Marscille* < *Mas-silia* et *Chaource* (Aisne) < *Cadussa* et *Chaource* (Aube) < *Cadussia*. Selon lui, la forme gauloise *Nemossos* a dû donner, dans le parler local, *Nemours* par l'intermédiaire de \**Nemorsus*. «Si les documents du moyen âge n'ont généralement pas trace d'*r*, c'est que de bonne heure pour le nom de *Nemours* il dut

il se pourrait, et à plus forte raison, nous semble-t-il, que dans le canton de Chaource, canton très boisé et où il a vraiment pu y avoir des ours, s'il n'existe pas aujourd'hui, il se pourrait, disons-nous, que ces fauves aient pu contribuer par leur nom à l'insertion d'un *r* dans *Chaource*. — Il n'est pas rare non plus que les noms de lieu comme les noms de cours d'eau rappellent des noms d'animaux. Ainsi *Orsières* (Valais) est directement formé sur le substantif provençal *ors* < *ursus*, de même que «la métaphore *lupus* (loup) est bien l'origine (peut-être d'époque romane) du *Loup* des Alpes-Maritimes, torrent de montagne, furieux après les orages» (DAUZAT, *Les noms de lieux*, pp. 200, 28). Signalons enfin que, dans le même département, à 20 kilomètres environ à l'Ouest de Chaource, la rivière de l'*Ource* fait son entrée dans la Seine. L'étymologie de ce mot *Ource* n'est pas connue, que nous sachions. D'ARROIS DE JUBAINVILLE lui a donné une origine basque, mais rien n'est plus invraisemblable. Pour l'*Ourse*, affluent de la Garonne (département des Hautes-Pyrénées), JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, rappelle «l'époque, encore peu éloignée de nous, où les ours étaient nombreux dans ces montagnes pyrénéennes, plus boisées jadis qu'aujourd'hui» A propos de cette étymologie, M. DE FÉLICE fait la remarque suivante: «Mais si M. D'ARROIS DE JUBAINVILLE a donné pour le nom de l'*Ource* une étymologie basquaise, d'*ur(a)* 'eau' et de *za*, suffixe d'abondance, cette étymologie paraît plus vraisemblable pour l'*Ourse* qui coule dans les Hautes-Pyrénées», (RAOUL DE FÉLICE, *Essai sur l'onomastique des rivières de France*, Paris 1906, Thèse, p. 128.) Nous n'avons pas la compétence pour exprimer une opinion personnelle sur cette étymologie basque, mais, à coup sûr, une influence basque est plus possible dans les Pyrénées que dans les départements de l'Aube et de la Côte-d'Or. Du reste, nous demeurons d'accord avec M. DE FÉLICE quand il dit, *ibid.*: «On ne doit s'avancer que très prudemment dans la voie de ces explications si simples qu'elles paraissent s'imposer dès l'abord». Ajoutons cependant que, abstraction faite de l'étymologie, l'habitus extérieur qu'a reçu une fois un nom de lieu, un nom de cours d'eau, etc., peut suffire à éveiller des associations d'idées qui vont dans une direction tout autre que celle indiquée par l'étymologie. — C'est, bien entendu, avec les plus grandes réserves que nous communiquons cette note à propos de *Chaource*, dont l'explication nous semble claire.

exister une forme savante et latinisée *Nemōsus*, *Nemausus*; de là *Nemos*, *Nemous*, écrit déjà *Nemaus* dans un diplôme de Louis V (ann. 979), publié par DOM BOUQUET (cf. *R. Celt.*, XVIII, 244)».

Pour la différenciation supposée *ss* > *rs*, M. VENDRYES fait aussi entrer en ligne de compte les noms de lieux suivants: 1) *Aloxe* (Côte-d'Or) qui, remontant à *Alussia* (attesté dès l'an 878) ou *Alossia* (en 1116), apparaît sous la forme d'*Alorse* dans des documents de 1236 et de 1243; 2) *Marcillé* (Mayenne) «attestée au moyen âge sous la forme *Massiliacus* (HOLDER, *op. cit.*, II, 455), et c'est à cette forme que doivent remonter quelques-uns au moins des *Marcillé*, *Marcilly*, *Marsillac*, si répandus dans la France actuelle (bon nombre dérivent de *Marciliacus*, *Marcelliacus*, HOLDER, *op. cit.*, II, 418)»; 3) *Sarcé* (Sarthe), *Sarcenas* (Isère), *Sarcenat* (Puy-de-Dôme) à côté de *Sasse*, *Sassenay*, etc.; 4) *Limours-en-Hurepoix* (Seine-et-Oise) qui «figure dans des diplômes de 697 et 703 (cf. *R. Celt.*, XVIII, 244) sous la forme *Lemausus*; c'est apparemment un gaulois \**Lemōssos*, défiguré par l'orthographe latine. La forme gauloise a triomphé dans le Nord, tandis que dans le Midi on rencontre *Limoux* qui représente le gaulois latinisé \**Lemōsus*.»; 5) *Liours* (auj. Frécy, commune de la Saulsotte, dép. de l'Aube), «attesté au moyen âge sous la forme *Ledors*», et «remonte à la forme gauloise \**Lédōssos*, différenciée en *Ledorsus*», à côté de *Lioux* (Creuse, Vaucluse) et de *Lezoux* (Puy-de-Dôme), remontant l'un et l'autre à *Ledōsus*, «attesté sur bon nombre de monnaies».

Nous venons de parler des noms des communes de *Chaurse* et de *Chaurce*. Quant à *Marcillé* à côté de *Massilly*, *Sarcé* à côté de *Sasse*, etc., nous verrons par la suite que ces noms remontent à des formes collatérales *Marcelliacus* et *Massiliacus*, *Sarciacus* et *Sassiacus*. *Alorse* à côté de *Aloxe* — *x* n'est qu'une graphie pour *-ss-* — ne prouve pas non plus, selon nous, le passage *ss* > *rs*. Le nom d'*Alorse* est peut-être à mettre sur le même pied que la forme *Tharsis*, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Dans *Alorse* comme dans *Tharsis*, *rs* est peut-être une graphie insuffisante pour un son s'approchant du *r* fricatif. Nous serions donc en présence d'un exemple ancien du phénomène qu'on appelle rhotacisme et qui est surtout caractéristique pour le provençal, mais dont l'existence est également connue pour certaines parties du domaine



français. Il est vrai que le département de la Côte-d'Or n'appartient pas à la zone indiquée par M. MEYER-LÜBKE comme centre du passage *r* à *s* et inversement de *s* à *r* et qui embrasse, au Nord de la France: la Seine-et-Marne, l'Eure-et-Loir, le Loiret, le Nivernais, le Berry, la Touraine et l'Yonne, mais le département de la Côte d'Or est situé justement à côté de ceux de l'Yonne et du Nivernais, et l'étendue du domaine n'est naturellement qu'approximative. Le *terminus a quo* de la date du phénomène en question est «depuis le XIV<sup>e</sup> siècle»<sup>1</sup>, mais il arrive très souvent que les noms de lieux font preuve d'un changement phonétique beaucoup plus tôt qu'on n'en trouve de traces dans les documents littéraires.<sup>2</sup> En provençal, on en trouve des exemples dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et, s'il faut vraiment compter la forme *Alorse* dans cette catégorie de changements phonétiques, il en serait donc de même pour le Nord de la France. C'est en général *s* sonore qui alterne avec notre *r*, mais on trouve cependant aussi des exemples du changement *s* dur > *r*.<sup>3</sup> Ajoutons qu'en tout cas le nom français ne peut pas remonter directement à *Alussia* ou *Alossia*, étant donné que le *yod* se serait combiné avec la voyelle tonique. Aussi HOLDER met-il *Alussa*, nom celtique.<sup>4</sup> La forme *Alorse* étant, à peu près, le seul exemple du XIII<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas naturellement sans une grande hésitation que nous avons osé avancer notre théorie du rhotacisme dans ce cas-là. Évidemment il faut des recherches détaillées — que nous ne sommes pas en état de faire maintenant — pour venir à des résultats définitifs à ce point de vue. Toute l'histoire du rhotacisme dans le Nord de la France demande du reste à être faite. En tout cas, nous sommes convaincu que nous n'avons pas affaire à une différenciation *ss* > *rs* dans la forme *Alorse*. Il n'est pas exclu, par contre, que quelque étymologie populaire favorisée par la plaisanterie ait pu avoir de l'influence.

En ce qui concerne les noms de *Nemours* et de *Limours*, ils ne remontent pas non plus aux formes supposées \**Nemorsus*

<sup>1</sup> Cf. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes* I, § 456.

<sup>2</sup> Cf. là-dessus PAUL MEYER, *Romania* IV, p. 188.

<sup>3</sup> Cf. BLANC, *Revue des langues romanes* XL, p. 49.

<sup>4</sup> Cette feuille étant déjà sous presse, nous nous apercevons qu'il y a encore un endroit *Alosse*, dép. Loiret, arr. Orléans, canton La Ferté-Saint-Aubin, commune Marcilly-en-Villette.

pour *Nemōssos*, \**Lemorsus* pour *Lemausus*, *Lemōssos*, comme le croit M. VENDRYES. Les formes primitives de ces localités et qui ont seules existé jusqu'aux XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles sont respectivement *Nemous* < *Nemosus*, *Nemausus* et *Limoux* < \**Lemōsus*, *Lemausus*. La naissance de *r* dans ces mots, comme aussi dans le nom de lieu *Vaujours* (originellement *Vaujust*, *Vaujoth* «Vallée de Justus») et les noms appellatifs *topinambour*, *velours*, est de date relativement très récente (à partir du XVI<sup>e</sup> siècle) et s'explique par réaction contre la chute de l'*r* final qui se produisit aux XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles.<sup>1</sup> Il en est sans doute de même de *Liours* à côté de *Lioux*. Rappelons à ce propos *lieur* qu'on entend dans l'argot de Paris pour *lieu*, *neveu*, dans le patois du Bessin, pour *neveu* et, dans le patois de Jersey, *chour* pour *chou*, *sucur* pour *suen(l)* < *solu*.<sup>2</sup> La forme *Ledors*, mentionnée ci-dessus, est entièrement savante et nous n'osons rien hasarder là-dessus.

Le provençal se comporte, nous l'avons déjà dit, tout à fait de la même manière que le français et ne connaît pas de naissance de *r* devant *s* sourd. En provençal, comme en français, on trouve sporadiquement un *r* inorganique, mais toujours après une consonne, et il s'explique alors facilement, comme en français, par assimilation progressive ou régressive, ou bien par l'influence d'autres mots. Ainsi dans *perdris* pour *perditz* < *perdicem*, il y a sans doute assimilation progressive, et *refreitor* pour *refeitor* < *refectorium* est dû à un rapprochement de *refreidar* (< *frigidus* > *freit*).<sup>3</sup> Les seuls exemples qui pussent être sujets à caution, dans ce cas-là, seraient l'appellatif *arze* = *aze* < *assem* et *Tharsis*, nom de rivière. Le premier mot est trouvé dans un registre de 1391, «dans une liste d'ouvriers employés à la réfection d'un barrage; on paye à plusieurs leur journée et celle des bêtes de somme qu'ils ont amenées: Johan Sallinier am .V. arzes; Johan Deronel am j<sup>a</sup> arze». L'autre se trouve «dans une charte du 17 décembre 1315, où le nom de l'Aude se lit tantôt *flumen Atacis*, tantôt *flumen Athassis* et tantôt *flumen Tharsis*». <sup>4</sup> C'est en parlant du rhotacisme, dont on trouve,

<sup>1</sup> Cf. DAUZAT, *Les noms de lieux*, pp. 57, 76.

<sup>2</sup> Cf. NYROP, *Grammaire historique* I, p. 447; JORET, *Romania* XII, p. 594.

<sup>3</sup> Cf. GRANDGENT, *Old Provençal*, p. 82.

<sup>4</sup> Cf. BLANC, *Revue des langues romanes* XL, p. 54.

comme nous venons de le dire, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, beaucoup de traces dans des écrits originaires de Provence, de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux, etc., que BLANC cite les deux mots comme exemples de mots dans lesquels, de *s* douce ou de *s* dure, «il se développe un *r* et le *z* persiste». Nous ne pouvons ici entrer dans les détails de la question du rhotacisme dans le provençal, mais nous renvoyons à ce sujet audit mémoire de BLANC, *Revue des langues romanes* XL, pp. 49—64, 121—139, et XLII, pp. 89—103, 393—403, ainsi qu'à l'excellent ouvrage de M. OTTO ZAUN, *Die Mundart von Aniane (Hérault) in alter und neuer Zeit*, Halle 1917 (Beiheft LXI de la *Zeitschrift für romanische Philologie*), pp. 88—101. Résumons seulement ici tout rapidement que le rhotacisme se produit en règle générale entre deux voyelles, après voyelle à la fin des mots quand le mot suivant commence par une voyelle, et enfin, très rarement, dans les groupes *sm*, *sn*, *sl*, (*sd*).<sup>1</sup>

Or, pour revenir aux mots en question, tout porte à croire que dans *arze* = *aze*, nous n'avons pas affaire à deux sons, *r* et *z*. Selon nous, *rz* n'est qu'une pure graphie pour un son qui, au point de vue de l'articulation, se trouve entre *s* et *r* sans être en réalité ni l'un ni l'autre. Ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'est non seulement l'articulation indécise qui caractérise encore de nos jours l'*r* entre voyelles dans certains patois du Midi<sup>2</sup>, mais aussi des graphies anciennes telles que *Berza* pour *Berra*, nom de personne dans un clavaire de 1438, *Guerza* pour *Guerra*, nom de personne (*ibid.*), *Ynglaterza* pour *Inglatterra* (Angleterre, *ibid.*) et encore, dans le même clavaire, *Girzart* pour *Girart* et *Berzy* pour *Berri*.<sup>3</sup> — Ce que nous avons dit de *arze* pour *aze* s'applique aussi, dans toute sa généralité, au nom de *Tharsis* à côté de *Atacis* et *Athassis*, avec

<sup>1</sup> Cf. ZAUN, *Die Mundart von Aniane*, p. 93.

<sup>2</sup> Cf. par exemple LEON LAMOUCHE, *Essai de grammaire languedocienne*, Montpellier 1902, p. 31: «*R* entre deux voyelles prend à Montpellier et à Lodève un son tout particulier très voisin de *d*, à ce point que, sur des enseignes de cabarets écrites naïvement, sans préoccupation d'orthographe ni d'étymologie, on peut lire *beoude* pour *béure*, boire, *plaidà* pour *plairà*, plaira, *béide* pour *veire*, verre. On trouve aussi dans Peyrottes (Lodévois) *la paou-düyra* pour *la paouçira*, les pauvres gens (collectif). En réalité, ce n'est pas absolument un *d*, mais un son assez voisin pour qu'une oreille peu délicate ou peu exercée s'y trompe.»

<sup>3</sup> Cf. BLANC, *Revue des langues romanes* XL, p. 55.

cette différence seulement que nous avons ici affaire à des formes latines, reflétant dans *Tharsis* une prononciation en partie populaire. En un mot, dans *arze* et *Tharsis*, nous sommes en présence, ce nous semble, d'un cas de rhotacisme.

La dernière et meilleure explication du *r* inorganique dans le mot *Marseille* que nous ayons vue, a été donnée par M. ALBERT DAUZAT dans son ouvrage déjà souvent cité parmi ces pages, *Les noms de lieux*, p. 57: «*Marseille* par rapport à *Masilia* doit s'expliquer par une régression en latin vulgaire: réaction contre l'évolution phonétique qui amenait *rs* à *ss* (*dorsum*, \**dossu*, *dos*; *Carsici portus*, *Cassis*)». Quelque ingénieuse que soit cette explication, nous sommes pourtant obligé de la repousser, car si on l'examine d'un peu plus près, elle n'est pas sans prêter à des objections sérieuses. D'abord, le mot *Marseille* serait le seul exemple de cette régression contre «l'évolution phonétique populaire» dont il est question; secondo, il est fort peu vraisemblable qu'une telle évolution phonétique ait jamais eu lieu dans le latin dit vulgaire, et comme nous l'avons vu, c'est à une époque relativement récente que l'on a pu constater l'apparition de *r* dans *Marseille*. Le changement *rs* > *ss* dont parle M. DAUZAT remonte assez haut dans le latin, et alors il est à observer qu'il s'agit seulement de *rss* (c'est-à-dire *ss* < dentale + *s* ou dentale + dentale), tandis que *rs* primitif ou < *rcs* se maintient. Déjà à une époque préhistorique \**perssum*, (< \**per-d-tum* de *perdo*; cf. *persum* encore chez Plaute, Trc. 36 C, CGL IV 271,32) est devenu *pessum*, \**swardom* (appartenant à *sordēs*, goth. *sivarts*, allem. *schwarz*) > \**swarssom* > *suassum*, *sua-sum*. À côté de *dossum*, la forme primitive *dorsum* s'est maintenue grâce à l'appui de *dcorsum*. Le participe *versus* ne revêt que cette forme ancienne grâce aux autres formes du verbe lesquelles conservent l'*r*, tandis que dans les composés, qui par leur forme et leur signification se sont éloignés du simplex, on constate une hésitation entre les formes primitives et celles où s'est produit déjà le développement *rs* > *ss*: *rursus*: *rūs(s)us* (Plaute), *prorsus*: *prō(s)sus* (cf. *oratio prōsa*), **CONTROVORSIEIS** 1, **CONTROVOSIAS** 2, **SVSOVORSVM** 7, **SURSVORSVM** 14, **SVRSVM-VORSVM** 15 CIL. I<sup>2</sup> 584, l'an 117 avant J. Chr., **SVSVM VERSVM** CIL. II 6278, 33, l'an 180 environ après J. Chr.<sup>1</sup> Exception

<sup>1</sup> Cf. F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, p. 258.

faite de ce cas particulier, le groupe *rs* est bien toléré sans trace d'assimilation dans le latin, ce dont une foule d'exemples rendent un témoignage irréfutable: *arsis*, *cursus*, *farsi*, *hirsutus*, *mersi*, *mersus*, *sparsi*, *sparsus*, *tersi*, *tersus*, *torsi*, *torsus*, *ursus*, etc., etc. Dans le latin vulgaire, on trouve même de nouvelles formations telles que *\*sursi*, *morsi*, *offersi*, etc.<sup>1</sup>

M. GRANDGENT cite comme exemples d'une assimilation de *rs* > *ss* dans le latin vulgaire *insu* < *deorsum*, dans les gloses de Reichenau, et *pessica* < *persica* dans Appendix Probi.<sup>2</sup> Or, pour ce qui est de *insu*, nous avons là affaire à une reformation sur *susu*, et quand à *pessica*, nous trouvons, dans les langues romanes, les provins suivants de *persica*: roum. *pierseca*; lougod. *persige*; prov. *persega*, *presega*; béarn. *pe(r)sek*; catal. *preseç*; espagn. *prisco*; portug. *pecego*; friaul. (*s*)*piersul*; ital. *pesca*; franç. *pèche*; les dérivés friaul. *spersolar*; franç. *pêcher*; prov. *perseguièr*, *preseguier*; catal. *presseguier*, espagn. *priscal*, portug. *pecegueiro*<sup>3</sup>, qui prouvent que, dans la plupart des langues, *rs* s'est continué dans ce mot. On ne peut donc parler, ni dans le latin, ni dans le latin vulgaire, d'une tendance générale à l'assimilation de *rs* > *ss*, et il faut qu'il y ait une tendance générale pour amener une réaction contre la même évolution phonétique.

Il en est de même des langues filles, exception faite peut-être du portugais, où, à en juger d'après ce que nous enseigne RHEINHARDSTOETTNER, *rs* s'assimile souvent en *ss*, par exemple *cosso* < *cursus*, *usso* < *ursus*, etc.<sup>4</sup> On en trouve aussi quelques exemples en espagnol.<sup>5</sup> Dans le provençal, qui nous intéresse spécialement ici, le groupe *rs* est conservé, comme dans le français, en règle générale dans l'intérieur d'un mot. Les exemples abondent, tandis que les exceptions sont fort peu nombreuses. Le seul que nous ayons trouvé est *amosar* à côté de *amorsar* «éteindre, étouffer; amortir, calmer».<sup>6</sup> A la fin d'un mot, au contraire, une réduction *rs* > *s* semble très ordinaire dans plusieurs

<sup>1</sup> Cf. E. G. WAHLGREN, *Les Actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes*, Uppsala 1920, p. 13.

<sup>2</sup> Cf. GRANDGENT, *l'ulgar latin*, p. 123. Cf. aussi sur ces mots SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, pp. 244, 133.

<sup>3</sup> Cf. MEYER-LUBKE, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, s. v.

<sup>4</sup> Cf. RHEINHARDSTOETTNER, *Grammatik der portugiesischen Sprache*, p. 66 sq.

<sup>5</sup> Cf. MENÉNDEZ PIDAL, *Manual de gramática histórica española*, p. 113.

<sup>6</sup> EMIL LEVY, *Petit dictionnaire provençal-français*, s. v.

dialectes, réduction qui, selon M. GRANDGENT, «began in Limousin as early as the 12<sup>th</sup> century (Bertran de Born rhymes *ios* and *flors*)». <sup>1</sup> De ce qui précède, il s'ensuit, croyons-nous, qu'on ne trouve pas en provençal assez d'appui pour une évolution phonétique de *rs* > *ss* qui puisse nous aider à expliquer la forme *Marscille* par rapport à *Masselle* < *Massilia*.

Or, il se trouve que, dans le domaine des noms propres, on a voulu constater cette évolution *rs* > *ss* comme très ordinaire. Outre M. DAUZAT, qui, nous l'avons déjà vu, cite *Cassis* < *Car-sicu*, M. SKOK en cite plusieurs exemples et déclare que le passage de *rs(ici)* > *ss* est «sehr üblich». <sup>2</sup> M. KASPERS semble de même accepter la théorie d'une assimilation *rs* > *ss*. <sup>3</sup> Cependant, si nous examinons les exemples sur lesquels est fondée cette théorie, nous trouverons qu'elle ne repose pas sur une base bien solide. <sup>4</sup> D'abord il y a quantité de noms de lieu, tant en français que dans le provençal, qui ne font pas preuve *a priori* d'une telle assimilation. Des riches matériaux fournis par MM. SKOK et KASPERS, nous tirons les exemples suivants:

Aux formes *Arcius*, *Artius*, *Arsius* remontent *Arcy-Saint-Restitut* (Aisne), *Arcis-le-Ponsart* (Maine), *Arcis-Severin* (Marne), *le Grand et le Petit-Arcy* (Marne), *Arcis-sur-Aube* (Aube), *Arçay* (Vienne), *Arcy* (Oise), *Harcy* (Ardennes), *Viarsac* < *vicus Artiacus* (Drôme), *Arsac* (Cantal, Charente, Corrèze, H. Loire). <sup>5</sup> Cf. aussi, avec le radical allongé en *on*, *Arçon* (Allier, Côte-d'Or, Doubs, Loire), *Arçonnay* (Sarthe) à côté de *Arton* (Yonne) < *Artonem*, *Arthon* (Indre, Loire-Inférieure), *Arthonnay* (Yonne) et de même *Arsilly*, *La Maison Darcilly* (Nièvre) < \**Arciliacum* <sup>6</sup>; *Cahors* < *Cadurcia* (voir ci-dessus); à *Curtius* ou *Cursius* (*Curcius*) remontent *Coursay* (Deux-Sèvres), *Courcy* (Maine-et-Loire, Calvados, Manche, Marne, Aisne), *Courcy-aux-Loges* (Loiret), *Courcy-*

<sup>1</sup> Cf. GRANDGENT, *Old provençal*, p. 53.

<sup>2</sup> Cf. SKOK, *Die mit den Suffixen -ācum ... gebildeten südfranz. Ortsnamen*, p. 104.

<sup>3</sup> Cf. KASPERS, *Etymologische Untersuchungen über die mit ācum ... gebildeten nordfranz. Ortsnamen*, p. 113.

<sup>4</sup> Sur une assimilation *rs* > *ss* beaucoup postérieure, voir ZAUN, *Die Mundart von Aniane*, p. 159.

<sup>5</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 200 sq.; SKOK, *op. cit.*, p. 150. Pour encore plus d'exemples de ces dérivés voir HOLDER, *Alt-Celtischer Sprachschatz* III, col. 692 sqq. *Ressy* (Loire) n'implique pas, selon nous, une assimilation de *rs* > *ss*, mais représente la métathèse *er* (< *ar*) en *re*.

<sup>6</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 201.

*la-Neuville* (Marne), *Coursay* (Loire-Inférieure), *Coursan* (Aube)<sup>1</sup>; à \**Crācius*, *Cruciacum*: probablement *Curçay* et *Cursay* (Vienne), *Curcy* (Calvados, Eure-et-Loir), *Cursan*, *Saint-Seurin-de-Cursac* (Gironde) *Curciat* (Ain)<sup>2</sup>; à *Darciacum*: *Le Darcy* (Marne), *Darcey* (Côte-d'Or)<sup>3</sup>; à *Derciācum*: *Dercy* (Aisne), *Dercé* (Indre-et-Loire, Vienne)<sup>4</sup>; à \**Faruciācum* (< *Farucia*): *Farcy* (Calvados), *Farcy-les-Lys* (Seine-et-Marne)<sup>5</sup>; à *Larcius*, *Lartius*, *Larsius*: *Larçay* (Indre-et-Loire), *Larsenac* (Haute-Loire), *Larsenaix* (Haute-Savoie)<sup>6</sup>; à *Lupercius* (*Lursiacum* attesté en 859, *Luperciacum* en 1147): *Lurcy-le-Bourg* (Nièvre), *Lurcy* (Allier, Rhône), *Lurcieux* (Rhône), *Louvercy* (Maine), *Louverscy* (Eure)<sup>7</sup>; à *Nertiācum*, *Narciacum*: *Nersac* (Charente), *Nerciāt* (Ain), *Nercillac* (Charente), *Narcy* (Nièvre, Haute-Marne), *Narçay* (Indre-et-Loire), *Narcé* (Maine-et-Loire, Indre-et-Loire), *Narçais* (Deux-Sèvres), *Narcimont* (Luxembourg)<sup>8</sup>; à *Orcius*, *Ortius*, *Ursius*, *Urssiis*: *Château d'Orsai* (Indre-et-Loire), *Orcilly* (Saône-et-Loire), *Ursy* (Nièvre), *Orsay* (Mayenne, Seine-et-Oise), *Orçay* (Loir-et-Cher), *Urçay* (Allier), *Ursy* (Côte-d'Or), *Orsigny* (Seine-et-Oise), *Orsaix* (Haute-Savoie), *Orsan* (Gard), *Orsain* (Charente-Inférieure), *Orsans* (Aude, Doubs), *Orsanc* (nom de fleuve, Ardèche), *Orcenac*, *Orsignac*, *Orsilhac* (Haute-Loire)<sup>9</sup>; à *Persinus* (*Precinius*?) : *Persignat* (Puy-de-Dôme); à *Persius*, *Persiacum* (*Parcius*?) : *Parcieux* (Ain), *Parsac* (Creuse, Gironde), *Parcey* (Jura), *Parsan* (Hautes-Pyrénées), *Parcillac* (Dordogne)<sup>10</sup>; à *Sauricius*, *Sauriacum*: *Sorcy* (Meuse, Oise), *Sorcy-Bauthémont* (Ardennes), *Soursac* (Loire-Inférieure), *Sourcieux* (Loire), *Sourcieux-sur-Arbresle* (Rhône)<sup>11</sup>; à *Tauricciacus*, *Tauricianus*: *Le Tursac*, *Torcieux* (Ain), *Torsac* (Charente); cf. aussi *Torsiac* (Haute-Loire), *Tursac*, *Tursat* (Dor-

<sup>1</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 71.

<sup>2</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 70.

<sup>3</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 72.

<sup>4</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 215.

<sup>5</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 250.

<sup>6</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 98.

<sup>7</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 107.

<sup>8</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 193; KASPERS, *op. cit.*, p. 273.

<sup>9</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, pp. 130, 180; SKOK, *op. cit.*, p. 140.

<sup>10</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 118.

<sup>11</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 282.

dogne), *Roquefort-de-Tursan* (Landes) < *Taursano*?<sup>1</sup>; à *Toarceium*: *Thouarcé* (Maine-et-Loire), *Thouars* (Deux-Sèvres).<sup>2</sup>

Or, si à côté de par exemple, *Bersac*, *Bercy* — nous parlons toujours de noms de lieux — on trouve *Bessac*, *Bessy*; si l'on trouve *Farzé* et *Fassay*, *Larsac* et *Lassey*, *Marsac* et *Massac*, *Marcey* et *Massay*, *Murcy* et *Mussy*, *Parcay* et *Parsy*, *Poursac*, et *Poussac*, *Sarcey* et *Sassey*, *Soursac* et *Soussay*, etc., cela ne prouve pas non plus que nous ayons affaire à un passage *rs* > *ss*, étant donné que de ces paires de mots, qu'on pourrait prendre pour des doublets, chaque nom remonte à son origine spéciale. Renvoyant pour le reste aux ouvrages cités de MM. KASPERS et SKOK où l'on trouve des exemples en abondance, il nous suffira ici d'indiquer tout simplement l'étymologie de ces divers noms de lieux: *Arsenay* < \**Arcenacu* (*Arcinius*) — *Assenay* < \**Accenacu* (KASPERS, pp. 202, 18); *Bersac* < *Berciacu* — *Beyssac* < *Bessiacu* (SKOK, p. 154; KASPERS, p. 208); *Charçay* < *Carciacus* — *Chassay* < *Cassiacu* (KASPERS, pp. 55, 45); *Farsay* < *Farziacu* (*Farretius*, *Farzeium*) — *Jassay* < *Fassacu* (*Fassus*; KASPERS, pp. 257, 258); *Larsac* < *Lartiacu*, *Larsiacu* — *Lassay* < *Lacci-acum* (*Laccius*; SKOK, pp. 150, 184); *Mursay* < *Mursiacu* — *Mussey* < *Muceium* (*Mucius*; KASPERS pp. 124, 123); *Parçay* < *Parciacu*, *Partiacu* (*Patrius* — *Passay* < *Pacciacu* (KASPERS, pp. 133, 131); *Poursac* < *Porciacu* — *Poussac* < *Possiacu* (KASPERS, pp. 141, 142; SKOK, pp. 121, 122); *Sarcey* < *Sarciacu* — *Sassey* < *Sacciacu* (KASPERS, pp. 161, 155 sq.); *Sorcy* < *Sauriciacu* — *Soucy* < *Sociacu* (KASPERS, pp. 282, 166).

A cette dernière catégorie appartiennent aussi les nombreux noms de lieu remontant aux gentiles *Martius*, *Marcus*, (*Marius*), *Marssus*, *Mercius* d'un côté et *Macius*, *Maccius*, *Mattius*, *Meccius*, *Messius*, etc., de l'autre. Du premier groupe dérivent, le plus souvent avec l'addition de *-acum*, *iacum* ou de quelque autre suffixe: *Mars* (Gard), *Marcé* (Loir-et-Cher, Vienne), *Vimarce* (Mayenne), *Marcy* (Nièvre), *Mercey* (Eure, Haute-Saône, Côte-d'Or, etc.)<sup>3</sup>, *Mercy* (Yonne), *Marçon* (Sarthe, Loir-et-Cher), *Marson* (Maine-et-Loire), *Marsonnay* (Jura), *Marcenay* (Nièvre), *Marcennay* (Côte-d'Or), *Marcenat-sur-Allier* (Allier), *Marcenod* (Loire), *Marcigny* (Saône-et-Loire, Nièvre, Nord, etc.) *Marcigny-sous-Thil*

<sup>1</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 137.

<sup>2</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 292.

<sup>3</sup> Cf. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz* II, p. 421.



(Côte-d'Or), *Marsigny* (Eure-et-Loir), *Marcilly* (Eure-et-Loir, Aisne, Nièvre, Rhône), *Marcilly-sur-Seine* (Marne), *Marcilly-la-Champagne* (Eure), *Marcilly-sur-Eure* (Eure), *Marsilly* (Deux-Sèvres), *les Marsillys* (Vienne), *Marcilli* (Maine-et-Loire, Indre-et-Loire), *Marcillieux* (Ain), *Marsac* (Dordogne, Tarn-et-Garonne, Gironde), *Marssac* (Tarn), *Marsat* (Puy-de-Dôme), *Marciat* (Saône-et-Loire, Gers), *Marcia* (Jura, Ain), *Marcieux* (Savoie), *Marsan* (Gers), *Mont-de-Marsan* (Landes), *Marsanc* (Drôme), *Les Marsains* (Basses-Pyrénées), *Marcenat* (Cantal, Lot), *Marseillan* (Hérault), *Marsol* (Puy-de-Dôme), *Marsolat* (Puy-de-Dôme), *Marsons* (Basses-Alpes), *Marsonas* (Ain), *Calm-Marcillane*, *Marcillac* (Dordogne, Puy-de-Dôme, Aveyron), *Marsillargues* (Hérault), etc.

Dans le second groupe, nous trouvons entre autres: *Massy* (Seine-et-Oise, Saône-et-Loire, Seine-Inférieure), *Macy* (Côte-d'Or), *Macey* (Aube, Manche), *Massé* (Maine-et-Loire), *Macé* (Orne, Loir-et-Cher, Mayenne), *Massay* (Cher, Vendé), *Massais-sur-l'Argenton* (Deux-Sèvres), *Messy* (Seine-et-Marne), *Messé* (Mayenne, Deux-Sèvres), *Mecé* (Ille-et-Vilaine), *Messey* (Eure), *Messay* (Vienne), *Messay-le-Bois*, *Messay-sur-Grosne* (Saône-et-Loire), *Messia* (Jura), *Messia-les-Chilly* (Jura), *Massilly* (< *Masilius*; Saône-et-Loire, Vienne), *Massigné* (Loire-Inférieure), *Marsigny* (Deux-Sèvres, Vendée), *Messignac* (Vienne), *Messigné* (Mayenne), *Messigny* (Côte-d'Or), *Massé* (Isère), *Massiac* (Cantal), *Massac* (Charente-Inférieure), *Massat* (Ariège), *Massiat* (Ain), *Massieux* (Ain), *Massonex* (Ain), *Massignieu* (Ain).<sup>1</sup>

Nous voyons que les deux groupes sont à peu près égaux en nombre, et si peut-être le premier est un peu supérieur, c'est sans doute grâce à la grande fréquence des deux gentilices *Marcus* et *Martinus* dans le latin. *Marcus* est le plus ancien des deux, il est le seul qu'on rencontre dans les inscriptions antérieures à la période impériale, et il est des plus répandus dans les inscriptions de l'empire.<sup>2</sup> Une autre observation à faire c'est que, tandis que *Marcus*, *Martinus* et leurs dérivés semblent aussi nombreux au Nord que dans le Midi, les dérivés de *Marcus*, etc. — du moins à en juger d'après les matériaux de M. KASPERS et de M. SKOK — sont plus nombreux au Nord de la France que dans le domaine provençal.

<sup>1</sup> Les exemples des deux groupes ont été tirés des ouvrages de KASPERS (pp. 108 sqq., 112 sqq.) et de SKOK (pp. 104 sqq.).

<sup>2</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, pp. 271, 272.

Étant donné la grande fréquence des deux types, celui avec *r* et celui sans *r*, il est bien naturel que parfois quelque hésitation ait pu se produire entre les deux alternatives. Ainsi quelques noms de lieux qui remontent à des formes primitives avec *r* apparaissent aujourd'hui sans *r*: *Mexet* (Meurthe-et-Moselle), qui en 1290 apparaît sous la forme *Marcei*; *Maxey-sur-Vaise* représenté autrefois par *Marceium* (IX<sup>e</sup> siècle), *Marcey-sur-Waixe* (en 1327), *Maceyum-subtus-Here* (en 1402), *Maxey-sur-Voise* (en 1580), *Machey* (en 1719); *Le Grand-Massé* (Nièvre) appelé dans une charte de 1289 *Marsiacum Magnum* (en 1548, *Le Grand-Masse*).<sup>1</sup> Un autre exemple du même phénomène se trouve dans le nom de lieu *Marcenay* (Nièvre) < *Marcenariu*, qui revêt cette forme depuis 1463, mais pour lequel on trouve en 1464 aussi *Macenay*. On ne peut pas plus parler, dans ces cas-là, d'un développement *rs* > *ss* que lorsque nous trouvons pour *Marcilly-la-Champagne* (Eure) la forme *Marcelliacum* en 1194, puis *Massiliacum in Campania* en 1294, ou bien *Missillac* (Loire-Inférieure) pour *Marsillac*, *Mirsillac*, formes relevées dans les Pouillés de Tours.<sup>2</sup> Dans *Massiliacum* que nous venons de citer, nous avons à voir, selon nous, l'influence de *Massilia*, la forme latine ordinaire de la grande ville du Midi. Certainement c'est ici le copiste qui a écrit une forme plus correcte selon lui, à savoir *Massiliacum* au lieu de *Marselliacum*. (Cf. *Marcill-la-Ville*, dép. Mayenne, mentionné au moyen âge de cette manière: *in villa que nominatur Massiliacus*.)<sup>3</sup> La même hésitation se retrouve, pour le Midi: dans *Massillargues* (Gard), pour lequel on trouve *de Massilianicis* en 1345 et *Marcilhanicae* en 1384, à côté de *Marsillargues* (Hérault), *Marcellange*<sup>4</sup> (Puy-de-Dôme); dans *Massillac* (Gard) représenté sous la forme *Marceglago* en 941, *Marciliachum* en 1146; dans *Massillan* (Vaucluse) à côté de *Marsillan* (Hérault); dans *Massilien* à côté *Marscilleux*, *Marselieu*, *Marscillou*, *Marsilia*, *Marsiliacum*, aujourd'hui *Marcilleux* (Ain).<sup>5</sup> Le nom de *Missillac* (Loire-Inférieure), à côté de *Mir-*

<sup>1</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, pp. 112, 113; D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 274. — Rappelons aussi le cas contraire, mentionné déjà plus haut, de *Massiat* (en 1261) alternant avec *Marsiac* dans *Spicilegium brivatense*. Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 106.

<sup>2</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 113 sq.

<sup>3</sup> Cf. HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz* II, col. 455.

<sup>4</sup> «La finale est devenue phonétiquement *-argue* dans le Midi, *-ange* plus au nord.» DAUZAT, *Les noms de lieux*, p. 129.

<sup>5</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105 sq. — Si, dans quelques-uns de ces noms

*sillac*, *Marcillac*, doit sans doute être mis en rapport avec *Masserac* (Pouillés Tours), aujourd'hui *Masserac* (Loire-Inférieure) et *Miceriacus fundus* (Pouillés Tours), écrit *Misseriac* en 1432, *Miseriac* en 1446, aujourd'hui *Missiriac* (Morbihan).<sup>1</sup> Pour *Marsane* (Gard, trois fois, Pyrénées orientales), à côté de *Marsane* (Drôme), *Marsan* (Gers), etc., cette forme peut très bien être due à *Macianicu*, *Mattianicu*, et *Massargues* (Gard), attesté en 1215 sous la forme *Marsanicae*, comme *Massanges* (Puy-de-Dôme) et *Massalgues* (Tarn) ont certainement eux aussi subi l'influence des dérivés de *Mattius*, *Macius*.<sup>2</sup> Le *Massenet* (Rhône) est l'ancien «*Massenacus locus in fine de Marciaco villa*» (en 970).<sup>3</sup>

Ajoutons ensuite que, d'après ce que nous venons de dire, *Cassis* < *Carsici* ne peut pas non plus s'expliquer par un développement *rs* > *ss*. Faute de matériaux, nous n'avons pas été en état de suivre ce nom de lieu à travers les siècles. Mais son développement est certainement dû à quelque influence analogique, croyons-nous. Est-ce peut-être à l'influence du gentilice roman *Cassius* et de ses dérivés? Le dérivé *Cassiacus* n'était pas rare, à ce qu'il paraît, dans l'Italie du Nord au commencement de notre ère. *Cassius* était aussi «un nom d'homme fort répandu en Gaule pendant la période romaine»<sup>4</sup>, et dans le Midi de la

avec *ss*, l'influence du nom de *Massilia* nous semble avant tout entrer en ligne de compte, on peut hésiter pour d'autres s'il ne faut pas plutôt les mettre en rapport avec le gentilice *Massilius* (CIL XI 4753, cf. *Massilius* XI 4760; SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, p. 189). Si ce nom a quelque rapport avec le gaulois *Masius* (Cf. SCHULZE, *ibid.*, p. 190; HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz* II, col. 453) ou le gentilice *Massius* (Cf. HOLDER, *ibid.*, col. 455; KASPERS, *op. cit.*, p. 108), c'est ce que nous n'osons décider. Toujours est-il que MM. KASPERS et SKOK réunissent tous ces noms, *Macius*, *Maccius*, *Mattius*, *Massius*, *Masilius*, etc. dans un seul et même groupe. Le nom de *Massilius* se trouve plusieurs fois dans le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*: chartes 40, p. 61, XI<sup>e</sup> siècle; 509, p. 506, de l'année 1055; 49, p. 73, de l'année 1050; 1054, p. 527, de l'année 1005, etc. M. KASPERS, *op. cit.*, p. 109, met *Massilius* en rapport avec *Massiliacum* > *Massilly* (Saône-et-Loire, Vienne) ainsi que M. SKOK le fait, *op. cit.*, p. 106, avec *Maciliacum* > *Machilly* (Haute-Savoie). *Massilius* semble très peu employé dans la formation des noms de lieu. Pour *Marsilius*, *Masiliacum* > *Maizilly* (Loire), etc. voir KASPERS, *op. cit.*, p. 109.

<sup>1</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, pp. 114, 121.

<sup>2</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 104.

<sup>3</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105.

<sup>4</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 143.

France ses dérivés en *-acum*, *-anum* sont nombreux. Nous n'avons besoin de citer ici que les noms de lieux *Chessy* (Rhône), *Chessieu* (Isère), *Cassan* (Hérault), *Chaissan* (Drôme), *Saint Cassien* (Isère), *Saint Cassin* (Savoie), *Cassillac* (Hérault), *Chassignieu* (Isère).<sup>1</sup> — *Cassis* est situé dans le département des Bouches-du-Rhône entre Marseille et Toulon.

Avant d'entamer notre propre théorie sur le nom de la ville de Marseille, il importe de donner, pour la Gaule, quelques anciennes dates de quelques-uns des noms dont nous venons de parler ci-dessus. Nous les devons pour la plupart à l'ouvrage déjà souvent cité de D'ARBOIS DE JUBAINVILLE; quelques-unes ont été tirées des travaux de M. KASPERS et de M. SKOK. Une *villa quæ nominatur Marcia* et située *in pago Vianense* (pays de Vienne, dép. Isère) est mentionnée dans une charte de l'année 892<sup>2</sup>, et en 940 ou bien en 941 un bienfaiteur donne à l'abbaye de Cluny les biens qu'il possède *in villa Marcia* située dans le *pagus communacensis*, dont le chef-lieu était *Communacus* (aujourd'hui *Communay*, dép. de l'Isère). D'ARBOIS DE JUBAINVILLE ajoute après ce dernier renseignement qu'«il y avait dans le département du Gard un autre *Martius* ou *Marcus*: de *Martio* ou de *Marcio* dans plusieurs chartes du douzième, du quatorzième et du quinzième siècle, citées par M. GERMER-DURAND (*Dictionnaire topographique du département du Gard*, p. 123); ce *Martius* ou *Marcus* s'appelle aujourd'hui *Mars*.»<sup>3</sup>

Pour les dérivés en *-acum*, qui sont très nombreux, nous citons d'abord, en dehors de la France, *Marciacum* de l'année 802, aujourd'hui *Mersig*, situé sur la Sarre.<sup>4</sup> Un diplôme de Pépin 1<sup>er</sup>, roi d'Aquitaine, parle en 828 d'une *villa Marciagus* ... *in pago Arvernico*, la même localité de l'Auvergne (aujourd'hui *Marsat*, dép. du Puy-de-Dôme) que Grégoire de Tours (539—594) désigne sous le nom de *domus marciacensis*. En 869 un diplôme de Charles le Chauve donne le nom de *Marciacus* à la même localité. Grégoire de Tours nous apprend aussi que, de son temps, une *villa Marciacensis* était située sur le territoire de Bordeaux. Cet endroit avait une église dédiée à Saint

<sup>1</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 73.

<sup>2</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE *Recherches*, p. 411.

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE *Recherches*, p. 365.

<sup>4</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 113.

Martin et correspond au *Marsas* d'aujourd'hui (départ. de la Gironde). Une charte de Cluny, portant la date de 898, mentionne de même un *ager Marciacensis* qu'on retrouve plusieurs fois au dixième siècle dans des documents de la même abbaye et qui est aujourd'hui Saint-Jean de Merzè, commune de Cortambert.<sup>1</sup> Un document de 887 porte *Ecclesia de Marsiaco* où l'on a reconnu le moderne *Marzy* (départ. du Nièvre).<sup>2</sup> Citons ensuite *Marciacus villa* dans une charte de l'abbaye de Cluny du dixième siècle; *Massenacus locus in fine de Marciaco* (cf. plus haut); *Martiacus*, aujourd'hui *Marsac* (départ. du Morbihan), dans la *vie* de saint *Melaine*, évêque de Rennes, contemporain du roi Clovis I<sup>er</sup>; *Martiacus* en 993 dans les titres de la cathédrale d'Autun, aujourd'hui *Mercey* (Côte d'Or).<sup>3</sup>

Avec le suffixe *-anum*-, *-ana*, nous trouvons *Marciana villa* dans deux documents des archives de Saint-Victor de Marseille, l'un de 814, l'autre du dixième siècle<sup>4</sup>; au IX<sup>e</sup> siècle, on entend parler de *vico Marciano*, représenté au XIV<sup>e</sup> siècle par *de Vimarcey* et où l'on a cru reconnaître l'actuel *Vimarci* (Mayenne).<sup>5</sup> DOM BOUQUET, *Recueil des historiens des Gaules et de la France* IX, fait mention de *Marciniacum villa super Ligerim* en 543, et M. SKOK cite enfin *Marciniacensis ager* de l'année 970 environ.<sup>6</sup>

Le cognomen *Marcellus*, qui est un dérivé du prénom *Marcus* et qu'a tant illustré la *gens* Claudia, a été très fréquent en Gaule sous l'empire romain. Au IV<sup>e</sup> siècle, il y a eu ensuite un évêque Marcel ou Marceau (saint), né et mort à Paris (350—405) et qui, jouissant d'une grande réputation de charité et de sainteté, a été beaucoup invoqué pendant les siècles suivant sa mort. Un autre évêque du même nom siégeait à Die (Drôme) jusqu'à ce qu'il fût jeté en prison par les ariens et il mourut là vers la fin du V<sup>e</sup> siècle. Une charte de l'année 729 parle deux fois d'un *vicius Marcellus* donné en faveur de l'abbaye de Wissembourg, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement (Bas-Rhin). Le gentilice *Marcellius* est connu par plusieurs inscriptions<sup>7</sup> et a

<sup>1</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 270.

<sup>2</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 104; KASPERS, *op. cit.*, p. 116.

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 271.

<sup>4</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *ibid.*, p. 274.

<sup>5</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 113. Sur d'autres exemples encore, voir D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *op. cit.*, p. 274 sq., SKOK, *op. cit.*, p. 104.

<sup>6</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105.

<sup>7</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *op. cit.*, p. 145.

donné naissance, comme nous avons déjà eu l'occasion de voir, à de nombreux noms de lieux. Selon D'ARBOIS DE JUBAINVILLE «on trouve en France soixante noms de lieux qui dérivent du gentilece *Marcellius*». <sup>1</sup> Les dérivés en *-acum* sont surtout nombreux et apparaissent sous différentes orthographes: *Marcelliacus*, *Marciliacus* et *Marciliacus*. La plus ancienne de ces orthographes est *Marcelliacus*, mais les deux autres sont beaucoup plus employées. <sup>2</sup> En France, les descendants de ces noms se retrouvent sous les formes *Marsillac*, *Marcillat*, *Marcillé*, *Marcilly* et *Marsilly*, avec lesquelles nous avons déjà fait connaissance.

*Marcelliacenses*, dérivé de *Marcelliacus*, se trouve déjà au sixième siècle dans un document attribué à Domnolus, évêque du Mans, et se rapporte peut-être à *Marcillé* (Mayenne); au septième siècle, dans une *vie* de saint Didier, évêque de Cahors, on parle de la fondation de *Marciliacense canobium* qui n'est autre chose que l'abbaye de *Marcillac*. Une villa *Marcelliacus*, aujourd'hui *Marcilly* (Haute-Marne) est mentionnée dans un diplôme de Louis le Débonnaire de l'année 834. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE cite en outre *Marciliacus* comme nom d'une dépendance de l'abbaye de Moissac, dans un diplôme de Pépin II de l'année 844, et de même *villa Marciliacus*, parmi les localités de l'abbaye de Saint-Amand de Tournay, dans un diplôme de Charles le Chauve, en 867. <sup>3</sup> Selon M. VENDRYES, MM. BERTHOUD et MATRUCHOT (*Noms de lieux habités du département de la Côte-d'Or* II, p. 94) relèvent la forme *Marsiliacus* en 758 et 992. <sup>4</sup> Notons enfin *Marceglago* en 941, aujourd'hui *Massillac* (Gard) <sup>5</sup> et *Marciliacus* en 959, aujourd'hui *Marsilly* (Deux-Sèvres). <sup>6</sup>

Les dérivés à l'aide du suffixe *-anum* sont très peu nombreux et ne semblent appartenir qu'au Midi de la France. Du moins M. KASPERS n'en fait-il pas mention. M. SKOK cite, d'après DOM BOUQUET, *Recueil des historiens des Gaules de la France* VI: *Marcillanum villa in pago Auscensi* de l'année 817 et *Marcelliano* de 1098, aujourd'hui *Marseillan* (Hérault). <sup>7</sup>

<sup>1</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *ibid.*, p. 146.

<sup>2</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *ibid.*, p. 269.

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *ibid.*, p. 268 sq.

<sup>4</sup> Cf. *Mémoires de la société de linguistique de Paris* 13, p. 391.

<sup>5</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105.

<sup>6</sup> Cf. KASPERS, *op. cit.*, p. 114.

<sup>7</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *op. cit.*, p. 270 où, pour

Dans la proximité immédiate de la ville de *Massilia*, le nom de *Marcellus* figurait aussi comme appellation d'une *villa* ou *castrum* ou *castellum*, qui s'était formé autour d'une église érigée en l'honneur de Saint Marcel.<sup>1</sup> Le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille* publié par GUÉRARD (dans *Collection de Documents inédits sur l'histoire de France*), en porte de beaux témoignages. Maintes et maintes fois, on entend parler dans les documents constituant ce cartulaire de la *villa Sancti Marcelli* (Cart. de St.-Victor I, charte 55, p. 81, du XI<sup>e</sup> siècle); on y trouve: *in castro qui vocatur Sancti Marcelli* (*ibid.* I, charte 42, p. 65, XI<sup>e</sup> s.); *in terminis castri de Sancto Marcello* (*ibid.* I, charte 144, p. 169, en 1097); *de Sancto Marcello, castello Massiliensi* (*ibid.* charte 53, p. 76, de l'année 1057); *presbiter... Massiliensis, qui erat de Sancto Marcello, donavit sancto Victori vineam unam, prope ejusdem sancti Marcelli ecclesiam, in qua mansiones Sancti Victoris videntur esse fundatę* (*ibid.* charte 53, p. 77); *territorio Sancti Marcelli* (*ibid.* I, charte 92, p. 119, en 1070 environ); *in mansione Sancti Marcelli* (*ibid.* I, charte 92, p. 118.); *donationem domini Massilie et castri Sancti Marcelli* (*ibid.* II, charte 906, p. 306, de l'année 1218); *villa Massilie et castro Sancti Marcelli nostro et tuo visui expositis et subjectis* (*ibid.* II, charte 910, p. 312, de 1218), etc., etc. Souvent on entend aussi parler d'ecclésiastiques de l'église Saint Marcel: *Petrus, presbyter de Sancto Marcello et monachus sancti Victoris* (*ibid.* I, charte 53, p. 76, de l'année 1057); *Bernardus de Sancto Marcello* (*ibid.* I, charte 456, p. 462, l'année 1025); *Guikirannus de Sancto Marcello* (*ibid.* I, charte 78, p. 108, de l'année 1048), etc., etc.<sup>2</sup>

D'un intérêt particulier est pour nous le pouillé ou polyp-tyque de l'église de Marseille, rédigé en 814 et par conséquent

le Midi, sont mentionnées trois communes de *Marseillan* (Gers, Hérault, Hautes-Pyrénées) qui doivent être d'anciens *fundi Marcelliani*. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE parle aussi, *ibid.*, de la variante *fundus Marcellianus*, trouvée dans une charte ravennate du IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1</sup> L'endroit en question est *Saint-Marcel*, dép. des Bouches-du-Rhône, arrondissement, canton et commune de Marseille (arrondissement du Centre). Cf. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor*, le dictionnaire géographique, sous *Sanctus Marcellus juxta Massiliam*.

<sup>2</sup> Un coup d'œil dans les index qui terminent le second tome du *Cartulaire de Saint-Victor* suffit pour se faire une idée de la grande fréquence du nom dont nous parlons.

contemporain du célèbre polyptyque d'Irminon dressé à la fin du règne de Charlemagne, après l'année 806.<sup>1</sup> Ce document se rapporte en même temps aux propriétés de la cathédrale de Marseille et aux propriétés du monastère de Saint-Victor, confusion qui n'implique rien d'étonnant, étant donné qu'aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles les biens de Saint-Victor furent administrés par les évêques de Marseille. Le polyptyque de Marseille énumère donc les domaines que possédait la cathédrale de Marseille ou l'abbaye de Saint-Victor dans treize villages différents. Chacun de ces domaines se composait d'un certain nombre de tènements appelés *colonica* ou *vergeria*, et le polyptyque indique, outre la situation du tènement, le nom et la condition du tenancier, le nom de sa femme et de ses enfants ainsi que d'autres renseignements utiles pour le cadastre. Ce qui nous intéresse spécialement ici, c'est que nous y trouvons mentionnée, dans *Descriptio mancipiorum Sanctae Mariae Massiliensis de villa Lambisco*, une «*colonica ad Marcella, quem Landfredus abet pro solido I*». <sup>2</sup> Qu'est-ce que c'est que ce mot *Marcella*? Ce ne peut guère être la ville de Marseille. Dans la *Marcella* du polyptyque, nous sommes sans doute, en présence d'un nom géographique (dans le canton de Lambesc, arrondissement d'Aix, dép. des Bouches-du-Rhône), formé du féminin du nom de *Marcellus* mais que nous ne pouvons malheureusement pas identifier. Ajoutons que les index suivant le *Cartulaire de Saint-Victor* ne donnent pas non plus de renseignements sur lui. Or le polyptyque de Marseille renferme encore — et cela plusieurs fois — le nom de femme *Marcella*, désignant trois fois la femme du tenancier ou de ses fils (*Cartulaire de Saint-Victor* II, pp. 643, 644, 645) et figurant quatre fois comme nom de jeune fille (*ibid.* II, pp. 647, 653, deux fois, 654). *Marcella* comme nom de femme n'était donc pas rare au IX<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup> Comme

<sup>1</sup> Cf. *Cartulaire de St-Victor* I, Préface, p. XI. Le polyptyque de Marseille est publié à la fin du *Cartulaire de Saint-Victor*, t. II, pp. 633—656.

<sup>2</sup> Cf. *Cartulaire de Saint-Victor* II, p. 635.

<sup>3</sup> Nous ne croyons pas inutile d'ajouter ici que, dans le département des Bouches-du-Rhône, le fém. d'un gentilece se trouve dans les noms de lieux *Aubagne* < *Albania* et *Aureille* < *Aurelia*. Cf. LONGNON, *Les noms de lieu de la France* I, p. 88. LONGNON cite *ibid.* *Marcellia* qui aurait donné *Marseille* (Oise), *Marseilles* (Cher) ainsi que leur diminutif *Marseillette* (Aude), mais nous nous trouvons ici sans doute en présence de formations relativement récentes sur le nom de la ville méditerranéenne. C'est aussi l'opinion de M. GRÖHLER, *op. cit.*, p. 59.



nom d'homme — en dehors des saints — *Marcellus* figure dans le *Cartulaire de Saint-Victor* seulement comme second nom et à une époque relativement récente: *Poncius Marcellus* (*Cart. de Saint-Victor* II, charte 962, p. 402, de l'année 1218), *terra Petri Marcelli* (*ibid.* II, charte 947, p. 379, de l'année 1225), *ad terram Giraudi Marcel* (*ibid.* II, charte 1130, p. 604, de l'année 1259).<sup>1</sup>

A quelque distance de Marseille, nous trouvons dans le département de l'Hérault: *cella Sancti Marcelli de Serra*, commune de Cesseras, arrondissement de Saint-Pons, canton d'Olonzac (*Cart. de Saint-Victor* II, charte 848, p. 239, de l'année 1113), et une charte de 1227 parle de *Sanctum Marcellum apud Bellum Focum*, aujourd'hui *Beaujeu*, dép. des Basses-Alpes, arrondissement de Digne, canton de la Javie (*Cart. de Saint-Victor* II, charte 987, p. 439). M. SKOK mentionne *Saint Marcel d'Adeillan* (*Adeillan* est situé dans le dép. de l'Hérault)<sup>2</sup>, et LONGNON donne, «pour une région où castellum a donné *castet*», *Saint-Marcel* (Haute-Garonne).<sup>3</sup> Il vaut peut-être aussi la peine de noter que Lo Monge de Montaudon (à la fin du XII<sup>e</sup> siècle), dans un *Enueg*, invoque entre autres *Saint-Marcel* (APPEL, *Provençalische Chrestomathie*<sup>5</sup>, 43, 50; BARTSCH-KOSCHWITZ, *Chrestomathie provençale*<sup>6</sup>, 147, 16).

Le dérivé *Marcellinus* joue également un rôle important dans le Midi de la France. Il y a d'abord un saint *Marcellinus* (pape élu en 295, mort en 304?) en l'honneur de qui avaient été érigées, au moyen âge, des églises, chapelles, etc. Le nom figure souvent dans le *Cartulaire de Saint-Victor*: *villam que dicitur Bedata et super fluvium Durentiæ cum capella in honore Sancti Marcellini* (*Cart. de Saint-Victor* I, charte 28, p. 39, de l'année 840)<sup>4</sup>; *ecclesiam scilicet in honore sancti Marcellini fun-*

<sup>1</sup> Cf. aussi plus bas, p. 35, note 1.

<sup>2</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 59.

<sup>3</sup> Cf. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, fasc. 3, p. 429. LONGNON cite *ibid.*, pour le Nord de la France, *Saint Marceau* (Ardennes, Loiret, Sarthe). Il nous suffira d'ajouter ici que le *Polyptyque d'Irminon* déjà mentionne «*Marcellus colonus et uxor ejus colona, nomine Aldedrudis, homines sancti Germani...*» LONGNON, *Polyptyque de l'abbaye de Saint Germain des Prés* II, p. 222, 27) et qu'au moyen âge il y avait une localité *Sanctum Marcellum*, lieu englobé aujourd'hui dans Paris (cf. *ibid.* I, pp. 224, 227).

<sup>4</sup> L'ermitage de *Saint-Marcellin*, commune de Rognes, Bouches-du-Rhône, arrondissement d'Aix, canton de Lambesc. (Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.)

*datam quę est in comitatu Sistericensi, in territorio villę Nuazellas* (*Cart. de Saint-Victor* II, charte 684, p. 23, de l'année 1031; la même *ecclesia* ou *cella* est mentionnée *ibid.* II, charte 660, p. 8, entre 1060—64; charte 677, p. 18, XI<sup>e</sup> siècle; charte 685, p. 24, de l'année 1031; charte 843, p. 214, de l'année 1079; charte 848, p. 237, de l'année 1113; charte 844, p. 226, de l'année 1135; charte 1131, p. 619, de l'année 1337)<sup>1</sup>; *dono ad monasterium Sancti Victoris martyris, situm secus mare Massilię, unum mansum de Ingililuno, in loco qui dicitur Saleta, in territorio quod dicitur Tres Irminas, prope ecclesiam sancti Marcellini* (*Cart. de Saint-Victor* I, charte 286, p. 305, du XI<sup>e</sup> siècle; la même église est mentionnée *ibid.* I, charte 284, p. 303, de l'année 1076)<sup>2</sup>; *ecclesiam sancti Marcellini de la Bredola* (*Cart. de Saint-Victor* II, charte 699, p. 42, entre 1080—1105.)<sup>3</sup>

Outre le nom du saint, on trouve aussi l'emploi laïque de ce nom propre et cela de très bonne heure. La charte n<sup>o</sup> 31 du *Cartulaire de Saint-Victor*, portant la date du 23 février 780, parle d'un rachimbourg *Marcellin* — «*una cum rationesburgiis dominicis, Marcellino, Fheronimo, Gedeon...*» — qui dans la signature de la charte est appelé *Comes Marcellinus*. Un moine du monastère de Saint-Victor porte aussi le nom de *Marcellinus* qui figure souvent dans les chartes 31, 84, 554, 563 du cartulaire, toutes datant du XI<sup>e</sup> siècle. Ajoutons enfin que LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, fasc. 3, p. 429, cite *Saint-Marcellin* comme nom de lieu pour les départements des Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Ille-et-Vilaine, Isère, Loire, Saône-et-Loire, Var, Vaucluse.<sup>4</sup>

\*       \*       \*

<sup>1</sup> *Saint-Marcellin*, commune de Niozelles, Basses-Alpes, arrondissement et canton de Forcalquier. (Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.)

<sup>2</sup> Aujourd'hui *Notre-Dame de Ligneux*, commune de Cadenet, Vaucluse, arrondissement d'Apt, canton de Cadenet. (Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.)

<sup>3</sup> *Saint-Marcellin*, commune de la Brécolle, Basses-Alpes, arrondissement de Barcelonnette, canton du Lauzet. (Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.)

<sup>4</sup> Il a déjà été parlé ci-dessus des départements des Basses-Alpes et de Vaucluse.

On pourrait nous reprocher peut-être que jusqu'ici notre exposé a été un peu trop long et trop détaillé, mais il nous a semblé nécessaire d'un côté d'examiner à fond les théories déjà émises sur la matière, et de l'autre de poser solidement — autant que cela nous a été possible — la base de notre propre essai d'explication. Et pourtant, pour mieux faire comprendre les conditions linguistiques dans la ville de Marseille même, il nous reste à donner quelques traits essentiels de l'histoire la plus ancienne de la ville de Marseille.

Marseille fut fondée par les Phocéens d'Ionie et ce fut pendant longtemps une colonie grecque très importante qui recevait de temps en temps de nouveaux contingents de colons, grecs. La ville étendit peu à peu sa puissance sur la côte méditerranéenne et y fonda plusieurs colonies, par exemple *Nice* (Νίκαια), nom s'appliquant peut-être à un sanctuaire de la Victoire, Antibes (Ἀντίπολις), c'est-à-dire «la ville en face» (de Nice), Agde (départ. de l'Hérault, < Ἀγάθη, originairement Ἀγαθή Τύχη, c'est-à-dire «Bonne Fortune») et encore d'autres.<sup>1</sup> Marseille eut aussi des marchés jusque dans l'intérieur des Gaules. Ainsi que d'autres ports de la Provence, Marseille était en rapports continuels avec l'Orient et il nous suffira de mentionner ici qu'à une époque relativement aussi avancée qu'en 1044 de notre ère, une colonie de moines grecs vint s'établir dans une église dépendant de l'abbaye de Saint-Victor.<sup>2</sup> Aussi la langue grecque fut-elle pendant plusieurs siècles la langue dominante de Marseille et on la parlait encore au sixième siècle après Jésus-Christ.<sup>3</sup> La langue romaine semble même avoir été si peu connue aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant notre ère qu'on était obligé de l'enseigner par des professeurs de grammaire latine.<sup>4</sup> Strabon (63 av. J.-Chr.—25 après J.-Chr.) nous raconte aussi qu'au contact des Grecs, les Gaulois commençaient à apprendre la langue grecque et rédigeaient en grec leurs actes et leurs contrats.<sup>5</sup> Encore au XI<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, on trouve

<sup>1</sup> Cf. LONGNON, *Les noms de lieu*, fasc. 1, p. 7 sq., *Marseille* (Association française pour l'avancement des sciences), Marseille 1891, p. 133.

<sup>2</sup> Cf. *Cartulaire de Saint-Victor* I, Préface, p. XVIII.

<sup>3</sup> Cf. CH. LENTHÉRIC, *La Grèce et l'Orient en Provence*, Paris 1878, p. 405.

<sup>4</sup> Cf. LENTHÉRIC, *op. cit.*, p. 404.

<sup>5</sup> Cf. LENTHÉRIC, *op. cit.*, p. 400.

dans le *Cartulaire de Saint-Victor*, deux chartes qui se terminent par des souscriptions en lettres grecques et les archives d'un certain nombre d'églises sur la côte méditerranéenne en présentent de semblables.<sup>1</sup> Marseille jouissait d'une réputation éclatante, et, en parlant d'elle, Cicéron s'écrie avec transport (Pro Flacco): «Je ne t'oublierai pas, ô Marseille, toi qui surpasses en sagesse et en science, non seulement la Grèce, mais je dirai tous les peuples de l'univers. Toi, qui es si bien gouvernée par le Conseil de tes principaux citoyens, et dont il est plus facile de louer les lois que de les imiter.»<sup>2</sup>

Sous les attaques réitérées des Carthaginois, Marseille dut cependant s'allier aux Romains qu'elle soutint à son tour puissamment dans leur expédition contre les Cimbres et les Teutons. Toutefois, la protection des Romains avait mis Marseille à la merci de ses alliés, et, s'étant déclarée, dans la rivalité de Pompée et de César, pour le premier, elle fut assiégée et prise d'assaut par César. Par cet événement, Marseille, à qui cependant César laissa son administration, ses magistrats et ses lois, fut réduite à peu près à son seul territoire avec un seul port, le Lacydon.

Bien que sa grandeur politique se fût évanouie, Marseille ne cessait cependant pas d'être le Centre du commerce et de la vie intellectuelle de l'Occident. Malgré les guerres nombreuses qui remplissent l'histoire des Visigoths, des Ostrogoths, des Bourguignons et des Francs et qui faisaient passer la ville de la main d'un maître à la main d'un autre, malgré les fléaux atroces de la peste et de la lèpre qui, aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles surtout, infestaient les pays méditerranéens et malgré les invasions réitérées des Sarrassins, qui pillèrent la ville et dévastèrent la Provence, Marseille maintint toujours les rapports commerciaux des côtes de la Méditerranée avec l'intérieur des Gaules, partageant de plus en plus l'empire des mers non seulement avec Alexandrie d'Égypte, mais aussi avec les républiques de Gênes, Pise, Venise. A quoi il faut encore ajouter qu'elle devint le foyer de la propagation du Christianisme de la Gaule du Sud et que ce fut là que s'embarqua par la suite le nombre toujours croissant des pèlerins qui se rendaient en Terre Sainte.

Il est inutile de suivre plus longtemps l'histoire de la ville.

<sup>1</sup> Cf. *Cartulaire de Saint-Victor* I, Préface, p. XVIII.

<sup>2</sup> Cf. *Marseille*, p. 132.

Ce qu'il importe d'ajouter cependant, c'est qu'à Marseille, à côté de la langue grecque ionienne, qui joue toujours et pendant longtemps un rôle prédominant, on parle, à partir de l'étroite alliance avec Rome, le latin. A un moment donné, on a certainement aussi entendu parler gaulois à Marseille. En dépit d'une culture latine assez intense, le celtique se maintint longtemps au Midi de la Gaule et semble avoir été employé encore au III<sup>e</sup> siècle. Les rapports avec les Sarrassins ont de même mis les habitants de la ville en contact avec la langue arabe, dont on a aussi cru reconnaître une trace dans le nom de *Madrague*, bassin et écluse, nom propre et nom commun.

A mesure que Marseille cessait d'être l'arbitre du commerce du monde et que les liens avec les colonies de l'antique Phocée se disloquaient, de sorte que la ville, de place d'entrepôt qu'elle était autrefois, devenait un simple débouché pour les villes d'Italie, la langue grecque perdait aussi sa position dominante. Non seulement elle dut partager son ancienne hégémonie avec le latin, mais cette dernière langue prit peu à peu le dessus dans toutes les classes et dans tous les rangs. Le nom de la capitale fut dès lors aussi *Massilia* plutôt que *Μασσαλία* et il est à remarquer que, dans toute la littérature latine du moyen âge, c'est la forme *Massilia* qui est, à proprement parler, la seule employée comme dénomination de la ville. Ce n'est que par exception — et exception très rare — qu'on trouve *Marsilia*, créée sous l'influence de la forme populaire, dont nous parlerons tout à l'heure.

Or, à partir de l'époque des Carlovingiens une nouvelle langue est en formation dans la Gaule et ce nouveau langage populaire devint au Nord la langue d'oïl ou le français, dans le Midi la langue d'oc ou le provençal. Dans la bouche du peuple, le mot *Massilia* prit naturellement part à l'évolution générale des sons et aboutit à *Masselha*. Cette forme, écrite *Massella* se trouve encore dans la *Vida de la benaurada Sancta Doucelina* (APPEL, *Provençalische Chrestomathie*<sup>5</sup> 119,93, p. 184) composée en 1297 sans doute par Philippine de Parcellet de Marseille. Cependant cette forme n'a pas prévalu, comme nous le savons. De très bonne heure déjà, elle eut une forme concurrente *Marcelha*, *Marselha* qui finit par évincer complètement l'autre et qui, dans le provençal moderne, revêt les formes *Marsiho*, *Marsilho*, *Marselho*. La forme française n'a été que

*Marseille*, de même que l'italien n'a connu que *Marsiglia* et l'espagnol *Marsella*.<sup>1</sup>

Les explications données jusqu'ici ne nous ont pas satisfait. Nous ne croyons pas, dans ce cas-là, à un phénomène phonétique, ni à une régression en latin vulgaire par réaction contre l'évolution de *rs* à *ss*, type *dorsum* > *dossu*. Outre ce que nous avons soutenu plus haut, nous ajoutons ici que ce qui est vraiment de nature à étonner, si nous nous trouvions en effet en présence d'un phénomène de ce genre, c'est que, dans le provençal, le changement *ss* > *rs* n'aurait lieu que dans le phonème initial *mass* et non pas aussi avec *ss* précédés d'autres voyelles ou dans d'autres syllabes que l'initiale. Tout porte donc à croire, selon nous, que nous avons affaire à un changement analogique amené et appuyé par les nombreuses formations que nous avons étudiées plus haut.

L'apparition de *r* dans notre nom de ville a lieu à une époque où *ī* latin est déjà, depuis longtemps, devenu *e*, ce changement phonétique étant attesté, pour le latin vulgaire, à partir du III<sup>e</sup> siècle par de nombreuses inscriptions. Par là même le nom de *Maselha* se rapprochait beaucoup du nom de *Marcellus*, *Marcella* qui, nous l'avons vu, dans la proximité immédiate de la ville jouait un rôle si important. C'est donc croyons-nous, ce nom qui est la cause principale du changement *Masselha* > *Marselha*. Par là saint Marcel eut inconsciemment, pour ainsi dire, sa part dans l'appellation de la ville. Par ce changement on évita aussi, et c'est là une particularité non sans importance, croyons-nous, un rapprochement fâcheux de *macellum* (cf. DU CANGE), «boucherie, abattoir», qui dans l'ancien provençal revêt la forme *mazelh*, *mazel*, *mazzell*, et dans les parlers modernes *masèn*, *masèl*, *maselh* (languedocien), *masèt* (gascon), *masec* (dauphinois). Ce mot était très commun au moyen âge dans le Nord comme dans le Midi de la Gaule. Plusieurs villes méridionales comme Marseille, Narbonne, Die, Orange, Castellane, ont eu, depuis un temps immémorial, et ont toujours leur place, leur cours ou leur porte *dôn Maseu*. A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Marseille avait une *Porta Macelli* à l'extrémité de la Grand' rue.<sup>2</sup> Les chartes du *Cartulaire de Saint-Victor* parlent souvent de *macellum*, et de *macellarii*; une fois nous y trouvons même

<sup>1</sup> Cf. MISTRAL, *Lou Tresor dôn Felibrige*, s. v.

<sup>2</sup> Cf. *Marseille*, p. 150.

la forme *marcellum*: *quando boves et porcos vendent in marcello* (charte 995, p. 451, de l'année 1216), ce qui montre la force assimilatrice du phonème initial *mars-* et des mots qui commencent par ce phonème. (Cf. aussi *marsolier* à côté de *massolier*, *maselier* «boucher», MISTRAL, *Lou Tresor dóu Felibrige*, sous *Maselic*.)

Il y a encore un *Masel* qui sans doute a dû prêter à la confusion et qui est mentionné deux ou trois fois dans les chartes du *Cartulaire de Saint-Victor*: *Petrus de Masello* (charte 222, p. 248, de l'année 1093), *Petri de Masel* (*ibid.* II, charte 832, pp. 194, 196, de l'année 1060). Ce *Masellum* est sans doute à identifier avec le *Mazel*, commune de Saint-Romans-de-Codières, Gard, arrondissement du Vigan, canton de Sumène<sup>1</sup>, et le mot remonte au latin vulgaire *mansellum*, qui existe toujours dans le substantif *masel*, *maset*, petite maison de campagne. DU CANGE cite entre autres: Diploma Ludovici Pii ann. 832. apud Marten. tom. I. Ampliss. Collect. col. 88: *In eodem pago, in loco qui dicitur Vulpilionis Mansellum absum unum cum terrulis et silvolis ad eum aspicientibus*; et pour *mansella* nous trouvons p. ex.): Charta ann. 864. tom 2 Spicilegii Acheriani pag. 589: *Mansella in Mariaco, ... Mansella quæ Hildeburgis dedit in Monasteriolum medium; ibidem: Mansella in Fontaniliis quæ cum Wenilone Metropolitano Episcopo permutaverunt*. A propos de ces noms, il mérite d'être mentionné qu'à côté de *Massella*, *Marsella*, on trouve aussi *Mansella* comme dénomination de la ville. C'est, par exemple, le cas dans le vieux poème de *Sancta Fides* (de la fin du XI<sup>e</sup> ou du commencement du XII<sup>e</sup> siècle), où nous trouvons trois fois *Mansella* (vers 499, 516, 545); la charte n° 469 du *Cartulaire de Saint-Victor* (I, p. 473, de l'année 1060) parle d'un certain *Rainaldus de Mansella* et MISTRAL fait également mention de *Mansella* (= *Marseille*) pour le bas latin.<sup>2</sup> Il semble donc naturel de mettre cette forme sur le compte du subst. *mansellum*, plur. et fém. sg. *mansella*, et c'est ce que fait aussi GRÖBER dans ses notes sur le poème de *Sancta Fides*.<sup>3</sup> Seulement, on peut se demander si l'*n* est pour *r*, comme le croit GRÖBER, c'est-à-dire si *Mansella* est pour *Marsella*, ou bien si ce n'est pas plutôt *Maselha* qui est

<sup>1</sup> Cf. Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.

<sup>2</sup> Cf. MISTRAL, *Lou Tresor dóu Felibrige*, sous **Marsiho**.

<sup>3</sup> Cf. *Mélanges* CHARABEAU, *Romanische Forschungen* XXIII, p. 602.

devenu *Mansella* sous l'influence de *mansellum*, *mansus*. On sait bien du reste que, dans l'ancien provençal, *mansus* était beaucoup employé pour former certains noms de lieu. MISTRAL, dans son dictionnaire, énumère toute une série de localités provençales où le latin *mansus* entre comme membre de composition. En voici les principales: *Le Mas-Thibert*, près Arles; le *Mas-Blanc* (Bouches-du Rhône); le *Mas-d'Auvignon* (Gers); le *Mas-de-Londres* (Hérault); le *Mas-d'Agenais* (Lot-et-Garonne); le *Mas-d'Azil* (Ariège); le *Mas-Grenier* (Tarn-et-Garonne); le *Mas-Saintes Puelles* (Aude, bas lat. *Mansus Sanctarum Puellarum*); le *Mas-Cabardès* (Aude); le *Mas-Méjan* (Ardèche). On peut y ajouter plusieurs noms de champs qu'arrose un canal d'irrigation, *Masvert*, *Daumas*, *Doumas*, etc.<sup>1</sup> Or, nous observons tout de suite que dans tous ces exemples *mansus* apparaît sous la forme populaire *mas*, c'est-à-dire sans *n*. *Masellum*, *Masel*, dont nous venons de parler tout à l'heure, n'a pas non plus de *n*. Il n'y a, à la rigueur, dans les dictionnaires de RAYNOUARD-LÉVY et de MISTRAL que trois dérivés de *mansus* qui apparaissent avec *n*, ce sont: *mansion* «séjour, station», *mansiè* «syndic d'une association pour l'arrosage d'un *mas*, en Briançonnais» et *La Manso*, nom de lieu, *La Manse* (Gers).<sup>2</sup> Dans le *Cartulaire de Saint-Victor*, *mansus*, comme ses dérivés, s'emploie fréquemment, et en règle générale avec *n*, ce qui est tout à fait naturel parce qu'il est alors question d'une forme purement latine. On pourrait donc expliquer *Mansella* par l'influence savante de cette forme ou bien de ses dérivés, et en première ligne alors de *mansella*, forme également latine ou plutôt latin-vulgaire. Cependant, il y a encore une éventualité, que nous ne devons pas manquer de mentionner, bien que nous soyons peu disposé à y croire. C'est que *n* dans *Mansella* pourrait être purement graphique, ajouté par réaction contre la perte générale de *n* devant *s* dans le latin vulgaire, cf. par exemple la graphie *formonsus* au lieu de *formosus*, etc.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Cf. MISTRAL, *Lou Tresor doun Felibrige*, sous **Mas**.

<sup>2</sup> Cf. Sur *mansus* en langue d'oïl et en langue d'oc, voir aussi LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, fasc. II, p. 239.

<sup>3</sup> Peut-être ne faut-il pas oublier non plus de mentionner ici le nom de *Macella*, cognomen des femmes, dérivé de *macellus* diminutif de *macer*. (Cf. FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, *Onomasticon*.) Ce nom ne semble pas — et pour cause — avoir été beaucoup employé.



Peu à peu l'usage se fixa pour le nom de la ville et l'*r* analogique y prit droit de cité. *Marselha*, *Marselho*, etc. fut donc la dénomination populaire, et la forme primitive *Massellha* tomba en désuétude. Parmi les exemples de la nouvelle formation cités par M. GRÖHLER (*op. cit.*, p. 59), nous observons *Marcelle* (en 1136) et *Marcellie* (en 1152), qui sont écrits avec *c*, rappelant, selon nous, le rapport intime de ces formes avec le nom de personne *Marcellus*, *Marcella*. La graphie *Marselha* se trouve, entre autres, dans un poème de Peire Vidal (mort en 1205) à la rime avec *aconselha* (APPEL, *Provençalische Chrestomathie*<sup>5</sup> 24, 19, p. 65), et aussi dans un poème de Sordel (XIII<sup>e</sup> siècle), dans le corps du vers (BARTSCH-KOSCHWITZ, *Chrestomathie provençale*<sup>6</sup>, col. 227, 11). L'usage populaire avec *r* a réagi ensuite sur la forme savante *Massilia*, qui apparaît elle aussi, quoique rarement, avec *r*. M. GRÖHLER croit en avoir trouvé le premier exemple dans un document de 950. C'est sans doute la charte n° 1041 du *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor* II, p. 508, datant de 950 et où l'on trouve, et de *comitatu Marsilia*, et *ex comitatu Marsiliacense*.<sup>1</sup> C'est donc

<sup>1</sup> L'adjectif correspondant de *Massilia* était en règle générale *Massiliensis*, à côté duquel on trouve aussi, quoique moins souvent, *Massalioticus*, *Massilioticus*, *Massalitanus*, *Massilianus*. (Cf. FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, *Onomasticon*.) La première fois que, dans le *Cartulaire de Saint-Victor*, nous rencontrons *Marsilia* (en 950), cette forme est accompagnée, nous venons de le voir, de l'adjectif *Marsiliacensis*. Un peu plus tard, on a cru trouver des formes plus populaires de cet adjectif dans les combinaisons *Poncius Marseleso* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 523, p. 516, de l'année 1055 environ); *Poncius Marseles* (*ibid.* II, charte 1082, p. 550, entre 1046—1101); *Poz Marseles* (*ibid.*, charte 985, pp. 435, 437, de l'année 1227); *G. Poncius Marselles* (*ibid.* charte 1031, p. 491, de l'année 1244). Nous observons la régularité avec laquelle on retrouve l'*r* dans ces formes que l'*Index generalis nominum* du *Cartulaire de Saint-Victor* met à côté de *Massiliensis*, qui n'apparaît jamais avec *r*, et de *Massilius*. Quant à ce dernier mot, disons tout de suite qu'il n'est pas un adjectif avec le même sens que *Massiliensis*, mais le *cognomen* dont nous avons parlé plus haut, p. 20, note 5. (Cf. *Ego Pontius, cognomento Massilius*, dans le *Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 509, p. 506, de l'année 1055; dans la même charte, on parle de *Deo sancto Victori, Martiri Massiliensi*.) La forme *Marseleso* est intéressante et curieuse, mais la leçon est-elle bonne? Pour les formes *Marcelles*, il nous semble possible que nous soyons là en présence d'une formation demi-populaire de *Marcellus* plutôt que d'un adjectif équivalant à *Massiliensis*. Cf. *Poncius Marcellus* plus haut, p. 27. Une fois, nous avons rencontré *Poncius Marsilisius* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 493, p. 496, de l'année 1055.)

au X<sup>e</sup> siècle que l'analogie a commencé à se faire valoir dans les documents littéraires.

\*       \*       \*

Si nous voyons dans *Marcellus*, *Marcella* et ses dérivés la cause principale du changement *Masselha* > *Marselha*, nous ne voulons pas nier, tant s'en faut, que d'autres influences n'aient pu coopérer au même résultat. Seulement, dans la plupart des cas, il nous semble tout à fait impossible d'en rien savoir avec certitude. Dans ce qui suit, nous voulons indiquer quelques facteurs qui ont pu jouer un rôle.

Plus haut, nous avons souligné plus d'une fois, pour les noms de lieu, la force assimilatrice, en position initiale, du phonème *mars* quelle qu'en soit l'origine. Un des plus grands et des plus anciens faubourgs de Marseille figure dans le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor* (I charte 40, pp. 61, 63, du XI<sup>e</sup> s.) sous le nom de *Campus Martius* (*Marcus*) «qui correspondait au plateau de la butte Saint-Michel, et auquel on accédait par un petit chemin dont on retrouve le nom dans les chartes du douzième siècle, *via de Campo Martio*».<sup>1</sup> Il a déjà été parlé plus haut de ce gentilice et de ses dérivés. Soulignons encore une fois ici que le Polyptyque de Marseille parle de *villa Marciana* et de *Colonica ad Marciana* (*Cartulaire de Saint-Victor* II, p. 636) et que la charte n° 291 du *Cartulaire de Saint-Victor* (I, p. 309) contient une *Descriptio mancipiorum de villa ecclesie nostre Marciana, Massiliense, que facta est temporibus vir illustri Eldeberto comite, per suo misso Nortaldo vicedomino, de inditione XIII*» (X<sup>e</sup> siècle). *Marzoscus*: *in comitatu Sisterico in villa Marzosco* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 598, p. 591, de l'année 970)<sup>2</sup>, ne diffère que par le suffixe du gallo-romain *Marciacus* et du latin *Marcianus*.<sup>3</sup> — Un endroit, détruit maintenant, s'appela ensuite *Marsens* (< *Marsing*?): *in comitatu Forojuliense in castro quod vocatur Marsens* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 570, p. 562, de l'année 1039; de même, charte 571, p. 563, de l'année

<sup>1</sup> Cf. LENTHÉRIC, *op cit.*, p. 351.

<sup>2</sup> Équivaut peut-être à *Marsons*, commune de Mallefougasse, Basses-Alpes, arrondissement de Forcalquier, Canton de Saint-Étienne-les-Orgues. (Le Dictionnaire géographique du *Cartulaire de Saint-Victor*.)

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 275.

1058; charte 574, p. 565, de l'année 1058; II, charte 977, p. 426, de l'année 1202), et tout près de Marseille se trouvait *Marzaneges*, aujourd'hui *Mazargues* (arrondissement, canton et commune de Marseille) mentionné dans une charte de l'année 1113 (*Cartulaire de Saint-Victor* II, charte 1100, p. 572). Il est plus que possible que des mots de ce genre aient exercé de l'influence sur le nom de *Masselha*.

Un endroit qui a joué un rôle important dans l'histoire de de Marseille, c'est *Martigues*, appelé par les Romains: *Villa maritima Avaticorum*. Pour le nom de *Martigues*, il faut le mettre en rapport avec *Marticum* (*stagnum*), dans le *Cartulaire de Saint-Victor* (I, charte 200, p. 225, de l'année 1057)<sup>1</sup>, qui veut dire l'étang de Marthe ou de Martigues, formant la partie méridionale de l'étang de Berre et qui correspond avec l'étang de Caronté. Les routes qui autrefois étaient tracées sur les bords des roches entre Marseille et Martigues ont entièrement disparu<sup>2</sup>; aujourd'hui un canal unit Martigues à Marseille. — Le cognomen *Martinus* était fréquent au moyen âge et il y a des saints et des papes de ce nom. Le gentilice *Martinus*, qui est rare, donna naissance à *Martiniacus* par lequel s'expliquent en France au moins quatorze noms de communes.<sup>3</sup> Le *Cartulaire de Saint-Victor* parle d'un grand nombre d'églises en l'honneur de Saint-Martin, dont au moins une *juxta Massiliam* (Charte 40, p. 63, du XI<sup>e</sup> siècle). M. ARNAVON mentionne aussi, pour le moyen âge, comme appartenant à la cité de Marseille, l'*Eglise Saint-Martin* du XII<sup>e</sup> siècle, «qui vient d'être démolie et dont les débris ont enrichi notre Musée du Château-Borély».<sup>4</sup> Ajoutez à cela les dérivés *Martinus*, *Martilus* (*de Martins*), etc., qui ont laissé beaucoup de provins cà et là dans la Gaule: *Martignon* (Vaucluse), *Martillac* (Dordogne) et plusieurs *Marteille*.<sup>5</sup> Il n'est pas non plus exclu que des noms tels que *Martin*, *Martigues*, etc., aient pu exercer quelque influence sur le développement du nom de Marseille dans ce sens qu'ils ont pu contribuer à maintenir l'*r*, montrant eux aussi l'exemple d'une

<sup>1</sup> Cf. aussi SKOK, p. 103.

<sup>2</sup> Cf. LAUTARD, *Lettres sur Marseille*, Marseille 1818, p. 286.

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 279.

<sup>4</sup> Cf. *Marseille*, p. 414.

<sup>5</sup> Cf. SKOK, *op. cit.*, p. 105 sq.; KASPERS, *op. cit.*, p. 114 sq.

dentale précédée d'un *r*. C'est là une possibilité — mais c'est aussi seulement une possibilité.

Un grand nombre de monastères étaient érigés, aux environs de Marseille, en l'honneur de la Sainte Vierge et portaient son nom<sup>1</sup>; et le monastère qui par la suite porta le nom de Saint-Victor, semble originairement avoir été consacré à la Vierge: *in honore beatissimę semperque virginis Marię vel sancti Victoris martiris* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 8, p. 8, de l'année 790); *ecclesia quę est in honore sanctę Marię semper virginis constructa, ubi sanctus Victor corpore requiescit* (*Cartulaire de Saint-Victor* I, charte 12, p. 13, de l'année 841). — *Le port des trois Maries* qui existe aujourd'hui à l'embouchure du Rhône et dont l'église est appelée dans les vieux titres *Sainte Marie de la mer*, doit son nom aux femmes de la sainte famille qui, selon la tradition, échappèrent à la sanglante persécution qui aurait eu lieu treize ou quatorze ans après la mort de Jésus-Christ, et qui prirent terre sur les côtes de Provence.<sup>2</sup> Cependant il n'est guère probable que le nom de la Vierge ou de ces Maries ait joué de rôle dans l'histoire de notre mot.

On peut en dire de même du gentilece *Marius*, illustré par le vainqueur des Cimbres. Ce nom a été souvent employé en Gaule comme l'attestent plusieurs inscriptions antiques, et les dérivés en *-acu* ont joué un grand rôle comme noms de lieux.<sup>3</sup> Très connues et très importantes ont été les *Fosses Mariennes*, créées d'abord provisoirement pour la guerre de Marius, mais continuées ensuite jusqu'à devenir à une époque donnée la vraie route de la mer, par où les navires du plus fort tonnage pouvaient remonter jusque sous les murs de la ville. Dans le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor*, ce canal ou peut-être plutôt le port qui en gardait l'entrée, est mentionné plus d'une fois, mais alors le plus souvent sous la forme de *Fosses*, *Fosse* seulement (Chartes n° 1, 19, 53, 92, 184, 219, 255, 257, 447, 466, 1106, etc.), le déterminatif ayant été complètement omis

<sup>1</sup> Voir, par exemple, *Le Cartulaire de Saint-Victor* II, charte 843, p. 215 sq., de l'année 1079.

<sup>2</sup> Selon une version, ceux qui arrivèrent sur les côtes de Provence étaient les Marie, Jacobè et Salomé, Sara leur servante; Marthe, Magdeleine, Marcelle leur servante, Lazare, Cidoine, l'aveugle-né de l'évangile, et Maximin, Rufius et Cleones. Cf. LAUTARD, *Lettres sur Marseille*, p. 300 sq.

<sup>3</sup> Cf. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 275; SKOK, *op. cit.*, p. 192.

dans ce cas-là comme par exemple aussi dans *Aix < Aquae Sextiae*.<sup>1</sup> Le nom actuel de cette bourgade s'écrit *Fos*, graphie qu'on rencontre également (deux fois) dans le *Cartulaire de Saint-Victor* (II, charte 1106, p. 577, de l'année 1164).

Beaucoup plus acceptable nous paraît l'idée que le substantif latin *mare*, prov. *mar*, franç. *mer*, aurait exercé quelque influence sur le nom de *Marseille*. Marseille était entourée par la mer sur la majeure partie de son périmètre. César nous apprend que la ville «est baignée par la mer presque sur trois de ses côtés; le quatrième est celui par où l'on a accès par terre».<sup>2</sup> Le docte Avienus, géographe et poète latin du IV<sup>e</sup> siècle, va encore plus loin en assurant que «Marseille avait la mer en face; qu'une voie resserrée s'ouvrait parmi les flots; que les vagues baignaient les flancs de la ville; qu'elles la ceignaient de toutes parts, et qu'elle était presque une île: ainsi, dit-il, la mer environnait les terres, et ses laborieux fondateurs domptèrent, à force de soins, la situation des lieux et la nature du sol».<sup>3</sup> Dans son panégyrique de Constantin, Eumène (260—311) dit encore que Marseille ne tient au continent que par un espace de quinze cents pas.<sup>4</sup> On comprend aussi combien était grande la puissance de la ville et de sa marine en apprenant que les anciens donnèrent à la Méditerranée occidentale le nom de *Mare Massiliense*.<sup>5</sup> Cela rappelle aussi un autre fait, à savoir que l'embouchure principale du Rhône s'est longtemps appelée la bouche Marseillaise, *os Massalioticum*, comme disait Pline.<sup>6</sup> Or, de *Mare Massiliense* on arriverait facilement, par assimilation progressive, à *Mare Marsiliense* et de cette manière une certaine réciprocité aurait eu lieu, pour ainsi dire, entre la mer et la ville. Ajoutons cependant tout de suite que par là nous nous trouvons sur le chemin branlant des conjectures trop incertaines. C'est comme qui dirait que grâce aux relations commerciales suivies de Marseille avec les Sarrassins, l'arabe *marsā* ou *mersā*, signifiant «port», joue quelque rôle en ce qui con-

<sup>1</sup> Cf. LONGNON, *Les noms de lieu*, fasc. 1, p. 139.

<sup>2</sup> Cf. MICHEL CLERG dans *Études sur Marseille et la Provence (Congrès national des Sociétés françaises de géographie 1898)*, Marseille 1898, p. 25.

<sup>3</sup> Cf. LAUTARD, *Lettres sur Marseille*, p. 288.

<sup>4</sup> Cf. LAUTARD, *ibid.*, p. 290.

<sup>5</sup> Cf. LAUTARD, *ibid.*, p. 32.

<sup>6</sup> Cf. LENTHÉRIC, *op. cit.*, p. 97.

cerne l'*r* du nom de Marseille. Tout cela a la faiblesse, croyons-nous, de manquer plus ou moins de vraisemblance.

\* \* \*

Le résultat de notre petit exposé peut se résumer ainsi: L'introduction de *r* dans le nom de la ville de Marseille est sans doute un phénomène roman, non pas d'ordre phonétique mais d'ordre analogique et dû à l'influence du nom de *Marcellus* et ses dérivés; d'autres facteurs tels que le nom de *Mars* et ses provins ont certainement pu contribuer au changement *Massella* > *Marsella*, du moins à conserver l'*r* dans cette dernière forme. Si en effet, et dans quelle mesure, d'autres circonstances encore — nous pensons surtout à celles dont nous venons de parler dernièrement — entrent en jeu, c'est là une chose qui se soustrait à un jugement exact.

---

# NÅGRA ANTECKNINGAR OM SP. *SER* OCH *ESTAR*

AV

ÅKE W:SON MUNTHE







Den i nyspanskan i allmänhet bestämt markerade skillnaden mellan *ser* (det väsentliga, bestående, karaktäristiska varandet) och *estar* (det tillfälliga, övergående varandet, inklusive befintlighet i rummet) var, som bekant, inte så utpräglad i gammalspanskan, där *ser* (*seer*, vilket ju i själva verket ursprungligen hade samma lokala innebörd som *estar*) också ofta användes om lokal befintlighet och om det övergående varandet överhuvud — t. ex. Myo Cid 103: *O sodes, Rachel & Vidas, los myos amigos caros?* och 120: *Rachel & Vidas seien se conseiando* — och ännu hos Cervantes kan, enligt Cejador, *La lengua de Cervantes* I p. 214, *ser* förekomma, där man nu använder *estar* — t. ex. D. Q. I, 18: *Siendo su padre vivo, a el le tocaba*; ib. I, 49: *Yo soy contento de hazer lo que dizes*; ib. II, 9: *Sabreisme desir, buen amigo . . . donde son por aqui los palacios de . . .*

Den moderna betydelseskillnaden mellan *ser* och *estar*, som sålunda synes ha kommit till stånd först i jämförelsevis sen tid, kan emellertid knappast sägas ha vunnit full stadga ens i nyspanskan. Visserligen har jag inte i modern litteratur påträffat något exempel på *ser* använt om lokal befintlighet — utom möjligen den stående frasen *soy contigo, con usted . . .* t. ex. Palacio Valdés, *Santa Rogelia*, 1926, p. 76: *Soy contigo al instante*; Felix Urabayen, *Toledo la despojada*, 1924, p. 95: *Soy con ustedes al momento* — men väl en del andra fall, där en viss osäkerhet synes råda, bl. a. fall, där somliga författare mer eller mindre avgjort tyckas föredraga *ser*, andra *estar*, andra åter till synes inte ge företrädet åt någondera, utan använda båda verben ungefär lika ofta. Jag vill nedan något närmare belysa ett av dessa fall med en liten samling citat ur modern litteratur.

I sin *Einführung in das Neuspanische*, 1924, anför professor F. Krüger såsom exempel på det »eine dem Wesen einer Sache oder einer Person nicht eigentlich angemessene, eine ihr vorübergehend anhaftende Eigenschaft oder einen Zustand von

begrenzter Dauer» betecknande *estar* bl. a. *la mañana está clara, radiante*. Det är detta fall jag avser, alltså utsagor, där *mañana* eller de därmed likvärdiga *tarde, día, noche* såsom subjekt genom verbet 'vara' förbindas med ett predikativt adjektiv av meteorologisk innebörd. Man kunde kanske tycka, att *estar* här borde vara den korrekta glosan, då ju det meteorologiska tillståndet är någonting, som i hög grad kännetecknas av 'begrenzter Dauer'. Men den nyare spanskan har här visst inte alltid *estar*.

Cervantes tycks föredraga *ser* — jag har inte antecknat något belägg med *estar* — t. ex.:

1. *Era fresca la mañana y daba muestras de serlo asimismo el día* (D. Q. II, Bibl. de aut. esp. p. 461).
2. *Era la noche oscura* (ib. ib. p. 475).
3. *La noche era clara, la hora las once, el camino solo* (Nov. ejempl., ib. p. 154).
4. *Era la noche fría de tal modo que les obligó a buscar reparos para el hielo* (Pers. y Sigism., ib. p. 497).

Även åtskilliga nuspanska författare synas ge företrädet åt *ser*, ehuru även *estar* kan förekomma. Så Fernández y González, Pérez Galdós, Emilia Pardo Bazán, Alberto Insúa, Eduardo Zamacois.

#### Fernández y González:

5. *La noche era oscurísima, fría y lluviosa* (Luz y sombra, 1864, p. 165).
6. *La noche era apacible y fresca* (ib. p. 300).
7. *Las noches de Mayo suelen ser frías en Madrid* (Las glorias del toreo, 1879, p. 218).
8. *Llevaba ~ un redingot para por las noches que todavía eran frescas* (ib. 474).
9. *La noche era oscura y lóbrega* (El pastelero de Madrigal, I, p. 162).
10. *Era la tarde apacible, el viento fresco* (ib. p. 344).
11. *La noche era tenebrosa* (ib. II, p. 13).
12. *La noche imperaba todavía y era oscura como boca de lobo* (ib. 87).

Men med *estar*:

13. *El día estaba fresco* (Las glorias del toreo, p. 452).

## Galdós:

14. *Era obscurísima la noche* (La corte de Carlos IV, p. 140).  
 15. *El día era hermoso, claro y alegre cual de Andalucía* (Cádiz, p. 5).  
 16. *La noche era oscura y serena* (ib. p. 323).  
 17. *La noche era oscura y no pudieron ~ precisar donde había entrado* (Juan Martín el Empecinado, p. 319).  
 18. *El día era hermoso y más de hermoso algo caliente* (La batalla de los Arapiles, p. 30).  
 19. *La noche era, como de Julio, serena y clara* (ib. p. 149).  
 20. *La noche era fría y clara* (De Cartago a Sagunto, p. 185).  
 21. *Era aquel día tempestuoso* (Marianela, p. 198).  
 21 a. *Era el día ventoso, frío y seco* (La desheredada I, p. 104).  
 22. *El día era espléndido* (Miau, p. 405).

Men med *estar*:

23. *Eso mismo pensaba yo [salir al campo] . . . La noche está hermosa* (La batalla de los Arapiles, p. 75).  
 24. *¡Qué hermosa está la tarde!* (Doña Perfecta, p. 87).  
 25. *Estaba tan serena la noche que no necesitó emplear las precauciones que generalmente adoptan contra el viento los fumadores* (Marianela, p. 25).

## Pardo Bazán:

26. *Era la noche templada y benigna* (Los pazos de Ulloa, 1886, I, p. 204).  
 27. *La noche era espléndida* (Insolación, 1889, p. 187).  
 28. *Como la tarde era primaveral, la temperatura deliciosa y el espectáculo alegre, se despoblaron las casas* (Doña Milagros, p. 150).  
 29. *Era despejada la mañanita, y picaba el sol* (El cisne de Vilamorta, 1885, p. 42).  
 30. *Las noches de Marineda son menos crudas o siquiera más apacibles que sus días* (De mi tierra, 1888, p. 332).  
 31. *Aplacado el viento y en calma la bahía ~ la noche es bonita y dulce* (ib. p. 333).

32. *La noche era límpida* (La sirena negra, 1908, p. 8).
33. *La tarde era bonita, otoñal, silenciosa* (Cuentos de la tierra, 1922, p. 38).
34. *Era la noche luminosa y apacible* (ib. p. 166).

Men med *estar*:

35. *Estaba la mañanita fresca* (La dama joven, 1885, p. 128).
36. *Estaba la noche entre clara y serena* (El cisne de Vilamorta, p. 40).
37. *¿Quiere que tomemos un poco de aire? Está la noche muy buena* (Los pazos de Ulloa, I, p. 209).
38. *Razón llevaba en cello [en desayunarse en la luerta], porque la mañanita estaba fresca* (La madre naturaleza, p. 104).
39. *El día estaba magnífico, caso raro en Estela* (Cuentos de la tierra, p. 172).

Alberto Insúa:

40. *Había llegado Septiembre ~ Las noches eran frías* (En tierra de santos, 1907, p. 167).
41. *La noche era agradable* (La hora trágica, 1908, p. 34).
42. *La mañana era amable: el cielo estaba azul* (ib. p. 59).
43. *La noche era muy fría y Bermúdez se encogió dentro de su gabán* (ib. p. 138).
44. *La tarde era tibia y radiante* (ib. p. 242).
45. *Buena tarde . . . Pero veremos la noche. — Será tan hermosa como la tarde* (ib. p. 242).
46. *La tarde, al morir, era tibia todavía* (ib. p. 245).
47. *La tarde era tibia* (La mujer fácil, 1920, p. 270).
48. *¿Vamos a cenar a Bombilla? La noche es espléndida* (Las neuróticas, 1920, p. 146).
49. *La noche de septiembre era fresca* (ib. p. 211).
50. *Con frecuencia, tras la noche tempestuosa y la mañana gris, la tarde era azul* (La mujer que agotó el amor, 1924, p. 114).

Men med *estar*:

51. *Mira, como el día está bueno, podías levantarte* (En tierra de santos, p. 250).

52. *¿Qué tal está el día? -- Magnífico, Luisa* (La hora trágica, p. 12).  
 53. *Estaba la noche desapacible* (ib. p. 235).

Zamacois:

54. *La tarde era alegre, luminosa, tibia* (La opinión agena, 1922, p. 239).  
 55. *La noche de enero era terrible* (ib. p. 331).  
 56. *La noche era absolutamente negra* (Memorias de un vagón de ferrocarril, 1922, p. 192).  
 57. *Son las noches frías, el aire que corta* (ib. p. 310).  
 58. *Era aquel amanecer cálido y límpido* (Una vida extraordinaria, 1923, p. 81).

Ovanstående samlingar av belägg från fem nyare författare äro naturligtvis allt för litet omfattande (särskilt är Zamacois klenk representerad) för att man skulle kunna draga några fullt säkra slutsatser angående dessa författares användning av *ser* och *estar* i ifrågavarande fall; men det ser onekligen ut som om de skulle föredraga *ser*. Att döma av följande beläggsamlingar ser det på samma sätt ut som om Leopoldo Alas, Pío Baroja och Pedro Mata skulle föredraga *estar*.

Alas:

59. *La mañana estaba fresca* (La Regenta, 1884, I, p. 324).  
 60. *La noche estaba hermosa* (ib. p. 484).  
 61. *Estaba hermosa la tarde* (ib. II, p. 57).  
 62. *La mañana estaba templada y húmeda* (ib. p. 281).  
 63. *La verdad es que la noche está hermosa, parece de setiembre* (ib. p. 404).  
 64. *La mañana estaba fría* (ib. p. 567).

Men med *ser*:

65. *La noche era oscura, el frío intenso* (ib. 557).  
 66. *En aquel momento se fijó en otra cosa. En que la noche era oscura, en que había faroles y no estaba ninguno encendido* (El señor, p. 252).

## Baroja:

67. *El día está también horrible* (César o nada, 1910, p. 24).
68. *El día, de primavera, estaba espléndido* (ib. p. 151).
69. *La noche estaba nublada, pero hermosa y tranquila* (ib. p. 451).
70. *La noche estaba negra* (La dama errante, Nelson, p. 16).
71. *La noche estaba sombría* (Páginas escogidas, 1918, p. 74).
72. *La mañana estaba húmeda, templada* (ib. p. 104).
73. *Estaba la noche negra y silenciosa* (ib. p. 281).
74. *La noche estaba oscura* (ib. p. 378).
75. *La noche estaba húmeda y tibia* (ib. p. 492).

## Men med scr:

76. *La mañana había sido lluviosa* (César o nada p. 151).
77. *La tarde de febrero era espléndida* (ib. p. 200).

## Mata:

78. *La noche estaba fría, nublado el cielo* (Ganarás el pan, 1904, p. 97).
79. *Mira, abrigate bien; la noche está fría. — Si, estaba fría: un aire del Guadarrama soplabá sutil por el callejón* (ib. p. 112).
80. *Estaba la mañana desapacible* (Un grito en la noche, 1922, p. 192).
81. *La tarde está fría, pero clara* (ib. p. 289).
82. *La mañana estaba despejada y clarísima* (ib. p. 469).
83. *¡Qué ha de hacer frío, mamá, si está la noche deliciosa!* (ib. p. 495).
84. *Vámonos a dar una vuelta que está la noche deliciosa* (El hombre de la rosa blanca, 1922, p. 205).
85. *Estaba la mañana deliciosa* (El hombre que se reía del amor, 1924, p. 331).

## Men med scr:

86. *A pesar de que el local estaba al aire libre y la noche era fresca, se sentía un calor horroroso* (El hombre de la rosa blanca p. 350).

En mellanställning mellan de nu anförda båda grupperna av författare synes intagas av Armando Palacio Valdés, för vilken mina belägg med *ser* och *estar* väga ungefär jämt.

Med *ser*:

87. *La mañana era espléndida. El sol había madrugado mucho* (El señorito Octavio, p. 109).
88. *Las mañanas son frescas en este país hasta en el mes de junio* (ib. p. 110).
89. *La noche era despejada pero sin luna* (ib. p. 192).
90. *La noche era fresca y apacible* (ib. p. 235).
91. *La noche era densa y oscura como pocas* (Marta y María, p. 1).
92. *La noche era espléndida y bastante templada* (Aguas fuertes, 1884, p. 310).
93. *Las noches eran calmosas, asfixiantes* (La Hermana San Sulpicio, Nelson, p. 284).
94. *La noche, oscura y lluviosa, era para ellos placida y grata como pocas* (José, p. 168).
95. *La tarde era dulce y serena* (Páginas escogidas, 1917, p. 186).
96. *La noche no era tenebrosa* (ib. p. 211).
97. *La noche era caliente y poblada de estrellas* (ib. p. 315).
98. *La tarde había sido calurosa* (Santa Rogelia, 1926, p. 51).
99. *La noche era oscura y fría* (ib. p. 77).

Med *estar*:

100. *El día estaba opaco y caluroso* (El señorito Octavio, p. 147).
101. *La tarde estaba apacible y límpida* (ib. p. 155).
102. *Lo mismo que ayer y antayer. Las mañanas están limpias y claras, y a la tarde es precisamente cuando estalla la borrasca* (ib. p. 174).
103. *Le preguntó si no se decidía a dar una vuelta por la huerta. El día estaba hermoso y el ambiente seco; alguna vez era preciso salir del cuarto* (ib. p. 195).
104. *La mañana estaba nublada y fresca* (ib. p. 271).
105. *La noche estaba harto desapacible* (Marta y María, p. 234).
106. *Aunque no llovía en aquel momento, la noche estaba muy húmeda* (ib. p. 276).

107. *En la noche anterior no había ganado más que seis cuartos. ¡Había estado tan fría!* (Aguas fuertes p. 24).
108. *La noche estaba oscura, pero no encapotada* (José, p. 243).
109. *La noche estaba serena, el ambiente tibio, los balcones abiertos* (La alegría del capitán Ribot, p. 54).
110. *La noche estaba deliciosa* (ib. p. 231).
111. *La noche está muy hermosa ~ no tengo ningún desco deirme a la cama* (ib. p. 252).

Vad skall man nu säga om denna delvis onekligen en smula förbryllande citatsamling ur den nyare litteraturen? För den första gruppen med övervägande *ser* ha anförts 43 belägg med *ser* och 12 med *estar*, för den andra gruppen med övervägande *estar* 5 belägg med *ser* och 23 med *estar*, för den tredje gruppen, där de båda verben väga ungefär jämt, 13 belägg med *ser* och 12 med *estar*, alltså av samtliga 108 belägg:

*ser*     $43 + 5 + 13 = 61$  eller c. 56 %

*estar*  $12 + 23 + 12 = 47$  eller c. 44 %.

Beläggen med *ser* äro sålunda c. 12 % talrikare; och om det också, ifall ett större material undersöktes, skulle visa sig, att denna proportion ändrades till förmån för *estar*, skulle dock säkerligen alltid ett mycket avsevärt antal belägg med *ser* förefinnas. Äro då alla dessa senare att anse såsom rester av ett äldre språkbruk och stridande mot ('undantag' från) den annars för det moderna språket gällande normen? Knappast.

Till att börja med är *la mañana está clara* inte likvärdigt med t. ex. *la señora está enferma*. Om señoran är sjuk i dag, så kan utan tvivel samma señora ha varit frisk i går eller bli frisk i morgon: här har man alltså en 'vorübergehend anhaftende Eigenschaft' eller snarare ett 'Zustand von begrenzter Dauer', och *estar* är då givet. Men om morgonen är klar i dag och var mulen i går, så är det ju icke fråga om samma morgon, utan om två olika morgnar, av vilka den ena, dagens morgon, är klar, den andra, gårdagens morgon, var mulen. Nu kan det ju visserligen tänkas, att om också dagens morgon rinner upp klar, den kan bli mulen lite längre fram; men den kan givetvis också förbli klar så länge den varar, och i sådant fall har man ju inte någon tillfälligt förefintlig egenskap eller något tillstånd av begränsad varaktighet hos den ifrågavarande



morgonen, utan tvärtom någonting som tillhör och är utmärkande för denna morgon från början till slut. Därför kan *estar* här ingalunda sägas vara givet, utan även *ser* är fullt tänkbart och förekommer också ofta, såsom nogsammt framgår av citatsamlingen.

Naturligtvis får man förutsätta, att respektiva författare ha en ganska klar känsla av den i det moderna språket allmänt iakttagna skillnaden mellan *ser* och *estar* — ingen skulle t. ex. kunna skriva *la señora es enferma*. Och då nu i till synes fullt likvärdiga utsagor än det ena, än det andra verbet förekommer, då t. ex. Galdós skriver: *La noche era oscura y serena* (16) men Baroja: *La noche estaba oscura*, eller Pardo Bazán: *¿Quiere que tomemos un poco de aire? Está la noche muy buena* (37) men Insúa: *¿Vamos a cenar a Bombilla? La noche es espléndida*, eller Insúa: *La noche era muy fría* (43) men Mata: *La noche estaba fría* (78) o. s. v., så ha säkerligen dessa författare, som sålunda i likartade fall välja olika verb, dock ingalunda valt i blindo utan i fullt medvetande om det valda verbets valör. Det torde väl i allmänhet vara så, att den som använder *ser* och skriver t. ex. *La noche era fría*, tänker sig förhållandet durativt (det var en kall natt), under det att för den, som i samma fall använder *estar*, förhållandet ter sig momentant (natten var, kändes kall just då) — synpunkterna äro olika, men de kunna båda kallas lika rimliga och lika berättigade. Emellertid möter man ett och annat fall, som är ägnat att väcka en viss förvåning t. ex. 66, där man tycker att den momentana synpunkten borde legat närmast till hands, men där icke desto mindre *ser* användes, eller 102, där *estar* användes, ehuru förhållandet onekligen närmast ter sig durativt.

Att det dock i allmänhet verkligen är på det antydda sättet göres sannolikt bl. a. därav, att samme författare i ensartade utsagor med samma subjekt och samma predikativ den ena gången kan använda *ser*, den andra *estar*, utan tvivel allt efter som han ser saken durativt eller momentant. Så t. ex. Palacio Valdés, 99: *La noche era oscura y fría*, men 108: *La noche estaba oscura, pero no encapotada* — jfr hos samme författare, Santa Rogelia, visserligen med ett annat subjekt än de här behandlade men fullt jämförligt med dessa, p. 300 [under överresan från Ceuta till Algeciras]: *El tiempo era triste y lluvioso: estábamos en el corazón del invierno*, men p. 301 [vid

ankomsten till Madrid]: *Era ya la hora del oscurecer. El tiempo estaba tan triste y sucio como en Algeciras.* I samma riktning pekar det förhållandet, att i presens i direkt tal, varvid uppenbarligen just det momentana (talandets ögonblick) måste göra sig starkt gällande, *estar* är det så gott som uteslutande använda verbet, även hos dem, som annars ge företrädet åt *ser* — se t. ex. belägg 23, 24, 37, 51, 52, 63 m. fl. Särskilt betydande äro sådana i övrigt ensartade utsagor hos samme författare som 23: *La noche está hermosa*, men 18: *El día era hermoso.* I alla händelser är det i imperfektum, där båda synpunkterna i allmänhet kunna sägas vara lika närliggande, som *ser* oftast uppträder.

För övrigt förekomma icke så få fall, med predikatet såväl i presens som imperfektum, där tillståndet av särskilda och uppenbara skäl närmast ter sig durativt och där därför *ser* allmänt användes. Det är utsagor om lokalt eller temporalt eller på annat sätt bestämda morgnar, kvällar o. s. v., vilka såsom sådana, alltså i sin helhet, tilläggas ett meteorologiskt predikativ. Så i belägg 7: *Las noches de Mayo suelen ser frías en Madrid*, med både lokal och temporal bestämdhet, där sålunda de madridska majnätternas kyla framställles såsom någonting för dessa nätter karaktäristiskt. Av samma art är belägg 88. Ensam lokal bestämdhet har man i belägg 15 och 18 (jfr för det förra Fernán Caballero, Elia, Leipzig 1881, p. 64: *El día era hermoso, ¡Qué pocos no lo son en Andalucía!*, men Id., La gaviota, Leipzig 1873, p. 31: *El día estaba tan hermoso que solo podía compararse a un diamante*). Temporal bestämdhet föreligger i belägg 19, 40, 49, 55, 77 — det sista belägget, såsom härrörande från Baroja, är särskilt att observera. Bestämdhet av annan art har man t. ex. i belägg 21: *Era aquel día tempestuoso*, där tydligen *un día tempestuoso*, alltså en hel dag av en viss beskaffenhet, som ej ändrar karaktär, avses.

För utsagor med predikatet i pluskvamperfektum har jag blott antecknat tre belägg, för sådana med predikatet i futurum blott ett. I båda fallen kan man tycka, att *ser* borde vara det närmast liggande verbet: när man säger t. ex., att 'natten hade varit kall' eller att 'dagen skall bli varm', synes hela dagen eller natten avses. Belägg 76 från Baroja visar också *ser* i pluskvamperfektum och belägg 98 från Palacio Valdés likaså: *La tarde había sido calurosa.* Men egendomligt nog har den

senare *estar* i belägg 107: *En la noche anterior no había ganado más que seis cuartos. ¡Había estado tan fría! Det enda belägget med futurum, 45, visar ser: Buena tarde . . . Pero veremos la noche. — Será tan hermosa como la tarde.*

Som Hansen, Spanische Grammatik, 1910, § 36, 3, påpekar, förbindas i spanskan participia perfekta av perfektiva verb regelbundet med *estar*. I ovanstående beläggsamling finnas blott tre participia perfekta av perfektiv art: *despejado*, *nublado* *templado*. *Despejado* förekommer två gånger med *ser* (29, 89) och en gång med *estar* (82), *nublado* två gånger med *estar* (69, 104) och *templado* en gång med *ser* (26) och en gång med *estar* (62). Att sålunda *despejado* och *templado* även kunna förbindas med *ser* beror utan tvivel på, att de förlorat sin verbala karaktär och fullständigt adjektiverats. — Ett icke hithörande med kopulan 'vara' ofta förbundet perfektivt particip perfekt av rätt stort intresse är *casado*. Det uppträder än med *ser*, än med *estar*, ibland väl efter vissa normer, men ibland till synes tämligen godtyckligt t. ex. — *Juan no es libre*. — *¿Pero Juan está casado?* (José Echegaray, Siempre en ridículo, 1891, p. 34), men: *Diri su nombre, su apellido y el de su marido.* — *¿Es casada?* (ib. p. 41); eller: *¿Si no estás casado! ¿Eres casadito?* (R. Cansinos-Assens, El madrigal eterno, 1922, p. 221); eller: *Si es usted casada, ¿dónde está ese marido?* (Enrique Suárez Deza, ¡Padre!, 1926, »Comedias» n:o 47, p. 20), men: *Está casada, es verdad. Pero ¿dónde está el marido?* (ib p. 23). Kanske får jag tillfälle att någon annan gång något närmare behandla detta fall.



OM  
FRANSKA LÅNORD  
I  
SVENSKAN

AV  
**A. NORDFELT**

••



### III.

## Reformationstidens fransk-svenska lånord. Omkr. 1525—omkr. 1611.

Såsom av min föregående artikel i lånordsfrågan (Nyfilol. Sällsk:s Stud. IX) framgår, har de latinska och franska lånordens upptagande i vårt språk under medeltiden sammanfallit med betydelsefulla kulturskeden i vår historia. Så åtföljdes kristendomens införande av en mycket avsevärd invandring av latinska ord och riddarväsendets blomstring av en märkbar tillströmning av franska. Och, såsom vi skola finna av nästa artikel, medförde vår storhetstid en verklig invasion av det senare slaget.

Reformationstiden däremot blir för lånordsforskaren vida mindre givande än vad man av en i flera avseenden så märklig period kunnat vänta. Visserligen flyta alltjämt latinska ord in i vårt språk, men icke med den medeltida ymnigheten, och det nytillkomna franska elementet är under hela femtonhundratalet jämförelsevis sparsamt. Det gör sig i allmänhet gällande en påtaglig, litterär torftighet, mot vilken trettonhundratalet med sina riddarord och sitt lagspråk sticker av som en fläkt av poesi och storhet.

Den djupaste orsaken till denna tillbakagång, som tillsammans med andra tidsförhållanden ledde till en kulturell stagnation, vilken återspeglas även i lånorden, torde ha legat däruti, att reformationen innebar ett bestämt och våldsamt brytande med den romersk-kyrkliga tradition, på vilken vår högre odling, alltifrån kristendomens införande i vårt land, hade grundats och utvecklats. En betydande faktor i denna tradition utgjorde den omständigheten, att vår vetenskapliga verksamhet under tolv- och trettonhundratalet väsentligen tagit sina impulser från Frankrike; nu däremot genomfördes mera fullständigt den

orientering åt Tyskland, som börjat redan under slutet av trettonhundratalet.

Emellertid var det även åtskilliga andra, mer eller mindre betydande omständigheter, som bidrogo till det kulturella stillaståndet. Bland dessa må nämnas vårt fortfarande mycket avskilda och avstängda läge. Under den senaste medeltiden hade dessutom tillståndet i vårt land, under striderna för och mot unionen, varit så förvirrat, att några förbindelser med andra länder än Danmark och Tyskland sällan kunnat komma i fråga. Och ännu i början av Gustav Vasas regering torde vår samfärdsel med utlandet i övrigt ha lidit så av den kommersiella gastkramningen från lybeckarnas sida, att förhållandena i det hela länge blevo oförändrade. Sverige var en utgård för mera företagsamma grannar, som då och då erinrade sig, att där fanns något att taga, men däremellan saknade intresse för dess byggare.

Även efter den politiska frigörelsen stod den högre odlingen så stilla, att den vackraste frukten av den senare medeltidens kulturella ansträngningar, Uppsala universitet, vars verksamhet några årtionden efter dess grundande domnat av, icke blev definitivt återupprättat förr än vid femtonhundratalets slut.

Dock bör icke glömmas, att vår avskildhet ur andra synpunkter och särskilt i försvarshänseende utgjorde en betydande fördel. Också skriver det franska sändebudet i Norden, att landet var »till sin natur så starkt och så svårtillgängligt, att ett ringa antal behjärtade män kunde försvara det mot vem som helst». Även om häri låg en överdrift, torde denna åsikt — som vi senare finna upprepad från danskt håll — ha varit i ungefärlig överensstämmelse med samtidens uppfattning och ha ingivit utlandet en hälsosam respekt för vår krigiska duglighet.

Under sådana omständigheter är det emellertid förklarligt, att vår kultur under denna tid blev mycket litet berörd av humanismen och renässansen. De enda undantag, som i detta sammanhang kunna anföras, äro, att humanismen satte sin prägel på vissa lärda verk, t. ex. Johannes Magnus' historia, och att renässansens konstitntresse smittade av sig på vasakungarna, till till och med på den praktiske stamfadern, varjämte sönerna även i övrigt röjde vissa renässansdråg.

Vad särskilt de språkliga företeelserna och först de *latinska* lånorden beträffar, så innebar ju reformationen en rörelse, som



avlägsnade oss även från påvedömetts språk, och med klostrens indragning och svenskans gynnande inom gudstjänsten inskränktes också det förut inom landet så rikligt flödande munklatinet. Genom skilsmässan från Rom blevo vi dessutom i rent yttre avseende avskurna från södra Europas kulturkällor, varigenom vår högre odling fick begränsa sig till de sparsammare flödena inom den protestantiska världen. Dessa omständigheter hade i allt fall en återhållande verkan på den mäktiga tillströmning av latin, som börjat under medeltiden.

Såsom en bidragande orsak till den ringa *franska* inlåningen må nämnas, att en viss språklig självmedvetenhet å svenskans vägnar började göra sig gällande såsom en av de naturliga följderna av det återvunna nationella oberoendet. Så skrev Olaus Petri och även Biskop Brask med flere en mycket ren svenska, och kung Gustav synes personligen ha uttryckt sig på ett särdeles kärnfullt och oförfalskat modersmål. Under Johan III ålades präster och lärare officiellt att icke i vårt språk inblanda främmande ord.

Den sparsamma förekomsten av romanska språkelement torde även, och det i icke ringa män, ha berott därpå, att den administrativa utvecklingen allt mera gick i tyskeriets tecken, särskilt under Gustavs s. k. tyska regim, och genom den från Tyskland införda reformationen fick ytterligare impulser i denna riktning. I och med riddaridealets tillbakaträngande var också den tid i huvudsak och för denna gången förbi, då det mera allmänt ansågs tillhöra en förnäm uppfostran att även se sig om i fransktalande länder. De studerande sökte sig — fränsett en viss tillströmning till jesuiterskolorna i Rom under Johan III — nästan uteslutande till tyska universitet, och de fromma vallfärderna till Södern blevo av naturliga skäl mindre vanliga.

Ännu voro de påbörjade direkta handelsförbindelserna med västeuropeiska länder, Nederländerna, England och Frankrike, mycket oansenliga och fingo under århundradets lopp icke något varaktigt uppsving. Mest besöktes emellertid Östersjön av holländarna, som småningom blevo farliga medtävlare till lybeckarna. De politiska förbindelserna med sådana länder voro likaledes obetydliga. Det var med tydlig misstro Gustav Vasa underhandlade med utlandet överhuvud taget, och när det skedde, får man i allmänhet det intrycket, att de våra kommo till korta. Rätt så betecknande är i detta avseende vad den franske ambassadören

i Norden skriver i fråga om en politisk kombination mellan Frankrike och Sverige och den inbringande handel med Ryssland, som därigenom skulle kunna bedrivas: »parce que les Suédois ne sont grands négociateurs, le principal profit viendra aux Français». Denna hans uppfattning var utan tvivel inspirerad av danskarna, över vilkas »otillbörliga munbrukning» kung Gustav också särskilt beklagade sig. Det är för övrigt vemodigt — och lärorikt — att se, att det mellan Nordens folk alltmera stegrade hatet, varav under den tidigare medeltiden knappast några spår kunna skönjas, leder sitt ursprung från den välment tanke, som var avsedd att förena dem — unionen. De övriga vasakungarna utvidgade visserligen förbindelserna med utlandet, i ansenlig omfattning österut men fortfarande med obetydligt resultat åt väster.

Ett till synes storstilat undantag från den politiska isoleringen västerut utgjorde den beskickning, som år 1542 avgick till Frankrike och som ledde till den första traktaten mellan detta land och Sverige (samma år). Den medförde icke något nämnvärt politiskt resultat, men en viss förbindelse var dock inledd, och en förnyad handelstraktat avslöts år 1560. Sedan en fransk gesant år 1548 blivit anställd för de nordiska rikena, fick även Sverige några gånger besök av denne eller hans ombud.<sup>1</sup>

Vad som utgjorde ett mycket reellt band mellan Sverige och Frankrike var salthandeln. Saltet, som till stor del togs från den franska västkusten mellan Loire och Gironde och som spelade en viktig roll i folkhushållningen, gav anledning till många bekymmer, särskilt under stridigheterna med lybeckarna. För denna vara betalades dessutom en viss skatt (gabelle)<sup>2</sup> till Frankrike, men genom den första traktaten befriades vårt land delvis från denna påлага. Även vin och andra varor, såsom kryddor och i någon mån klädesvaror, började nu att direkt tagas från Frankrike.

Handeln med länderna vid »Västersjön» bedrevs såväl med svenska som utländska fartyg, särskilt nederländska men även

<sup>1</sup> Hans namn var Charles Dançay, han hade sitt huvudsäte i Köpenhamn och verkade under hela 40 år samt synes ha intresserat sig livligt för de nordiska förhållandena, bland annat som fredsstiftare mellan Sverige och Danmark.

<sup>2</sup> Ordet har, i vår litteratur, av mig endast påträffats i ett latinskt aktstycke (gabella).

franska, t. ex. från Dieppe, och synes till stor del ha bestått i varuutbyte, varvid Sverige lämnade järn, trä, hudar, talg och smör m. m. Då sjöfarten i regeln gick genom Öresund, som var ett effektivt lås för Östersjön, vilket öppnades eller stängdes endast med Danmarks goda vilja, var det uppenbart, att Sverige satt trångt även till sjöss. För sin utrikeshandel liksom för sin politik var och förblev vårt land länge hänvisat till Östersjöländerna, där Ryssland blev en allt oberäkneligare och farligare faktor att handskas med.

Den öppning åt Västerhavet, som bildades av den svenska landsfiken omkring Älvsborg (av endast ett par mils bredd), hade förut icke tillskrivits någon betydelse, antagligen därför att Västergötland i långa tider fått sköta sig självt och i allmänhet icke varit föremål för något större intresse från huvudstaden vid Östersjön.<sup>1</sup> Lyckligtvis hade icke heller grannarna fått ögonen öppna för vikten av denna farliga sprängkil, som sköt in mellan deras besittningar; ja, den synes vid ett av fördragen mellan de nordiska länderna rent av ha blivit bortglömd. Men nu kom man så småningom i Sverige till bättre insikt om dess värde, och fartyg började att utsändas för storsjöfart även härifrån. Genom livsmedelsblockaden från danskarnas och lybeckarnas sida under nordiska sjuårskriget blev betydelsen av detta område ännu klarare, men det var först sedan Karl IX mot tidevarvets slut anlagt Göteborg (år 1607) — vilket dock snart ersattes av Gustav Adolfs nya stad — som man kan säga, att vårt land erhöll ett tryggt tillträde till västerhavet och alltså fick andrum åt båda kusterna.

Om utrikeshandeln sålunda icke nådde någon nationalekonomisk betydelse, synes det dock av samtida handlingar framgå, att man i Sverige hyste ett mycket stort intresse för denna näringsgren, i synnerhet när det gällde att skaffa inkomster åt kronan.

Emellertid gjorde sig under senare hälften av århundradet ett visst franskt inflytande av personlig art gällande genom inflyttning av en del fransmän, som övergått i svensk tjänst och av vilka flera tillhörde den egendomliga skara av internationella

<sup>1</sup> Den ende, som förut insett vikten av vår besittning vid älvmynningen, synes ha varit Magnus Ladulås andre son, hertig Erik, som dock avled, innan han riktigt fick visa, varthän hans planer syftade. — Att denna landsända betraktades som ett land för sig, framgår bland annat därav, att Gustav Vasa på ett ställe i registraturen talar om »vårt Konge Rijke Wästergöthland».

lyckoriddare, vilka alltsedan Magnus Ladulås tid sökt sig till Norden. Deras öde blev i några fall — liksom andra kungagunstlingars — att gå upp och lysa som meteorer för att plötsligt slockna under mer eller mindre tragiska omständigheter. Några av dem voro av den betydelse, att deras namn blivit historiska. Dit hörde t. ex. Dionyse Burrey (Beurreus), Erik XIV:s lärare och förtrogne, som blev nedstucken i sammanhang med Sturemorden, vidare Charles de Mornay, som stod i stor gunst såväl hos Gustav Vasa som i synnerhet hos hans söner och steg till rikets högre förtroendeposter, tills han (år 1574) inlät sig på förrädiska stämplingar mot Johan III, störtades och avrättades, samt Claude Collart och den mera lyckosamme Pontus de la Gardie. Alla dessa användes flitigt till utländska beskickningar och de tre sistnämnda även till betydande militära uppdrag.

Vad i övrigt svenskarnas intresse för fransk odling och franska språket beträffar, så var det antagligen ganska svagt, och perioden kan — med tanke på vad som varit under 'pariserklerkernas' tid och vad som komma skulle med vår storhetstid — betecknas som en verklig lucka i våra betydelsefulla, kulturella förbindelser med Frankrike. Den ende furste före Gustav Adolf, om vilken det uppgives, att han kunde tala franska, var Erik XIV, men förmodligen voro väl även några av högadeln, t. ex. de, som medföljde de utländska beskickningarna, något kunniga i detta språk. En del franska termer kommo säkerligen in genom handelsförbindelserna och med den lyx, som fick insteg vid Vasakungarnas hov och särskilt utvecklades vid högtidliga tillfällen, t. ex. vid Eriks med oerhörd prakt försiggångna kröning i Uppsala. Genom den koloni av holländare, som av Karl IX inkallades till Göteborg, och genom de reformerta förbindelser, som denne konung hade med kontinenten, samt hans försök till politiskt närmande till de ledande västmakterna, Nederländerna, Frankrike och England, befordrades även det västerländska inflytandet.

Den riklighet, varmed franska lånord uppträda redan från början av Gustav Adolfs tid, tyder i varje fall på ett starkare insteg av sådana ord under slutet av reformationstiden, än litteraturen utvisar. Jag får därför även i denna artikel betona, att mina slutsatser stöddas sig på litteraturen och icke på det talade språket, varom vi ingen säker kännedom äga.

I övrigt synas förhållandena under vasatiden ha varit mera primitiva än man kunnat vänta. Lågadeln stod bondeståndet nära, och någon borgarklass att räkna med fanns ännu icke. Också talar Gustav Vasa med ett slags kärleksfull bitterhet om sitt »simpla folk», och för den högt bildade Eriks förakt för sina okultiverade landsmän fanns ingen gräns. Levnadssättet synes ha varit enkelt och enformigt i vardagslag, med överdåd vid festliga tillfällen — det vanliga svenska maneret, som tydligen har gamla anor och antagligen är djupt rotat i nationallynnets. Vardagsmaten utgjordes i dessa tider, då grönsaker voro bland de bredare lagren så gott som okända, bland annat av salt kött samt saltad och torkad fisk — därav i sin ordning det mycket omtalade behovet av humle till den dricka, varmed törsten måste stillas.

Å andra sidan är det klart, att de stora omvälvningar i inre och yttre förhållanden, som känneteckna den nya tidens insteg, i vårt land liksom i andra länder, icke kunde bli utan en viss språklig inverkan, om ock av mindre enhetlig art än förut och av mindre omfattning än man på grund av utvecklingen i övrigt kunnat vänta. Den latinsk-franska lånordsströmmen kom ej mer i snabba och starka fåror men flöt dock jämnt och säkert, om ock trögt, in i språket. Den hade redan vid medeltidens slut fått en mera praktisk karaktär, som nu blev ännu tydligare. Skulle man söka finna en kort, gemensam benämning för reformationstidens lånord, skulle man till skillnad från medeltidens riddarord kunna kalla flertalet för *officiella* ord — en naturlig följd av statsförvaltningens omläggning och därmed sammanhängande omständigheter. Med nämnda term betecknar jag då alla uttryck, som höra till statslivet, såväl det inre som det yttre, d. v. s. till regeringen, förvaltningen, såväl den världsliga som den andliga, krigsväsendet, diplomaten och politiken i övrigt.

Vad litteraturen beträffar, så blev den givetvis till kvantiteten betydligt överlägsen medeltidens — man behöver blott erinra sig, att det var nu som tryckpressarna kommo i gång —, men kvaliteten av det, som författades, var från litterär synpunkt genomgående torftigt. De historisk-politiska arbetena äro emellertid att nämna i främsta rummet, och bland dessa märkas särskilt Peder Svarts krönika och Olaus Petri krönika. De religiösa skrifterna och de protestantiska psalmerna äro, på grund

av sin speciella terminologi, språkligt föga utslagsgivande, medan folkvisorna fortsätta i medeltidens stil och — från lånordens synpunkt — på medeltidens språk. Den andefattiga, från tyska förebilder bearbetade, världsliga lyriken, utgörande till större delen en samling kälkborgerliga kärlekssånger, ofta med religiöst inslag, erbjuder mycket litet av intresse, och om de tafatta dramatiska försöken mot periodens slut kan sägas ungefär detsamma. Såsom en värdefull och fullständig representant för den officiella stilen är till sist Gustav Vasas registratur att nämna.

Det är bristen på *vitter* litteratur, som gör det svårt att konstatera lånordens verkliga utbredning. Ty, såsom i mina föregående artiklar framhållits, avhåller sig den högre och den officiella stilen såvitt möjligt från lånordselement från utomgermanskt håll, och tiden hade icke mycket intresse för annat än de religiösa och politiska frågorna. Endast en och annan, högt bildad författare, såsom Per Brahe och Erik Sparre, samt vissa mera framstående sekreterare, t. ex. Sven Elofsson och Rasmus Ludvigsson, låta oss ana, att det västerländska och romanska inflytandet dock var på frammarsch även under detta århundrade; och om det språkliga tyskeriet vid denna tid drevs till sin spets som aldrig förr, är det å andra sidan hugnesamt att iakttaga, att en mångfald av de då i svenskan uppträdande tyska orden sedermera utrensats, t. ex. ehbråkeri (äktenskapsbrott), erakta m. fl. på er-, förmörda, blodsförvandniss, beängsta, hinderlistig (bakslug), durksiktig (genomskinlig), kortvil (tidsfördriv, även 'tidkortning'), sjukdom, tillhängare, underdånare m. fl. och ordet 'ganska' i betydelsen hel (»med sin ganska krigsmakt»). Emellertid får det icke förbises, att de nya latinska och franska lånord, som under perioden visa sig, i huvudsak inkommit genom de tyska förbindelserna, såväl på den lärda vägen och kanslivägen som genom handeln och krigsväsendet. Ett gott bevis härför ha vi i fråga om de nya franska lånorden däruti, att flera av dem äro lågtyskt färgade (se förteckningen).

Bland de *latinska* orden från denna tid återfinna vi en hel del, som ännu i dag tillhöra vårt vanliga, bildade ordförråd, om ock ibland med något förändrad betydelse; ja, man skulle till och med i stort sett kunna säga, att de officiella, latinska ord, som i våra dagars svenska äro vanliga, voro i bruk redan under reformationstiden, t. ex. artikel, datera, dokument, historia, in-

struktion, kontrakt, kommissarie, kopia, monark, monument, potentat, privilegium, process (procession, i denna betydelse redan under medeltiden), publicera, punkt, register, religion, relation, reformera, repetera o. s. v. De ingå från denna tid på ett annat och intimare sätt i vårt språk än de under medeltiden inkomna latinska orden: utan att vara folkliga äro de dock fullt införlivade med det officiella språket, och såsom en följd härav blir den gamla lärda metoden att böja dem i genus, numerus och kasus med latinska ändelser mera begränsad.

En stark inblandning av latin, ehuru av ett helt annat slag, förekommer dock hos lärda författare och särskilt i brevstilen, på det sätt att det plötsligt uppträder några ord eller rader eller ett helt stycke latin här och där i den svenska texten, ibland tydligen för att bättre skydda brevhemligheten (se t. ex. biskop Brasks brevväxling).

Angående de *franska* lånorden har jag i föregående artikel om motsvarande ord under medeltiden framhållit, att de icke äro särdeles många (nära 200 stamord) men att några av dem förekomma ganska ofta. Om de under reformationstiden inkomna orden gäller, att de äro något talrikare (omkr. 200 stamord) men i litteraturen så tunnsådda, att man får leta länge, innan de påträffas. En särskild och för övrigt alldeles självklar anledning till sistnämnda förhållande är, såsom redan blivit antytt, att den litteratur, som fanns under medeltiden — riddardikter och legender m. m. — var av västeuropeiskt ursprung och innehåll eller åtminstone västeuropeiskt påverkad, under det att reformationstidens skrifter voro övervägande inhemska eller tyskorienterade.

Av de gamla lånorden förekomma fortfarande de flesta, och några av dem äro flitigt begagnade, t. ex. banér, harnesk och part, vilket senare i vissa sammansättningar verkar fullständigt naturaliserat, t. ex. i halvparten, mestaparten och 'en part' i betydelsen några, somliga, vidare parti, ofta i den mera föraktliga meningen anhang, t. ex. löst parti (ungef. slödder), kvitt, t. ex. i 'kvitt och fri', profit, det särdeles omtyckta och hemmastadda adverbet platt samt till äventyrs m. fl.

De egentliga riddarorden visa sig givetvis mera sparsamt, och några av dem, t. ex. namn på dyrbara tyger, förefalla redan föråldrade — ett för övrigt vanligt öde för modevaror. Alldeles utan belägg äro t. ex. garçon (garsun) och roman (romanz),

vilket styrker den i föregående artikel antydda sannolikheten, att de under medeltiden varit tillfälliga gäster, som försvunnit för att icke återkomma förr än århundraden längre fram.

Andra ord få redan under denna tid en något förändrad, moderniserad form, som uppträder tävlande med den gamla, t. ex. tornering, torning eller törning för torney, tornera för torneya, pass (även fripass) för pasport, galeija (även galie, ffra. galie) för galeida, lejon för leon, accis för sise, lans för länz, paviljong (tält) för paulun, kvittera för kvitta o. s. v. Det gamla dust synes knappast till, och formeln 'tornej och dust' är gärna försvenskad till 'rännande och stäckande' (av ty. stechen) eller 'bräckande' (av ty. brechen).

Några få en utvidgad betydelse, t. ex. kvartera, som även betyder indela i kvarter m. m., part, som även förekommer i bemärkelsen part i tvistemål, och äventyr, som även fått betydelsen saga, dikt och risk (kvarstående i uttrycket 'vid äventyr av')

Andra få en speciellare betydelse, t. ex. regemente, som visserligen ännu under vasatiden flitigt användes i sin gamla betydelse men redan då börjar att beteckna en större truppavdelning -- en företeelse, som med tiden tar en mycket stor utsträckning i mod. svenska, där sådana ord som permission, garnera, marschera, tablå, biljett m. fl. alla ha sin användning begränsad till särskilda områden. Regemente lever dock ännu i dag kvar i sin ursprungliga betydelse i t. ex. uttrycket föra 'ett strängt regemente'.

Sammansättningar och avledningar uppstå mer och mer såväl av de gamla som av de nya orden, t. ex. opartisk, profit(er)lig, parlamenta (för oväsen, kivas), äventyra och äventyrlig.

Bland de nya franska orden möta vi främst militärtermer, bland annat beroende på den ledande ställning en del fransmän intogo i krigsväsendet under denna tid. Sådana lånord äro t. ex. alarm, artilleri, löjtnant (lutinant), trumpet (trummet) m. fl. (se förteckningen vid slutet av denna artikel).

Vidare märkas en del andra officiella ord, såsom ransun (lösen), passera (utväxla, om noter), regent m. fl.

Därjämte iakttagas konstuttryck, t. ex. artist, konterfej, manér och dessa närstående ord för lyxartiklar, särskilt kläder med tillbehör, t. ex. bonet (mössa), passement (snörmakeriarbete), kassack (kappa). Dessutom förekommer en del ord från sällskapslivet, t. ex. adjö, assoya (ett slags vin), bankett och marsipan.



Flera av de senare, särskilt de rätt många namnen på viner, visa, att den materiella kulturen, med stöd av de vidgade handelsförbindelserna, dock blev allt mera sydländskt påverkad.

Några bland dessa ord kräva emellertid ett närmare omnämnande.

*Adjö* har påvisats första gången i Harald Oluffssons visbok från slutet av 1500-talet, där formen är *adde*, tydligen efter det tyska *ade*. Den moderna svenska formen beror sannolikt på ett senare, korrigerande inflytande från franskan.

Det egendomliga *arkli* (arkeli m. fl. former) är hämtat från mlty. *arkelei* (mhty. *archellei*, *arkelerei* m. fl.), som i sin tur är en ombildning av det franska *artillerie*. Det svenska ordet, som under denna tid betyder kanoner med ammunition och ibland, synes det, alla slag av skjutvapen (liksom det från ty. lånade *skytt*), fanns hos oss kvar ända in på 1800-talet, särskilt i betydelsen förrådshus för krigsförnödenheter, arsenal, och *arklimästare* (krigsmaterielförvaltare) var då ännu en från 1500-talet fortlevande, officiell tjänstetitel (senast för underkonstapel vid flottans artilleristat). Den korrumperade formen i tyskan kan möjligen bero på inverkan från det franska *arquebuse*. Det franska ordet artillerie är till sitt ursprung omtvistat (antagl. av ffra. atilier, tillrusta, utrusta, och påverkat av art).

*Blankett* förekommer dels i betydelsen fullmakt, dels i betydelsen tyg. Den förra visar sig två gånger i Gustav I:s registratur, med ordet båda gångerna stavat *blackett*, antagligen endast en felaktig skrivning (*u* utelämnades mycket ofta i handskrifterna, särskilt de franska).

Detta nu för tiden ytterst vanliga ord — som då synes ha betytt en s. k. fullmakt in blanco — saknar i denna betydelse, liksom också i den nusvenska, motsvarighet inom romanskt språkområde. Ty visserligen finnas i franskan såväl *blanchet* och *blanchette* som *blanquet* och *blanquette*, men alla med annan, speciellt teknisk betydelse (såsom boktryckeri- och matvarutermer). I fornfranskan finnes ett *blanchet* eller *blanquet*, som bland annat betyder ett tunnt, vitt ylletyg (jfr eng. *blanket*) men icke papper. Nu är det visserligen mycket möjligt, att detta ord utvecklats till att beteckna vitt, d. v. s. oskrivet papper, men sannolikare synes det mig, att man på germanskt område bildat *blankett* av stammen *blank* och den franska ändelsen *-et* eller den italienska *-etto*, liksom man satt ihop t. ex. *kassör*

(caissier), fabrikör (fabricant), polityr (polissure) m. fl. Denna möjlighet vinner ett visst stöd av sådana ord som sv. *claret* (fra. *clairon*) och är så mycket naturligare som ändelsen *-et*, *-ette* (*-etto*, *-etta*) synes ha slagit särdeles mycket an på de germanska folken och funnit användning som ett slags diminutivbildande element, hos oss måhända i anslutning till sådana ord som nätt och lätt. Detta framgår t. ex. av sådana även till formen affekterade moderna bildningar som 'bakalätt' och 'tvättalätt', bland vilka jag även påträffat den näpna benämningen 'ugnett' (ett slags mindre kamin). Se även under panket i förteckningen.

*Falkun* (mindre kanon) kommer av fornfranska *falcon*, men *falknet* går antagligen tillbaka på det italienska *falconetto*. Att denna form föredragits, kan bero på nyssnämnda förkärlek för ändelsen *-ett*). Det motsvarande ordet på franska är *fauconneau*. Formen *falkneckt* under 1500-talet kan vara folk-etymologiskt påverkat av knekt (jfr stövelknekt).

*Fason* uppträder under formen *fansun*, där det inskjutna *n* är en mltly. företeelse (jfr *ranson*, *matportion*, av *ration*). Hos Peder Svart heter det om Gustav Vasa, att han föddes med en segerhuva »vid fansun såsom en hielm».

Det omtvistade ordet *gosse*, vilket, liksom flicka, visar sig först mot slutet av denna tid (t. ex. i *Variarum rerum vocabula* 1579: »Puer..., Gosse, Glunt»)<sup>1</sup>, har ju sedan slagit igenom på ett sätt, som ger detsamma ett alldeles särskilt intresse. Bland mängden av föreslagna, något så när acceptabla etymologier kan det franska *gosse* omöjligen förbigås. Sistnämnda ord, som till hälften har karaktär av slang (pojke, 'grabb'), är i franskan mycket vanligt och kan, egendomligt nog, även begagnas om flickor (jänta, 'tjälla'). Det synes vara någon form av det fornfranska *gars* (pojke) eller kanske snarare av dettas femininum *garce* men är i övrigt oförklarad.

Emellertid är jag mindre benägen för att anse *gosse* som ett franskt lånord, dels därför att jag ej kunnat återfinna det franska ordet annat än i det moderna språket, dels därför att ett stunt franskt *c* här skulle ha bibehållits i svenskan, en företeelse, som visserligen icke är alldeles okänd men dock ytterst ovanlig. De enda undantag jag funnit i det moderna språket

<sup>1</sup> I första upplagan av detta arbete, av år 1538, förekommer icke denna passus.

äro nämligen kanalje, rote, esse, garde och rulle (varjämte ett parasitiskt *c* uppträder, redan under medeltiden, i sådana ord som regemente, testamente), men av dessa äro väl de två förstnämnda de enda säkra. Ty esse (fr. aise) kan vara latinskt påverkat, garde är troligen italienskt, och rulle förefaller till sin utveckling oklart. Å andra sidan är likheten mellan det svenska gosse och det franska gosse så anmärkningsvärd, att en bestämdare ståndpunkt är svår att intaga.<sup>1</sup>

*Konterfej*, av franska contrefait, contrefaire, eftergöra, vanligen i pejorativ mening, d. v. s. efterapa, förfalska, vanställa. Betydelsen *bild* synes ha varit sparsam i franskan (jfr dock l'image et contrefait du monde). Det i tyskan och svenskan försummade *t* är oförklarat. Man har velat härleda företeelsen ur centralfranskt uttal eller ock — vilket synes mig sannolikare — ansett den uppkommen i tyskan, varvid man torde böra tänka på analogi med andra ord på *ci*.

*Löjtnant* förekommer under formen *lutinant*, av franska lieutenant, egentligen ställföreträdare, och betyder huvudbefälhavarens, hövitsmannens, närmaste man samt innebar alltså då en betydligt högre grad än nu. Ordet kan ännu i franskan användas i denna förnämligare mening (liksom ock capitaine, härförare).

Hur lutinant kan ha uttalats är så mycket svårare att säga som utvecklingen av det franska lieu hör till de olösta frågorna. Antagligen överensstämde uttalet i svenskan ungefär med stavningen, och formen löjtnant är utan tvivel senare inlånad över tyskan (leutnant, jfr holl. luitnant). Anmärkningsvärt är, att det moderna ordet är ett bland de ytterst få franska lånord i vårt språk, som förlorat den franska betoningen. Den förklaringen ligger ju nära till hands, att detta beror på inlåningen över tyskan, men en sådan förmedling har icke hindrat andra ord att behålla eller återtaga den franska accenten (t. ex. ty. bänner—sv. banér, ty. karakter—sv. karaktär, ty. schälmei—sv. skalmēja). Emellertid förekommer i våra dialekter än i dag uttalet lytnánt

<sup>1</sup> Att öka antalet föreslagna, germanska etymologier är föga lockande, men jag vill dock i förbigående såsom något att tänka på framkasta det lågtyska *gosche* (einfaltspinsel, jfr det svenska smekuttrycket 'din lille dumsnut'), i barn- och ammspråket uttalat *gosse*, liksom galoscher där blir 'galosser'. — Lågtyskan synes mig av flera skäl vara det område, där man närmast har att söka förklaringen till sådana, plötsligt uppdykande ord, som erbjuda svårigheter från såväl nordiskt som romanskt håll.

eller luttnánt, som kanhända går tillbaka till den första inläningen.

*Madamma* förekommer första gången i fortsättningen av Peder Svarts krönika (som antages vara till större delen författad av Per Brahe). Kung Gustav beklagar sig över beskickningens till Frankrike långa frånvaro och säger, att sändebuden haft goda dagar och »dansat fördanser (såsom första paret) med Madamma de Tampås, Madamma de Säll och Madamma de Massa», under det han själv haft en annan dans med Nils Dacke och hans gelikar.

Varifrån kungen fått dessa kuriösa namn, är icke lätt att säga. Det andra i ordningen är troligen en förvrängning av *mademoiselle* — som något senare, in på 1600-talet, visar sig under formen *madamma säll* — möjligen i anslutning till ordet *sel*, eftersom Gustav under sina många bekymmer för saltet icke kunnat undgå att göra bekantskap med det franska ordet. De andra två kunna ju vara ett par verkliga eller förvrängda franska namn, som han hört, eller också namn, som han tillverkade för tillfället, ty Gustav hade tydligen en språkbegåvning, som icke lämnade honom i förlägenhet för ord och uttryck.

Bland mera enstaka belägg, som synas tillhöra den grupp av lånord, vilka göra ett första, tillfälligt besök i svenskan och snart försvinna för att längre fram och då på ett varaktigare sätt återkomma, är att nämna ordet *artist*, som förekommer hos Per Brahe i en betydelse, som stämmer med den äldre, mera omfattande i franskan. Han säger nämligen om Gustav Vasa, att han var »en artist både till att sjunga och spela», d. v. s. att han var förfaren, en mästare däruti. Då emellertid Brahe, såsom framgår av hans skrifter, väl behärskade italienskan, är det mycket möjligt, att ordet under denna tid är att anse som ett italienskt lån.

I ett viktigt avseende kan det emellertid sägas, att reformationstiden blivit för det latinsk-romanska elementet i vårt språk av ingripande betydelse, nämligen i fråga om *suffixbildningen*.

Frånsett sådana från franskan lånade ändelser, som *-al*, *-el*, *-et*, *-är*, *-ör*, vilka under de äldre perioderna endast förekomma i enstaka ord och först längre fram bli av nämnvärdare betydelse för vårt språk, fäste vi oss i fråga om medeltiden särskilt vid infinitivändelsen — *-ra*, som redan mot slutet av 1400-talet fått ett ganska starkt uppsving, och ändelsen *-i*, som då

ännu visade sig ytterst sparsamt. Dessa båda slå nu alldeles igenom, och dessutom tillkomma en hel rad andra, t. ex. *-ion*, *-ism*, *-ist*, *-ant*, *-ent*. Dessa ändelser förekomma icke blott i en mängd, i sin helhet inlånade ord — då liksom alltsedan — utan äro eller bliva med tiden i större eller mindre mån även *produktiva*, d. v. s. att de kunna läggas till andra stammar, även icke-romanska, och på så sätt bilda nya ord, samt ha härigenom gjort vårt språk icke mindre tjänster än de särskilda, färdiga orden. De äro så att säga införskrivna tillbehör, som vi, om ock med en viss viktig inskränkning, såsom här nedan skall visas, kunna med hos oss tillgängliga fabrikat hopkomponera, varigenom det i flera fall blir onödigt att taga sin tillflykt till import av helt färdiggjorda varor. Så t. ex. behöva vi i nusvenskan icke använda det främmande ordet *absolutist* utan sätta ihop ädelsen *-ist* med *nykter* och få *nykterist* (flottist, förste klassist m. fl. moderna bildningar).

I varje fall utgöra de tillsammans en mycket betydande faktor i vår språkutveckling, och man kan med skäl fråga sig, hur det skulle vara möjligt att vara vissa av dem förutan.

Beträffande de ord, som förete sådana ändelser, är det ofta svårt att säga, om de härstamma från latinet eller franskan. Säkert är dock, att de, såsom bortfallandet av ultiman redan under denna tid utvisar, äro genomgående och nästan utan undantag förfranskade (moderna undantag äro t. ex. amanuens, inspektor, patronus).

Dessa suffix erbjuda flera egenskaper av intresse, men här må endast framhållas, att så vanliga de än äro, så har dock språkkänslan, i fråga om de allra flesta av dem, en egendomligt vaken uppfattning av att de äro mer eller mindre främmande tillbehör, som visserligen passa på främmande dräkter och ofta nog på våra germanska grannars men — med undantag för ett enda av dem, för vilket här nedan skall redogöras — icke på våra egna; vilket blir detsamma som att säga, att de tillåta ordbildningar så gott som obegränsat med latisk-romanska och franska stammar<sup>1</sup>, ofta med tyska men icke med nordiska. Denna det inhemska språkförrådets skygghet för de främmande

<sup>1</sup> Hur obesvärat det i själva verket i vårt språk förläres med franska stammar och suffix, som blandas om varandra, visar t. ex. *marchand en gros*, som i långliga tider omstuvades till *grossör* men i dessa dagar plötsligt förvandlats till det lika ofranska *engrossist* (ty. Grossist).

tillbehören har bevarats intill denna dag. Jag övergår nu till att säga några ord om var och en utav dem.

Ändelsen *-era* blir med detta tidevarv alldeles hemmastadd. Den förekommer mest i ord med latinska eller latinsk-franska stammar, såsom aspirera, resignera, restituera, men även i rent franska ord, såsom passera, profitera, kurtisera, och germanska, t. ex. *hovera* och *blommra* (ty. blumieren) med det ofta påträffade participet *blommerad* (blommig, om tyger).<sup>1</sup> Såsom i föregående artikel framhållits, ha endast ett fåtal franska verb i svenskan fått infinitivändelsen *-a*, t. ex. dansa och äventyra. Ändelsen *-era* avhåller sig strängt från förening med speciellt nordiska stammar.

Bildningarna på suffixet *-i*, nästan alltid i förbindelsen *-eri*, äro likaledes under 1500-talet i stark tillväxt. Ett bland de mest omtyckta orden är det redan under 1400-talet förekommande tyranni, och bland de många övriga må nämnas t. ex. aperi (apförelvisning, narrspel), ceremoni, drickeri, fiskeri, fleperi (löst prat, sladder, flärd), fögderi, klerkeri, lövjeri (trolldom, häxeri), larveri (maskeradupptåg, gyckelspel), lutheri, mörderi, papisteri, prosteri, raseri (vansinne), ribalderi (kringstrykande), röveri, smekeri (skrynleri, humbug, smeksamhet), släperi, tjuveri o. s. v.

Redan bland dessa exempel på *-eri* förekommer ett och annat, som torde kunna anses bildat av en nordisk stam, och säkert är i varje fall, att utvecklingen i fråga om detta suffix verkligen gått därhän, att hinder för dess förening med inhemska stammar icke föreligger i nusvenskan, såsom framgår av t. ex. tiggeri, trolleri, åkeri m. fl. Anledningen till denna särställning torde vara, att *-eri* på grund av hög ålder och flitig nötning kommit att förefalla vårt öra som ett rent germanskt element. Så mycket märkligare är det då, att de övriga, särskilt *-era*, som är det äldsta, kunnat motstå denna glidning.

Exempel på ord med ändelsen *-ion* äro under reformations-tiden: instruktion, kondition, legation, munition, obligation, ration.

<sup>1</sup> Det egendomliga adjektivet *blommerant*, som tillhör ett senare skede, synes däremot gå tillbaka på färgbeteckningen *bleu mourant* och betydde också i början blekblå men torde, när det någon gång förekommer nu för tiden, endast beteckna blommig eller blomstrande (om utseende). Det medelordet *oförblommerad* utgår däremot från den äldre bildningen (utan blomstersmyckade fraser, rakt på sak).

religion, resolution, o. s. v. En germansk nybildning från denna tid är seglation. Bildningar med nordiska stammar förekomma icke. — På den latinska nominativen (*-io*) är bildat t. ex. det under perioden förekommande disputats och i analogi därmed seglats (mlty. seglacie).

De sedan så yvigt växande bildningarna på *-ism* och *-ist* uppträda ännu sparsamt och hålla sig till latinsk-romanska stammar. Såsom exempel må nämnas papism, papist, evangelist, satanist. Ännu i dag låta dessa knappast förena sig med nordiska stammar.<sup>1</sup>

Ändelserna *-ant* och *-ent* förekomma likaledes i ett begränsat antal ord, men det förra visar sig redan nu produktivt med tillhjälp av germanska stammar. Exempel på dessa suffix äro: dravant (drabant), lutinant, officiant, predikant, lurant (en, som står på lur, lyssnare, spion, falsk person; särskilt talas om 'polska luranter'); regent, student o. s. v. Suffixet *-it* förekommer i ett och annat ord som jesuit, moskovit och *-ast* t. ex. i glasiast (glasdiamant).

Vad det moderna språket beträffar synes regel alltså vara, att alla ovan närmare omtalade, från franskan eller latinet inlånade suffix kunna förenas med germanska stammar<sup>2</sup> men endast *-vi* med nordiska.

Angående till sist den frågan, i hur stor utsträckning de franska ord, som inkommit under denna period, kunna sägas vara direkta lånord, torde den, såsom redan blivit antytt, böra besvaras så, att de huvudsakligen förmedlats över Tyskland men att flera av dem äro av så utpräglat teknisk beskaffenhet, att de lika väl kunna vara direkt inlånade. Särskilt ha väl de ovan omtalade franska hovmännen, på grund av den tongivande ställning de intogo, bidragit till en direkt import av franska ord, speciellt militärtermer. I synnerhet synes de Mornay under en tid ha varit Erik XIV:s militära allt i alla, och franska termer ha antagligen bland hovmilitärer använts i ansenligt större omfattning, än litteraturen utvisar.

<sup>1</sup> Måhända kan dock *-ism*, *-ist* anses på sätt och vis kunna ingå även i nordiska ord, åtminstone i speciellare betydelseskiftningar, t. ex. om man gäve en sekt eller en förening namn efter ett inhemskt ord.

<sup>2</sup> Härmed menar jag icke, att alla dessa bildningar måste ha uppstått på germanskt område; så t. ex. kunna fyllerist, blåbandist, förnämnet m. fl. lika väl ha uppkommit på nordisk mark, ehuru det skett med tillhjälp av tyska stammar.

I varje fall synes det mig ganska säkert, att de många franska suffixen tagit vägen över Tyskland. Däremot torde importen av franska ord över Danmark, på grund av det ofta spända politiska förhållandet till detta land, ha varit mindre betydande än under medeltiden.

Slutligen må tilläggas, att ett och annat italienskt och något enstaka spanskt ord under dessa renässanstider letat sig väg till vårt land, t. ex. *artist*, *marsipan*, *per fors*, *ipocras*; *armada* (se vidare förteckningen). Många voro de dock icke, och det bör först som sist ihågkommas, att Frankrike av gammalt, i språkligt hänseende liksom i andra avseenden, för oss varit representeranten för den av nordbon åtrådda Södern och den egentlige förmedlaren till Norden av den betydelsefulla medelhavskulturen.



## Förteckning

över reformationstidens fransk-svenska lånord (omkr. 1525—  
omkr. 1611).

- Ann. 1.* Då de talrika avledningar och sammansättningar, som uppstå under denna period, skulle upptaga ett alltför stort utrymme, ha de i regeln uteslutits.
- Ann. 2.* De i förteckningen upptagna orden — vilkas stavning även under denna period är mycket nyckfull — ha med en del smärre förenklingar återgivits i den vanligast förekommande formen; deras franska källord skrivas i den moderna formen utom i de fall, då den fornfranska kan vara belysande för deras utveckling.
- Ann. 3.* Ord av annan romansk härkomst än fransk upptagas även, bland annat därför att de i allmänhet synas ha invandrat över Frankrike, där de flesta rönt en viss fransk påverkan, särskilt den vanliga förkortningen.
- Ann. 4.* Genusbeteckningen måste ofta bli osäker och har därför i ett flertal fall hellre underlätts; likaså i de fall, då den ansetts obehövlig.
- Ann. 5.* Den litteratur, varur orden hämtats, har till övervägande del varit historisk och religiös, enär knappast någon annan stått till buds. Allt tryck har givetvis icke på långt när kunnat genomgå, och då någon fullständigare ordbok över periodens språk icke finnes utgiven, torde flera ord komma att saknas, än vad som blivit fallet i förteckningen över föregående periods lånord. — De talrika ord, särskilt ord på *-era*, om vilka det varit omöjligt att avgöra, huruvida de äro att anse som latinska eller franska, ha i allmänhet i denna förteckning utelämnats.
- Ann. 6.* Den i föregående artikel om lånorden (Nyfil. Sällsk:s Stud. IX) angivna planen att i regeln uppskjuta den

närmare behandlingen av vissa frågor, särskilt ljudläran, tills lånordens *förekomst* under olika tider blivit undersökt och framlagd, har även i föreliggande artikel blivit följd; detta så mycket hellre som jag under arbetets fortgång funnit den uppfattningen alltmåra bekräftad, att de fransk-svenska lånordens nuvarande form och uttal icke kunna rätt bedömas och förklaras utan ständig hänsyn till utvecklingen under föregående tidsskeden såväl i franskan som i svenskan. — Efter mycken tvekan har jag i regeln avstått från att utsätta de årtal, då de särskilda orden första gången påträffats. Detta skulle nämligen kräva en kontrollapparat, som ej skulle stå i rimligt förhållande till arbetet i övrigt, och i många fall säkerligen endast visa, när de *hittills* blivit tidigast belagda.

*Ade* (fra. adieu). Se ovan.

*affection* (fra. affection el. lat. affectio), känsla för, tillgivenhet.

Förekommer mot denna periods slut.

*aktion* (lat. actio el. fra. action), handling, åtgärd; drabbning, särskilt till sjöss. Möjl. latinskt i sin allmännare betydelse och i den speciellare säkerligen franskt.

*agera*, uppföra, om skådespel; i denna betydelse antagl. franskt.

Mot periodens slut.

*alarm*, n. (fra. alarme, av ital. all 'arme), signal till vapen, buller, upplopp m. m.

*alikant* (span. alicante), ett slags spanskt vin.

*almanach*, f. (fra. almanach), kalendarium, årsbok med notiser m. m.

*alphabet*, n. (fra. alphabet el. lat. alphabetum), alfabet.

*ambassadör* (fra. ambassadeur), sändebud. Formen en enstaka gång påträffad (Ol. Magn. Gothus 1527); det vanliga ordet är ambasad(e), ambasiat m. fl. efter ett lat. ambasiator.

*ambra*, f. (fra. ambre), välluktande, kådattat ämne, ambra. Mot periodens slut.

*amelera* (fra. émailler, mlt. ambeleren), emaljera.

*angelott*, engelott, m. (fra. angelot), guldmynt med en ängel i prägel.

*appetit*, m. (fra. appétit), åtrå, aptit (även i fråga om dryckesvaror).

*arkli*, n. (fra. artillerie), förråd av skjutvapen m. m. Se ovan.  
*armada*, f. (span. och fra. armada), krigsmakt, aven till lands, flotta. Mot periodens slut. Se även *armée*, av vilket ordet längre fram utträngdes i betyd. krigsmakt till lands.

*armé* (fra. *armée*), krigsmakt, i början även till sjöss, krigshär. Mot periodens slut.

*arrest*, n. (ffra. arrest), kvarhållande; beslag, kvarstad, arrest (även av personer); — *arrestera*, fördröja, kvarhålla (såväl i vanlig som laglig mening), arrestera. — Formerna *rastera*, *rostera* (nlty. rasteren, rosteren) torde vara kortformer av *arrestera*, med folkligt bortfall av *a*.

*artilleri*, n. (fra. artillerie), artilleri. Se ovan under *arkli*.

*artist* (ital. *artista* el. fra. *artiste*), skicklig, konstförfaren person. Se ovan.

*assoja*, f., vin från det forna grevskapet Auxois i Burgund.

*audiens*, m. el. n. (fra. *audience*), *audiens*.

*Barberare* (fra. *barbier*), fältskär. Förekommer sparsamt, vanl. bardskärare.

*bark* (fra. *barque*), båt, mindre fartyg. Av fransk härkomst är möjl. också det under medeltiden förekommande *barza* (fra. *barge*), (krigs)fartyg.

*best*, m. (ffra. *beste*), vilt djur; det senare *bestie*, vilddjur, odjur av lat. *bestia*. Sparsamt.

*Bla(n)ket(t)* n., fullmakt in blanco. Se ovan.

*blanket(t)*, n., ett slags ylletyg. Se ovan.

*bomesi* (fra. *bombasin*), ett slags siden, *bombasin*. I fråga om tyger på ändelsen *-i* och *-in* eller *-en* råder stor nyckfullhet, i det några analogiserats efter ord med *-n*, andra efter ord med *-i*. Se t. ex. å ena sidan *sajen* och *tubin*, å den andra *bomesi* och *seteni*.

*bonet*, *bonät(e)*, n. (fra. *bonnet*), mössa, barett, särskilt doktorsmössa, även kvinnohuva.

*bonet*, n. (fra. *bonnette*), *bonnett*, ett slags undre tilläggssegel; ännu i bruk som sjöterm, t. ex. *bonnettklyvare*.

*borda*, f. (fra. *bord*), bård, bräm; — inf. *borda* (något senare även *bordera*) bebräma, kanta. Det senare *brodera* kommer av fra. *broder*, som synes ha uppstått genom metates av fra. *border*. Under 1600- och 1700-talet begagnas i sv. *bordera* även i betydelsen *brodera*.

*brabants*, n., tyg från Brabant, egentl. *brabantskt* (tyg).

- brixilia*, m. fl. former, f. (fra. brésil, mlt. bresilien), sydamerikanskt (brasilianskt) träslag, färgämne, bresilja.
- brillor*, f. pl. (ital. barelle, glasögon, av lat. beryllus), knep, bedrägeri, särskilt i uttryck som 'sätta brillor' på någon, d. v. s. föra bakom ljuset, slå blå dunster i ögonen.
- Ceremoni*, f. (fra. cérémonie el. lat. caerimonia), ceremoni.
- citron*, citrin, m. (fra. citron), citron. Mot periodens slut.
- claret*, m. (fra. clairon), ett slags trumpet. Se även under panket; ordet kan ock vara analogiskt påverkat av trummet.
- carpei*, carpi, n. (fra. charpie), linneskav, charpi. Mot periodens slut.<sup>1</sup>
- Damask*, n. (ital. damasco, -sto, av Damasco), sidentyg, damast.
- dart*, m. (fra. dard, kastspjut m. m.) spetsigt vapen, dolk; möjl. kortform av daggert (av fra. dague?).
- datera* (lat. datare el. fra. dater), datera.
- delphin*, *dolphin*, tronföljare; synes gå tillbaka på lat. delphinus, men formen dolphin tyder på fransk påverkan (ffra. dalphin > dauphin).
- demant*, diamant, m. (ffra. diamant, diemant), diamant.
- discretion* (fra. discrétion), grannlagenhet, urskillning. Sparsamt.
- dravant*, dravantare (fra. trabant), drabant; — *dravanta*, tjäna som drabant.
- drätsel*, drässel, trässel m. fl., m. (fra. trésor, mty. tresel), skatt, d. v. s. förråd av guld, silver och värdeföremål; skattkammare, statskassa, skatt- och finansväsen; även *träselkammare* belagt. Då övergången r > l här knappast kan förklaras som vanligt suffixbyte, är det möjligt, att förväxling skett med ffra. *tresel*, en vikt — bråkdelen av ett uns —, som torde ha använts särskilt om guld och silver.
- dito* (f.ital. ditto, mod.ital. detto), samma, likaledes, dito.
- Ekonomi*, f. (fra. économie el. lat. oeconomia), hushållning, ekonomi. Dylika ord, t. ex. akademi m. fl., ha ofta den latinska ändelsen -ia i obest. form i sing. men i best. form -ien och i plur. -ier, vilka ändelser äro gynnsamma för francisering. Att avgöra, om sådana ord äro franska eller latinska, kan ofta vara en ren smakfråga.

<sup>1</sup> En del ord, däribland detta, äro tidigast påträffade i Benedictus Olavi läkarbok (1578). Det är möjligt, att de voro utanför fackkretsen så gott som okända, men de ord, som även visa sig redan i början av nästa period eller bibehållit sig till våra dagar, har jag i regeln ansett mig böra upptaga i förteckningen.

- Fabel*, f. (fra. fable el. lat. fabula) saga, fabel; även allmänt samtalsämne, visa ('bliva till en fabel').
- falkun*, m. (ffra. falcon), fält- eller skeppskanon. Se ovan.
- falkunet*, falknet m. fl., n. (ital. falconetto), lättare kanon, falkonett (synes dock under perioden ha övergått till betydelsen grövre kanon). Se ovan under falkun.
- familie*, m. el. f. (fra. famille eller lat. familia); mot slutet av perioden; måhända under denna tid latinskt lånord; senare säkerligen förfranskat.
- fansun*, f. (fra. façon), form, fason. Se ovan.
- fernis*, f. (fra. vernis, ty firnis), fernissa.
- fors* (fra. force el. ital. forza), kraft, våld; användes endast i uttrycket *perfors*, även 'med fors' el. till och med 'med perfors'. Prep. per tyder kanske på ital. ursprung eller påverkan (per forza).
- flött*, m., flöta, f. (fira, flahute, fläute), flöjt.
- frans*, franz, frantz m. fl., förekommer dels som adj., varvid även formen *fransk* visar sig, dels såsom subst. i fråga om franska fartyg (frantser) eller personer, dock belagt endast i plur., varför sing.-formen är något oviss (antagl. frants). Fartygsbenämningen torde vara identisk med personbeteckningen (jfr när det om ett fartyg säges, att det är en engelsman, en dansk eller en fransman). — Uder denna tid framträder även adj.-formen *fransösk*, fransösisk (ty. französisch), som sedan under långliga tider blir den förhärskande, tills den utbytes mot fransysk (antagl. på grund av analogi med tysk och rysk; se dock Hqst). För fransman är emellertid under 1500-talet fransos ännu det vanligaste; en blandform är fransosisk. 'Fransoser' förekommer även i betydelsen venerisk sjukdom. — Redan nu användes för personer uttrycket *fransman* och för landet *Frankrike*, jämte Franka-rike och Frankerike.
- frans*, m., fransa, f. (fra. frange), frans.
- fris*, m. (fra. frise), ett slags (ursprungl. krusigt) ylletyg.
- Galmeja*, f. (fra. calamine), galmeja (zinkkarbonat).
- garantsvis* (fra. garant-), såsom säkerhet.
- gardin*, n. (fra. courtine, rideau de lit), sängförhänge. Mot slutet av perioden. Det initiala *g* anses bero på holl. gordijn. Säkerligen har dock även den franska stammen garde-spelat in vid formens gestaltning (jfr garde-feu m. fl.). Ordet

har förmedlats till oss över tyskan, där den ursprungl. betydelsen ännu förekommer, t. ex. i gardinenpredigt (sparlakansläxa).

*guardie* (it. *guardie* el. fra. *garde*), trupp, livvakt, garde. Mot slutet av perioden. (T. ex. *liffguardi*.)

*gavelin*, äv. skavelin, f. (fra. *javeline*), kastspjut, 'snarspjut'.

Formen *gavelin* är nordfransk; *skavelin* är centralfransk (mhty. *schavelin*); jfr *k* resp. *sk* i *kastel*—*skastel* m. fl.

*general*, adj. (fra. *général*), förekommer i sammansättningar, t. ex. *general överste*, *general fältöverste*, *general quittance*, *general prästmöte*; från periodens senare del.

*gosse* (fra. *gosser*). Sparsamt. Se ovan.

*Habit*, m. (fra. *habit*), klädedräkt. Mot periodens slut.

*hantera* (fra. *hanter*, ofta *besöka*, i ffr. även *bruka*, *utöva*), taga på, vidröra; handla, driva handel (så ännu i tyskan, jfr även sv. *hantering*). Utvecklingen till den nuv. betydelsen har — därest det gamla ordet och det nya äro identiska — utan tvivel påverkats av likheten med *hand* (i ty. o. sv.). Den möjligheten förefinnes dock alltid, att här föreligga två till formen likadana men till ursprung och betydelse olika ord, av vilka det äldre senare gått upp i det yngre.

*hasselera* (fra. *harceler*), oroa (fienden). Mot periodens slut.

*herold* (ffra. *heralt*), härold. Sparsamt. Det franska ordet är ursprungligen germanskt.

*holla* (fra. *holà*), utrop. Mot slutet av perioden.

*Ingeniör* (fra. *ingénieur*), militärbyggmästare (så ock i fra.). På grund av denna betydelse uppstod senare beteckningen *civilingenjör* såsom motsats. Mot periodens slut.

*instrument*, n. (fra. *instrument*), musikinstrument; i denna betydelse antagl. franskt; — *instrumentist* (fra. *instrumentiste*), musikanter. Mot slutet av perioden.

*ipocras*, *hypocras*, n? (fra. *hypocras* el. ital. *ippocrasso*), ett sötat och kryddat vin, ansett som hälsobringande (namnet från Hippokrates) och från medeltiden mycket omtyckt i Europa; det var då blandat med honung, längre fram med socker (och brännvin); omtalas ännu hos Bellman.

*Jacka*, f. (fra. *jaque*), pansartröja, jacka; visar sig redan under föreg. period.

*Kallun*<sup>1</sup> (ffra. *caldun*, *chaudun*), inälvor. Sparsamt.

<sup>1</sup> Flera av de här upptagna orden förekomma under denna period endast stavade med *c*, t. ex. *carecant*, *cassera*, *complexion* m. fl.

*kancelleri*, n. (fra. chancellerie). Under det att det redan på 1200-talet belagda canceler torde komma av det lat. cancellarius, synes det under denna period förekommande cancelleri, redan nu även i kortformen kantsli, vara lånat från franskan.

*kanifas*, n. (fra. canevas), grövre duk, segelduk.

*kaprönika*, f. (fra. chaperon), ett slags mössa (för män eller kvinnor).

*karckant*, m. och n. (fra. carcan), halskedja av ädelstenar; på fra. ursprungl. halskedja, varmed brottslingar fästes vid pålen men även prydnadskedja med ädelstenar (så ännu hos Chateaubriand).

*karneol* (ffra. carnéol), rödaktig ädelsten, karneol.

*karmesin*, n. (ffra. cramoisin, el. it. cremisino, mlty. karmesin), ett slags, vanl. rött, tyg. Ordet uppgives i fra. endast som adj., men betyder på ital. även tyg (rött siden el. sammet), vilket skulle kunna tala till förmån för ital. härkomst.

*kartog*, kartun m. fl. former, f. (möjl. från it. cartuccia, fra. cartouche, dock mycket ovisst), ett slags grov kanon.

*kassack*, 'kassjacka', m. fl., f. (fra. casaque), kappa med vida ärmar.

*kassera*, upphäva, annullera.

*Komplexion* (fra. complexion el. lat. complexio), lynne, temperament.

*kondition* (fra. condition, el. lat. conditio), villkor; tillstånd, stånd; möjligt är, att ordet i den förra betydelsen är latinskt, i den senare (»stånd och condition») franskt.

*konfekt*, n. (it. confetto), konfekt; antagl. av ital. ursprung och sedan latiniserat.

*konterfey*, n. (fra. contrefait), avbildning, porträtt; — *avkonterfeyja*. Se ovan.

*kontor*, *kantor* (fra. comptoir), skåp? Ordet betyder i fra. vanl. disk, dessutom handelsagentur i utlandet, faktori, filial, sällan vanligt handelskontor. Betyd. skåp i sv. är egendomlig (jfr ännu vindskontor, klädkontor). Uttalet kantor (mlty. kantor) förekommer ännu i sv. dialekter.

*korrespondens* (fra. correspondence), förbindelse. Sparsamt.

*kortisera*, förlusta sig vid hovet; denna betydelse synes icke vara alldeles främmande för den äldre franskan (se ex. i Litttré); — *kortisan*, hovman förekommer i Har. O:sons vis-

bok, osäkert dock från vilken tid, liksom i fråga om en del andra där belagda ord, som här ej upptagits.

*kruzat*, krosot, m. (fra. *cruzade*), ett slags guldmynt.

*kyris*, kyrits, körsk, n. (fra. *cuirasse*, mty. *küris*, *kürisch*), bröst-harnesk, särskilt för ryttare. Formen *körsk* antagl. från ty. *kürisch*, som i sin tur torde ha påverkats av *harnisch* (jfr den något senare i sv. förekommande formen *körnesk*, en hybrid av *körits* och *harnesk*).

*Lack* (fra. *laque*), sigillack. Sparsamt.

*lakej* (fra. *laquais*), betjänt, lakej.

*lanterna*, f. (fra. *lanterne*), laddskyffel (för att föra krutet in i kanonen); samma betyd. i fornfranskan.

*luta*, f. (fra. *luth* el. it. *liuto*, mty. *lute*), *luta*; det finala *c* i ty. möjl. i analogi med andra musikinstrument (*flöte*, *geige*, *trompete*, *posaune* o. s. v.).

*lutinant* (fra. *lieutenant*, holl. *luitenant*), underbefälhavare. Se ovan.

*lovera* (ffra. *louvier*), *lova* (sjötermen).

*Madall*, m. (fra. *médaille*), smycke i förm av en penning, buret i en kedja om halsen.

*madamma* (fra. *madame*), som titel. Se ovan. — Formen på detta ord m. fl. visar, att det gamla sättet att låta franska fem. ord på stumt *c*, som i sv. behålla sitt genus, sluta på *-a* ännu fortlever. Dubbelformer, t. ex. frans—fransa, flött—flöta, torde beteckna övergången till förstumning (varvid orden i sv. i regeln bli mask. eller neutr.).

*malmasie*, *malmasier* m. fl. former, dock ingen med *v*, n. (fra. *malvoisie*, ty. *mavasier*), grekiskt vin, efter ursprungsortens ital. namn *Napoli di Malvasia*. Detta, i likhet med åtskilliga andra namn på varor, misshandlade ord synes ha fått sitt *r* i tyskan; *m* i fornsv. tyder på inlänning över engelskan (*malmsey*). I nusv. säges vanl. *malvoisir* men stavas ofta riktigt *malvoisie*.

*maner*, n. (fra. *manière*), sätt, *manér*; även formen *manner*ing.

*marmelad* (fra. *marmelade*), *marmelad*. Mot periodens slut.

*marschera* (fra. *marcher*), *tåga*, *marschera*.

*marsipan*, *marsipan* (ffra. *marsepain*, fra. *massepain*, el. it. *marza pane*), bakverk av mandel och socker, mandelmassa, *marsipan*. Ovisst ursprung.

*melodi* (fra. *mélodie*), *melodi*. Mot periodens slut.



*melon* (fra. melon), melon. Mot periodens slut.

*mesan*, mösan (it. mezzana el. fra. misaine), mesansegel el. -mast.

*minister*, (kloster)föreståndare, även sändebud; gammalt lat. ord men i den senare betyd. antagl. infört från franskan.

*minut* (fra. minute), minut. Mot periodens slut.

*munitioner* (fra. munitions), krigsförnödenheter. — Den uppgiften, att *ammunition* uppkommit av la munition > l'ammunition, synes tveivelaktig; amunition finnes i fornfranskan (men ej i mod. fra.).

*morian* (ffra. maurien, innev. i Mauretanien), mor, morian, neger. Sparsamt.

*mortare*, mortar, m. (fra. mortier el. lat. mortarium, mlt. mortar), mortel. Sparsamt.

*mumie* (fra. momie), mumie (som medicin på grund av påstådd läkekraft). Sparsamt.

*muscatella*, f. (it. moscatella), muskatvin, muskatell.

*muskat*, muskåt (fra. muscat), muskot.

*myteri*, n., något senare även mutineri (av fra. muete, upplopp m. m. resp. fra. mutinerie, jfr eng. mutiny).

*Obligera* (fra. obliger el. lat. obligare), förbinda, förplikta.

*offerera* (fra. offrir el. lat. offerre), erbjuda.

*officer* (fra. officier), officer, även tjänsteman; den senare, ursprungliga, betydelsen finnes kvar i mod. fra., t. ex. i officier de justice. Sparsamt.

*Panel*, n. (ffra. panel), vägghpanel, även, synes det, pelarskrank; lågtyskt inflytande liksom i kanel och juvel.

*panket*, n. (fra. banquet), festmåltid; — *panketera*. Orden stavas vanligen med p (jfr fra. bocal, sv. pokal m. fl.). — De ord, som innehålla de franska ändelserna *-et, -ette* (el. ital. *-etto, -etta*), stavas i allmänhet även med två *e* (pankeet o. s. v.), vilket synes visa, att de under denna period uttalats i överensstämmelse med t. ex. mod. sv. staket. De ha tydligen förmedlats till oss över lågtyskan, där ändelserna blivit *-et, -ete* (ffra. *-ete*), och då *e* i den fem. formen i sv. förstum-mats, har hos oss endast återstått *-et* (intet av orden är i sv. fem.). Rester av denna äldre företeelse ha vi i staket och trumpet. — Bankett, blankett är ett senare uttal, som i de följande lånorden slagit alldeles igenom. De under 1500 talet förekommande skrivformerna stakett o. s. v. (till

o. med stakeett) tyda måhända på en övergångstid, innan bruket stadgat sig i den ena eller andra riktningen. En sådan vacklan föreligger i viss mån ännu mellan servet och servett. Närmare redogörelse för dessa företeelser kommer att lämnas i blivande artiklar om ljudläran.

*papegoja*, f. (ffra. papegai) papegoja (i fra. konstgjord fågel för målskjutning).

*parlamentering* (fra. parlement), underhandling; parlamente betyder dock fortfarande endast bråk, oväsen, uppträde.

*partsel*, persel, m. (fra. parcelle) vara, artikel, prestation in natura; formen persedel, som visar sig redan mot slutet av 1500-talet, har möjligen uppkommit i anslutning till sedel, som kan ha inverkat i betydelsen förteckning på varorna (jfr utdelningssedel); enl. Hqst är företeelsen jämförlig med farväl > farvädel.

*passement*, n. (fra. passement), snöre (i snörmakeri), bård, frans. *passera* (fra. passer), dels överlämna, utväxla, t. ex. diplomatiska noter, dels bereda, t. ex. läder (så ock i fra.), dels färdas fram, passera och slutligen även gå an, kunna godtagas.

*pastej* (ffra. pasté, mlty. posteie), pastej; — *pasteja*, tillaga som pastej.

*pastej*, n., fästningsverk, ty. bastei, av fra. stammen bast-, t. ex. i bastion.

*patronflaska*, f. (fra. patron), en militärterm; betydelsen oklar. *peyto*, n?, vin från Poitou (lat. Pictavum); inlånat, innan uttalet *ci* skridit vidare.

*patent* (fra. patente), öppet brev från myndighet.

*pedestal*, m. (fra. piédestal), piedestal, *l* för *d* i det enda belägget 'pelere och pelestal' är måhända felskrivning på grund av det bredvidstående pelare.

*petersement*, petersimens, n. (span. Pedro Ximenes), ett slags spanskt vin.

*pika* (fra. piquer), anmärka på, insinuera.

*pistol* (fra. pistole), pistol. Mot periodens slut.

*poet* (fra. poète el. lat. poeta), skald.

*portugalöser*, m. (mlty. portugaloser), ett slags guldmynt, synes ej ha förekommit i fra. men är tydligen bildat av romanska element.

*postera* (ty. postieren, av fra. poste), resa som kurir.

*pankrott* (fra. banqueroute), bankrutt.

*partisan*, *bardisan* (fra. *partisane*), ett kortare spjut, hillebard, *bardisan*.

*privet*, n. (ffra. *privet*), avträde; förekommer ännu i sv., åtminstone dialektalt (*privet*, *prevet*).

*pris*, m? (fra. *prise*), erövrat (*fartygs*)gods, *pris*.

*profoss*, även *prewost* (ffra. *provost*, ty. *profoss*), militär åklagare, väbel. — Det redan under medeltiden vanliga *prost* är ursprungl. samma ord (lat. *prepositus*). Huruvida det sv. *prost* kommer av det ffra. *prost* eller om båda gå tillbaka på en förkortning av det latinska ordet, är vanskligt att avgöra.

*provand*, *proviand*, n. (it. *provianda*), *proviand*.

*pur* (fra. *pur*, el. lat. *purus*), *ren*, *enkel*.

*praktika*, f. (ffra. *pratique*, mod. fra. *pratique*), utväg, konstgrepp, ränker; i sing. även handläggning, överläggning. I ffra. skrives denna stam omväxlande med och utan *c*. Inf. *praticera* i sv. tyder på latinsk inverkan.

*pänsel* (ffra. *pincel*), *pensel*.

*pöckla*, f. (ffra. *bocle*), kupigt prydnadsföremål av metall (*buckla*). särskilt på hästmunderingar.

*Quittance*, f. (fra. *quittance* el. lat. *quittantia*), *kvitto*. Den ofta förekommande formen *quitta*, f., torde vara en bildning av det gamla lånordet *kvitt*; det senare *kvittera* (fra. *acquitter*) kan likaledes vara en nybildning av *kvitt* eller en kortform av *acquitter*.

*Ransom*, n. (fra. *rançon*, av lat. *redemptio*), *lösen*, *lösepenning*; inf. *ransuna*, frigiva mot lösen, förekommer redan under medeltiden. Ang. mod. *ranson* (*matportion*, av lat. *ratio*), se ovan under *fansun*.

*rabyt*, m. (fra. *rebut*), *avskum* (såsom okvädinsord).

*rappet*, *rappir*, n. (fra. *rapière*), *lång* och *smal värja*.

*raket*, n. (fra. *raquette*), *bollspel*, även *lokal* för sådant. Det mod. *racket*, som ursprungl. är samma ord, är tydligen lånat från engelskan. Ordet *raket*, *fyrverkeripjes* är senare och ital. lånord (*rochetta*, *slända*). — Se även under *panket*.

*rekommendera* (fra. *recommander*), *anbefalla*.

*rumeni*, *romeni*, n. (fra. *romenie*), grek. vin från Napoli di Romania på Morea.

*romeni*, *remeni*, n., ett slags pälsverk; ordet antagl. av romanskt ursprung.

- respit*, m? (fra. respit), uppskov. Sparsamt.
- regent* (fra. régent), regent, styresman; även regerare förekommer.
- Saffir* (fra. saphir el. it. saffiro), safir.
- salser*, n. (ffra. salcière), såsskål.
- sabel*, m. (ffra. sable); sabel. Sparsamt.
- salvogard*, ett slags fredstecken, lat.-rom. sammansättning.
- sandel* (fra. sandal), sandelträ.
- sayen*, n. (ffra. saie, soie), ett slags ylletyg (mlty. sayen). Ändelsen i analogi med andra varunamn på *-u*.
- skampelun*, m. (ffra. eschantillon), mönster, modell, schablon.
- siffra*, f. (ffra. cifre), siffra. Sparsamt.
- skärmytsel*, m.? (fra. escarmouche el. it. scaramuccia, mlty. scher-mutzel), skärmytsling.
- servett(e)*, (fra. serviette), servett. Sparsamt (vid hovet); eljest, när sådant förekom, användes ordet handkläde.
- seteni*, n. (it. setino, fra. satin, mlty. setenin), ett slags siden, satin.
- seter*, n. (samma stam som setino), ett slags bomullstyg.
- siden*, n. (nordit. seda), siden. Såväl seteni och seter som siden äro ursprungligen avledning av lat. seta (borst), som givit fra. soie.
- sidenart*, sidendort, n., *sidensajen*, n. (senare delen se sayen), *sidenvand*, n. (senare delen i ty. gewand), olika slags sidentyger.
- smelts*, smalts, m. (it. smalto, ty. schmalz), emalj.
- stacket*, n. (ffra. estaquete, mlty. stacket), pålverk; enl. Hqst äv. estaquet. — Se även under panket.
- sissare*, m. (fra. ciseau, antagl. påverkat av eng. scissors), sax.
- sjöflytt*, sjöflött, m. (ffra. chiffloit, i anslutning till sv. flött), vis-selpipa; senare under formen sifflojt och då även i betyd. av en orgelstämma.
- skargant*, m. (fra. sergeant, mlty. scariante), vaktknekt, stadsvakt, drabant, t. ex. 'djävulens skarganter'.
- soldat* (fra. soldat), militär i allmänhet, soldat, ännu ej så vanligt.
- stoffera* (ffra. estoffer), utrusta, utstyra, pryda, äv. anstifta.
- stövel*, m. (it. stivale, lat. æstivale, 'sommarsko?'), stövel, redan i början av 1400-talet.
- svada*, f., *svader*, m. (fra. escadre), skvadron. Sparsamt.
- subtilig* (fra. subtil el. lat. subtilis), fin, smal, äv. klyftig.
- Tafft*, n. (fra. taffetas), taft.
- tamarind* (it. tamarindo), tamarindträdet. Sparsamt.

*tamarisk* (fra. tamarisc), tamariskbusken. Sparsamt.

*tanetbrun* (fra. brun tanné), ljusbrun (som garvarbark).

*tapetseri*, tapitseri, n. (fra. tapisserie), (vävda) tapeter, formen tapeteri förekommer även.

*tars*, m? (fra. targe), ett slags sköld; ett annat ord *tars* (fra. targe) förekommer såsom anatomisk term för vrist.

*tasta* (ffra. taster), känna, taga på, angripa, antasta.

*toffel*, m. (kortform av fra. pantoufle), toffel.

*tortis*, tortisa, f. (fra. tortis), fackla.

*trasard* (synes vara ett franskt ord, vars motsvarighet dock ej kunnat påträffas; av trésor?), ett prydnadstillbehör på kläder ('gulsnöre och trasard').

*trummet*, -ete, trompett, trumpet, m. (fra. trompette), trumpet; — *trummetare*, trompetare. Se även under panket.

*tubin*, m. (fra. tabis), ett slags siden.

*Universitet*, n. (fra. université el. lat. universitas), universitet.

Under 1400-talet begagnades ännu det lat. ordet universitas eller andra uttryck, såsom studium generale, studium privilegiatum eller collegium. Först mot slutet av 1500-talet synes benämningen academia (best. form academien, plur. academier) bli vanlig. Universitet är typiskt för de ord, angående vilka det är omöjligt att avgöra, om de äro franska lånord eller latinska med förfranskad ändelse.

112

115

QUELQUES RÉFLEXIONS  
SUR LA  
DIPHTONGAISON EN ESPAGNOL

PAR  
**E. STAAFF**







Le trait le plus marquant du vocalisme espagnol regardé du point de vue historique me paraît être l'indépendance apparente du développement des voyelles ouvertes à l'égard de leur position libre ou entravée. Cette position, qui en français et en italien décide du sort ultérieur de l'*e* et de l'*o*, de sorte que la position libre amène la diphtongaison, tandis que la position entravée conserve la voyelle intacte (sauf changements survenus à une époque postérieure), ne paraît jouer en espagnol aucun rôle. Exception faite pour un cas spécial auquel nous allons consacrer dans la suite quelque attention<sup>1</sup>, la diphtongaison se produit régulièrement dans cette langue aussi bien en position libre qu'en position entravée; *rota* > *rueda*, *sorte* > *suerte*.

De quoi dépend ce fait singulier? Quelle était la différence entre le latin vulgaire de l'Espagne et le latin vulgaire de la Gaule qui pourrait nous faire comprendre le traitement différent que font subir les deux langues aux voyelles ouvertes? Voilà la question sur laquelle porteront en premier lieu les réflexions suivantes.

---

Le problème en question a été l'objet de l'attention de plusieurs romanistes. Ce ne peut être mon intention de rendre compte dans cet exposé sommaire de tout ce qui a été dit à ce propos. Je rappellerai seulement quelques ouvrages ou articles qui contribuent à mon avis tout particulièrement à éclaircir la question.

Si je commence par donner une analyse relativement détaillée de quelques parties d'une étude<sup>2</sup> que j'ai consacrée moi-même, il y a déjà une quinzaine d'années, à la question des voyelles libres et entravées en français, c'est que dans cette

<sup>1</sup> Voir p. 121—123.

<sup>2</sup> E. Staaff, Étude sur quelques problèmes de phonétique française. (Språkvetenskapliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar 1910—1912, pp. 53—95).

étude, j'ai été amené à me prononcer en passant aussi sur la syllabation en espagnol, que l'opinion que j'y ai émise me paraît toujours juste et qu'elle se trouve dans son fond appuyée par les recherches de plusieurs savants qui, dans la suite, se sont occupés du même problème.

Dans cette étude, je parlais de la théorie de M. Jespersen<sup>1</sup> selon laquelle le nombre des syllabes d'un mot est égal au nombre des sons représentant un degré de perceptibilité supérieur à celui des sons environnants ou autrement dit, au nombre des maximums relatifs de perceptibilité.

Pour déterminer la coupe syllabique en latin vulgaire, j'ai d'abord examiné quelles étaient les combinaisons consonantiques qui pouvaient commencer et terminer le mot, ces combinaisons pouvant évidemment aussi commencer et terminer la syllabe à l'intérieur du mot. J'ai ainsi établi comme groupes initiaux toute combinaison d'une muette ou d'un *f* avec une liquide (*r*, *l*), excepté toutefois les groupes *tl*, *dl*, ainsi que les groupes *sk*, *sp*, *st*, qui pourtant ont de bonne heure changé de condition, puisqu'ils exigent devant eux en roman un appui vocalique.

Pour trouver les groupes finals, je suis parti de l'époque de la chute des voyelles finales, et j'ai constaté que les groupes suivants pouvaient, après cette chute, terminer le mot:

- 1) Une liquide ou une nasale suivie d'une muette, d'un *f* ou d'un *v*<sup>2</sup>: *rt*, *rd*, *lt*, *ld*, *nt*, *nd*, *rk*, *rg*, *lk*, *lg*, *nk*, *ng*, *rp*, *rb*, *rv*, *lp*, *lv*, *mp*, *mb* (*part*, *verd*, *mult*, *cald* etc.).
- 2) Une liquide suivie d'un *s*: *rs*, *ls* (*vers*, *fals*).
- 3) Une muette suivie d'un *s*: *ks*, *ps* (*lax*, *laps*).
- 4) Un *s* suivi d'une muette; *sk*, *sp*, *st* (*fust*, *busc*, *crisp*).
- 5) Une muette suivie d'une muette: *kt*, *gd*, *pt* (*fact*, *frigd*, *sept*).

Ces groupes peuvent dans certains cas être précédés d'une troisième consonne, mais il est probable que, dans la plupart

<sup>1</sup> Otto Jespersen, *Fonetik, En systematisk fremstilling av læren om sproglid*, København 1899, p. 521 ss.

<sup>2</sup> Le fait qu'une consonne sonore devenue finale passe en sourde ne change rien à la qualité du groupe d'être final. Ce passage ne s'est d'ailleurs pas opéré d'un coup, de sorte que la consonne doit être restée sonore pendant un certain temps même en position finale.

des cas, ces groupes de trois consonnes (promptu, planxi, carpsu etc.) étaient déjà réduits lors de la chute de la finale.<sup>1</sup>

Ensuite, j'ai fait le raisonnement suivant. Un son doit, s'il commence la syllabe, présenter le même développement que lorsqu'il commence le mot, et, s'il termine la syllabe, le même développement que lorsqu'il termine le mot, ce qui n'empêche nullement que le son ne puisse tout en remplissant ces conditions se partager entre la syllabe qui précède et la suivante. Mais si le son ne suit ni le développement initial, ni le final, il est certain que ce son n'était à l'époque qui détermine son développement ni final, ni initial ou, ce qui revient au même, qu'il était aussi bien l'un que l'autre. Son développement est alors le résultat de l'action combinée du son précédent et du son suivant. Le son en question est, pour employer un terme heureux introduit par M. Meyer-Lübke, *intersyllabique* (zwischen-silbig).

Ainsi, une consonne simple entre deux voyelles était dans le pré-français intersyllabique. Dans un mot comme par exemple *ripa*, c'est à sa place entre les deux voyelles que le *p* doit son développement en *r*. La coupe syllabique tombe donc dans la consonne. Il en est de même, lorsqu'il s'agit d'un groupe initial à l'intérieur du mot. Dans *patre*, la coupe tombe dans le *t*. A mon avis, la consonne, bien que simple, se compose dans ces cas de deux éléments, un premier qui est implusif et un second qui est explosif. Si un groupe initial se trouvant à l'intérieur du mot est précédé d'une autre consonne (nostru, contra, ultra), j'ai essayé de démontrer que c'est pourtant toujours dans la muette qu'il faut chercher la coupe syllabique.<sup>2</sup>

Quant aux groupes finals se trouvant à l'intérieur du mot, on peut se demander si la coupe tombe entre les deux consonnes ou dans la dernière. J'ai conclu du fait que, lors de la chute de la voyelle finale, *t* dans le mot *parte* persiste, qu'à partir d'un certain moment cette consonne s'est attachée à la première syllabe, tandis que son traitement dans un mot comme *partir* indique que son développement dépend aussi de la seconde. J'ai donc fait tomber la coupe dans le *t*. Dans cette ordre d'idées, j'ai aussi pris en considération les monosyllabes

<sup>1</sup> Voir Staalff I. c., p. 60.

<sup>2</sup> Voir Staalff I. c., p. 61.

(trans > tres, cor > cuer, mel > miel), qui montrent qu'une consonne suivant la voyelle tonique n'empêche pas le développement libre de la voyelle. Si, par conséquent, la coupe était tombée entre *par* et *te*, on se serait attendu à une forme \**perle*.

S'il s'agit d'une consonne géminée, il faut admettre, puisque la voyelle ne subit pas de changement, que la plus grande partie de sa durée appartient à la syllabe précédente.<sup>1</sup>

Enfin je me suis dit que dans les groupes comme *mn* (*lm*, *ln*), dans lesquels les deux consonnes ont le même degré de perceptibilité et qui ne peuvent être ni initiaux, ni finals, la coupe doit nécessairement tomber entre les deux consonnes.<sup>2</sup>

Quant au développement des voyelles toniques en français, j'ai tiré de mes raisonnements les conclusions suivantes:

1) La voyelle tonique est libre, lorsqu'elle est suivie dans la même syllabe d'une consonance du maximum d'une consonne simple.<sup>3</sup>

2) La voyelle tonique est entravée lorsqu'elle est suivie dans la même syllabe d'une consonance dépassant le maximum d'une consonne simple.

J'ai ajouté à ma démonstration ceci:

«C'est en regardant ces deux lois que nous apercevons le rôle que joue l'effort expiratoire<sup>4</sup> dans la syllabation du latin vulgaire. La coupe des syllabes tombe, nous l'avons vu, dans

<sup>1</sup> Il faut distinguer dans ce cas les muettes d'un côté, des continues de l'autre. S'il s'agit d'une voyelle suivie d'une muette double, par exemple *cappa* > *chappe*, la seconde syllabe commence par l'explosion, tandis que l'implosion et la tenue forment ensemble une durée de plus d'une consonne simple appartenant à la première syllabe. S'agit-il d'une continue, par exemple *terra* > *terre*, la plus grande partie de la durée en appartient à la première syllabe.

<sup>2</sup> Je ne m'occupe pas des groupes secondaires malgré le grand intérêt qu'ils offrent, surtout au point de vue chronologique. Leur traitement ne saurait invalider les conclusions que j'ai cru pouvoir tirer de mon raisonnement. (Cf. Staaff l. c., p. 92).

<sup>3</sup> La voyelle est par conséquent libre: 1) en position finale: *me* > *moi*; 2) devant une autre voyelle: *mea* > *moie*, *deu* > *dieu*; 3) étant suivie dans un mot paroxyton (et, dans certain cas, dans un mot proparoxyton) d'une seule consonne; *amaru* > *amer*, *tepidu* > *tiède*; 4) dans les monosyllabes se terminant par une consonne: *cor* > *cœur*; 5) étant suivie d'un groupe initial; *patre* > *père*. Elle est entravée: 1) étant suivie d'un groupe final: *parte* > *part*; 2) étant suivie d'une consonne double: *ferru* > *fer*.

<sup>4</sup> Il faudrait dire aux deux endroits de ce morceau la durée expiratoire au lieu de l'effort expiratoire.

la consonne ayant le moins de perceptibilité (et dans certains cas entre deux consonnes de même perceptibilité). Or, si, dans le cas où la voyelle est suivie d'une seule articulation consonantique au plus avant cette limite, elle s'allonge, tandis que, quand elle est suivie de deux articulations, elle s'abrège, cela paraît prouver que la langue tendait à une certaine égalité dans l'effort respiratoire donné aux syllabes toniques. La partie de cette quantité donnée à la voyelle était prise aux consonnes et réciproquement.»

Dans une note p. 64, j'ai ajouté ce qui suit: »Il paraît très probable que dans les langues qui, comme l'espagnol, montrent la diphtongaison même en position entravée, ce développement tient en réalité à la syllabation, la coupe des syllabes tombant avant la seconde consonne du groupe: *morte* > *muerte*. C'est là une supposition d'autant plus probable que, la finale ne se réduisant pas, *t* pouvait toujours s'appuyer sur la voyelle suivante.»

Le rôle de la syllabation dans le développement des voyelles en espagnol est reconnu par Mlle E. Richter<sup>1</sup> et par M. Millardet<sup>2</sup>, mais ces deux savants envisagent pourtant le problème d'une autre façon que moi, voulant placer la coupe entre la voyelle et la consonne suivante.

Dans un ouvrage d'une très haute valeur paru dernièrement sous le titre *Études de phonétique générale*, l'auteur, M. Pierre Fouché<sup>3</sup>, soumet notre problème à un examen approfondi.

A l'effort respiratoire que plusieurs théoriciens ont regardé comme le principe de la syllabation, d'autres ont substitué la perceptibilité. Ferdinand de Saussure remplace ces deux principes par le degré d'aperture<sup>4</sup> des différents sons. Cette théorie

<sup>1</sup> Elise Richter, *Der innere Zusammenhang in der Entwicklung der romanischen Sprachen* (Zeitschrift Beih. 27), p. 115.

<sup>2</sup> G. Millardet, *Linguistique et Dialectologie romanes* p. 296 et *Bulletin Hispanique* XXIII, p. 74.

<sup>3</sup> Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg 39 (1927).

<sup>4</sup> M. Jespersen attribue le même degré de perceptibilité (le plus bas) aux explosives sourdes et aux fricatives sourdes, le second degré aux explosives sonores et le troisième aux fricatives sonores, tandis que, pour de Saussure, le premier degré d'aperture (le plus bas, aperture zéro) comprend toutes les explosives, le second toutes les fricatives. Ensuite viennent dans les deux systèmes les nasales, suivies des liquides, qui dans le système de

même s'est trouvée en désaccord avec certains faits linguistiques, tels le grec *kteis* et le latin *sta*, où la suite des sons de la syllabe ne répond pas à la gradation par degrés d'aperture de Saussure. M. Grammont a trouvé un autre principe dont M. Fouché se sert avec son autorisation dans son ouvrage.<sup>1</sup> Au degré d'aperture, M. Grammont substitue *l'effort musculaire laryngien*. Les expériences ont montré que la consonne qui ouvre la syllabe a une tension croissante, tandis que celle qui la ferme a une tension décroissante, observation qui s'accorde parfaitement avec la théorie de Saussure regardant l'explosion et l'implosion. En somme, la différence entre M. Grammont et de Saussure ne paraît pas grande. M. Grammont élargit la théorie de Saussure afin d'y faire entrer aussi les syllabes peu stables que M. Fouché qualifie d'imparfaites et dont nous venons de citer quelques exemples.

M. Fouché donne, p. 8 ss., des graphiques montrant la variation de la coupe syllabique dans la combinaison *umpu*. La coupe syllabique déterminée par le point minimum de la tension musculaire peut, selon ses expériences, tomber entre *m* et *p*, dans *m* ou avant *m*. Il serait pourtant surprenant qu'il n'y eût pas aussi une prononciation de cette combinaison où la coupe tombât dans *p*. Pensons au mot latin *campo*. Plus la voyelle finale s'affaiblit, plus le *p* doit nécessairement s'attacher à la première syllabe pour en constituer en dernier ressort le son final. N'est-il pas indispensable, dans ces circonstances, d'admettre que c'est dans le *p* même qu'a résidé la coupe syllabique à un certain moment?

Pour l'espagnol, les recherches de M. Fouché aboutissent à ce résultat que dans un mot de la structure de *testu*, la coupe syllabique est tombée dans le *s*, et il constate dans cette langue l'existence de trois degrés de durée vocalique ayant comporté la diphtongaison de la voyelle; la durée minima serait celle d'une voyelle de monosyllabe en syllabe fermée; ensuite viennent les mots du type *testu*, dans lesquels la voyelle était suivie dans la même syllabe d'un segment seulement de consonne.

Jespersen offrent deux degrés de perceptibilité a) *l*, b) *r*. Suivent chez les deux savants *i*, *u*, *ü—e*, *o*, *ö—a*. M. Jespersen classe avec *a*, comme représentants de la plus grande perceptibilité, *ø* et *ę*.

<sup>1</sup> l. c., p. 4.

Le dernier degré est représenté par les mots du type *bene* où la voyelle termine la syllabe.

Conformément à l'opinion que j'ai exposée à propos des conditions syllabiques du français et à l'objection que je viens de formuler contre l'analyse de la combinaison *unpu*, je ne saurais trouver la conclusion de M. Fouché entièrement juste. Qu'est-ce qui empêche de placer la coupe syllabique entre les deux consonnes dans les mots de la structure de *testu* (c'est-à-dire avec un groupe final français après la voyelle tonique)? Puisque *cor* donne *cuer*, pourquoi *mor*|*tu* ne donnerait-il pas *muerto*? Si *quem* donne *quien*, pourquoi *tem*|*po* ne donnerait-il pas *tiempo*? Il s'ensuit que j'accepte encore moins l'opinion de M. Millardet selon laquelle on aurait eu à l'époque de la diphtongaison les coupes *co*|*sta*, *po*|*rla*, *vo*|*lla*, *he*|*rba*.

Tout en partageant d'une façon générale les vues de M. Fouché, je crois par conséquent que l'application qu'il en fait à l'espagnol est susceptible d'une légère modification dans le sens que je viens d'indiquer.

Il y a, à la règle de la diphtongaison, une exception importante et bien connue. C'est que ni *e* ni *o* ne diphtonguent devant un yod suivant: *sẽx* > *seis*, *pẽctu* > *pecho*, *spẽculum* > *espejo*, *oẽto* > *ocho*, *oẽclu* > *ojo*, *põdiu* > *pojo*.

M. Menéndez Pidal<sup>1</sup> voit la cause de ce phénomène dans une assimilation régressive: «puesta la vocal acentuada bajo la influencia de esta yod, se cierra un grado, pasando a la categoria inmediata siguiente ... *e* > *e*...*o* > *o*. Les deux voyelles étant devenues fermées, ont, de l'avis de M. Menéndez Pidal, perdu leur faculté de se diphtonguer.

Cette façon d'envisager le problème me paraît rencontrer des difficultés d'ordre chronologique. Regardons par exemple le mot *pẽctu*. Supposons à une certaine époque la forme *pẽitu*. L'inflexion de l'*e* ne s'est pas faite d'un coup, mais peu à peu. Il faudrait donc admettre que la diphtongaison de *e* (*o*), qui est pourtant de date très vieille, n'eût commencé qu'après 1) le passage de *et* à *it*, 2) le passage de *e* sous l'influence du yod à *e*. Ce qui me paraît peu probable.

<sup>1</sup> Manual de Gramática histórica española, 5e éd. (1925), pp. 41, 48, 52.

Pour ma part, je crois plutôt que la diphtongaison, qui procède évidemment par degrés, a, dans les cas qui nous occupent, commencé à se produire, mais que ce commencement a été contrecarré par l'aversion naturelle de la langue contre des triphthongues telles que *éci*, *óoi*. Ces triphthongues ont été réduites à *ei*, *oi*, réduction qui fait penser à la réduction analogue qui s'est produite en français dans les mêmes circonstances.<sup>1</sup>

Avec cette supposition, rien n'empêche d'admettre la possibilité que la diphtongaison ait pris commencement déjà à l'étape *pectu*, *nocte*, la coupe syllabique s'étant trouvée entre *c* et *t*.

S'il s'agit d'*e*, la tendance que nous supposons pourra dans la plupart des cas prendre le caractère d'une dissimilation du même genre que celle qui en italien produit *sei* pour *sici*, *lei* pour *lici*.<sup>2</sup>

Notre explication n'est évidemment admissible que pour les mots dans lesquels le yod suit immédiatement l'*e* ou l'*o*, ce qui, à une certaine époque, était le cas non seulement des mots comme *scis*, *peine*, *sea*, *hoy*, *pojo* mais aussi de ceux du type *espejo*, *pecho*, *noche*, *hoja*. *Madera* et *entero* se conforment à notre hypothèse, mais auraient peut-être en tous cas pris leurs formes actuelles sous l'influence du suffixe *-ero* < *-ario*.

Dans *vengo*, la réduction a évidemment eu lieu avant l'introduction du *g* analogique. Bien qu'il n'y eût pas dans ce cas de vraie triphthongue, le *n* mouillé a exercé une action dissimilatrice.

*Soberbia* fait bien l'impression d'un mot savant.

Que ce soit, comme le suppose M. Menéndez Pidal<sup>3</sup>, par l'influence du léonais ou de l'aragonais, ou que ce soit, comme le propose M. Meyer-Lübke<sup>4</sup>, par l'influence de la forme *viedro* < *vetus* qu'il faille expliquer *viejo*, l'influence en question a eu le jeu facile du moment qu'il ne s'agissait que de faire aboutir une diphtongue en naissance à une vraie diphtongue.

*Fuerza* peut avoir subi l'influence analogique de *fuerce*;

<sup>1</sup> Dans le français du centre la réduction a pris une autre forme, puis-elle aboutit à *i*, *ui*, mais dans plusieurs dialectes, aussi bien de l'Est que de l'Ouest, l'analogie est frappante.

<sup>2</sup> Voir par exemple Grundriss I, p. 658.

<sup>3</sup> Manual, p. 48.

<sup>4</sup> Grammatik der romanischen Sprachen I § 156.



dans les noms en *-onia* > *-ueña* cités par M. Menéndez Pidal<sup>1</sup>, on pourrait voir l'influence de *-oneu*, dans *cucro* celle de *-torio*.

L'hypothèse que je viens d'exposer, me paraît tout particulièrement acceptable, si l'on admet pour les diphtongues pendant leur première période l'accentuation sur le premier élément. Si les diphtongues *ēē* et *ōō* se développent dans leurs positions ordinaires en *ie*, *uo*, il est pourtant très naturel que, suivies d'un son mi-vocalique, elles se soient réduites à *e* et à *o*.

C'est d'ailleurs justement la question de la place de l'accent pendant la première période de l'existence de la diphtongue qui fera l'objet de la dernière partie de ces modestes réflexions.

Il ne peut entrer dans mon intention de rappeler ici toute la riche littérature consacrée à la diphtongaison romane et implicitement à celle de l'espagnol. Je m'en tiendrai à deux ouvrages récents qui s'occupent de notre problème: *Orígenes del Español* de M. Menéndez Pidal<sup>2</sup> et les *Études de Phonétique générale* de M. Fouché auxquelles j'ai déjà souvent renvoyé.

M. Menéndez Pidal entreprend dans les paragraphes de son ouvrage admirable consacrés à l'*q*<sup>3</sup> une discussion extrêmement intéressante sur la diphtongaison en général.

Après avoir passé en revue les différentes formes que revêt l'*q* dans les plus anciens textes espagnols, *uo*, *ue*, *ua*, *oe*, *oa*, et après avoir constaté que les trois premières de ces formes coexistent dans le même dialecte et à la même époque, coexistence qui peut être constatée aussi en provençal moderne et dans une certaine mesure en portugais et en espagnol modernes, l'auteur montre à l'aide de l'Atlas Linguistique de la France que la forme *wō*, regardée par M. Goidanich<sup>4</sup> comme étape intermédiaire entre *uo* et *ue*, loin de remplir ce rôle, n'est qu'une variante labialisée de *we*.

M. Menéndez Pidal s'oppose énergiquement à l'opinion d'Ascoli, de Havet, de Suchier et de la plupart des romanistes,

<sup>1</sup> Manuel, pp. 52, 54.

<sup>2</sup> R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español, Estado lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI*. Madrid 1926.

<sup>3</sup> Orígenes, p. 139 ss.

<sup>4</sup> P. G. Goidanich, *L'origini e le forme della dittongazione romanza*. (Zeitschrift Beih. 5), p. 22.

selon laquelle il faudrait admettre une étape *uo* soit originaire, soit secondaire, pour expliquer le développement ultérieur en *ui*. Il ne croit pas que la diphtongue née de l'*o* latin ait pu avoir l'accent sur l'élément le plus fermé, d'abord parce que cet élément fermé ne peut guère être le représentant principal et le continuateur naturel d'une voyelle originairement ouverte, et secondement parce qu'une pareille accentuation de l'élément fermé de n'importe quelle diphtongue serait toujours un phénomène opposé à la tendance physiologique qui dans chaque diphtongue place l'accent sur l'élément le plus ouvert, sur celui qui comporte le plus haut degré de perceptibilité (*baul*, *reina*, *vaina*). Une diphtongue accentuée sur l'élément le plus fermé est, dit l'auteur en citant M. Grammont<sup>1</sup>, «une impossibilité phonologique». Quant aux diphtongues *ie*, *uo* qu'on a trouvées par ci par là, M. Menéndez Pidal les écarte comme des prononciations occasionnelles ou des étapes très passagères auxquelles a vite succédé un état normal.

Avant de rendre compte de la théorie de M. Menéndez Pidal, je tiens à faire une objection à son exposé critique.

L'auteur ne me paraît pas avoir tout à fait exactement interprété les paroles de M. Grammont. Ce savant dit à propos de la forme *hcar*, *hiar* du v. h. a. < got. *her* que cet *ia* » est bien une vraie diphtongue, car il est compris tout entier dans une syllabe, et n'est nullement *ja*. Pourtant une telle diphtongue prise *en elle-même* est une impossibilité phonologique; phonologiquement et *sans intervention d'élément accessoire*, il faut que le second élément d'une diphtongue soit plus fermé que le premier». L'élément accessoire c'est, pour *hcar*, l'accent d'intensité, mais n'est-ce pas à cet élément qu'est due aussi la diphtongaison espagnole?

Si l'on regarde *l'impossibilité phonologique* à la lumière de certaines formes d'autres langues, elle me paraît douteuse. Bien qu'*i* soit plus fermé que *u*, *ui* est une diphtongue ordinaire en français (*nuit*, *nuire*, *lui* etc.). L'italien présente, comme diphtongues, *io*, *ia*, *ie* (*mio*, *mia* *mie*). Pensons aussi à l'anglais *hear*, *dear*. Et en finnois les diphtongues *uo*, *ie* sont fréquentes et résultent par diphtongaison spontanée d'anciens *o*, *e*.

Lorsqu'il s'agit de faire comprendre le mécanisme de la diphtongaison, M. Menéndez Pidal rappelle d'abord les mots

<sup>1</sup> Revue des langues romanes 59 (1917), p. 406.

suivants de M. Meillet.<sup>1</sup> » On sait, dit ce savant, que les voyelles ne sont en général pas identiques à elles-mêmes pendant toute leur durée; non seulement la hauteur et l'intensité varient parfois d'une manière étendue, pendant l'émission d'une voyelle mais le timbre peut aussi être modifié: lorsque la variation de timbre est minime, on considère la voyelle comme une; lorsque la variation est grande et que le commencement et la fin sont assimilables à des voyelles de timbre défini, on appelle la voyelle ainsi constituée une diphtongue et on note *au*, *ei*, etc. »

» El diptongo — dit M. Menéndez Pidal — es una bimatización del sonido vocálico, producida por una exageración articulatoria de la vocal que lleva el acento de la palabra o de la frase; esa bimatización consiste fundamentalmente en cerrar una de las partes de la vocal. » S'il s'agit des voyelles ouvertes, l'effort (el realce) articuloire les décompose, cherchant l'expressivité de la voyelle d'un côté dans le point d'articulation, de l'autre dans la clarté ou l'aperture du son, c'est-à-dire dans sa plus grande perceptibilité. L'effort dirigé sur le point d'articulation a pour résultat que la voyelle se ferme en *ø*; mais la réaction survient immédiatement, les muscles tendus se relâchent en cherchant l'aperture primitive, on a *øφ*. L'*ø* du commencement peut se changer mais gardera toujours son point d'articulation primitif; le relâchement qui y succède permettra à l'élément ouvert de prendre, tout en gardant son rôle de détenteur de la plus grande perceptibilité, des timbres très variables (*a*, *e*, *ø*).

La diphtongaison n'est pas, selon M. Menéndez Pidal, un symptôme de l'inertie du langage, mais au contraire un phénomène d'énergie et d'emphase. Les points saillants de sa théorie sont:

1) L'accent porte dès le commencement sur l'élément le plus ouvert, qui pour les voyelles ouvertes est le dernier.

2) L'élément fermé est stable au point de vue du point d'articulation, tandis que l'élément ouvert peut changer de timbre.

Avant d'entrer dans la discussion de cette intéressante théorie, je rendrai compte brièvement de l'opinion de M. Fouché<sup>2</sup> sur la nature de la diphtongaison.

<sup>1</sup> Mémoires de la Société de linguistique de Paris XII, p. 32.

<sup>2</sup> l. c., p. 20 ss.

Après avoir passé en revue et rejeté un certain nombre d'hypothèses émises sur ce problème, M. Fouché constate que le propre des voyelles, à la différence des consonnes, est d'avoir toujours une tension décroissante. »Une fois les organes phonateurs mis en place (catastase), l'effort initial cesse de se maintenir pendant la tenue et la détente (métastase).» Si le minimum de tension musculaire dont une voyelle a besoin pour maintenir son timbre et demeurer sensiblement une est assuré malgré la décroissance de la tension, jusqu'à la fin de la tenue, l'intégrité du timbre est conservée. Dans le cas contraire la partie de la voyelle qui suit le point où la tension tombe au-dessous de ce minimum, se trouve dans un état de faiblesse qui l'expose à certaines modifications.

»Le principe de la diphtongaison réside donc dans le fléchissement de la tension décroissante vocalique à partir d'un point assez éloigné de la métastase.»

M. Fouché distingue deux degrés dans la diphtongaison: 1) *la première différenciation* qui consiste dans le changement de timbre de la portion terminale de la voyelle et qui est causée par le fléchissement de la tension. Le résultat de ce fléchissement est d'abord une prononciation relâchée de la portion de la voyelle qui en est frappée, par exemple *i* > *i̇*. Si l'affaiblissement est plus grand on arrive à la voyelle indifférente (en français *o*): *i̇* > *o*. Les tendances générales d'une langue peuvent imprimer à la portion affaiblie de la voyelle tel ou tel timbre. Si la tendance est à l'ouverture, le segment final devient plus ouvert, si la tendance est à la fermeture, il devient plus fermé. Ainsi *ē*, qui selon M. Fouché était un *ē* fermé relâché<sup>1</sup>, devient *i̇*, la tendance héritée du latin étant à l'ouverture (cf. *ī*, *ū* > *e*, *o*). Mais le développement de *e* en *ei* en français, qui appartient à une époque postérieure, a suivi la tendance à la fermeture dont témoignent *o* > *ou*, *a* > *e*; 2) *la seconde différenciation*, qui consiste dans la réaction du segment final, s'étant déjà nuancé d'un timbre particulier, sur le segment final qui a conservé jusqu'ici son timbre original. Le premier élément, qui détient le maximum de tension, est le plus fort au point de vue physiologique, tandis que le phénomène psychologique de l'anticipation donne une prépondérance à l'élément de la fin.

<sup>1</sup> Voir P. Fouché, Questions de vocalisme latin et préroman, Revue des langues romanes LXIII, p. 195 ss.

Prenons par exemple la diphtongue *ee* du français. Son premier élément échappe à l'assimilation avec le second par une différenciation qui peut progresser et varier: *piéd*, *pyéd*, de même *ei* s'il n'était devenu *oi* se serait transformé en *i*.

Donc, en résumé, deux phénomènes fondamentaux:

1) L'affaiblissement de la partie finale de la voyelle.

2) Son changement de timbre résultant de l'affaiblissement.

A ces deux s'ajoute souvent encore un troisième phénomène: changement de timbre du segment initial résultant d'une différenciation.

La diphtongue, s'étant ainsi constituée, peut dans la suite subir toutes espèces d'accommodations et de changements, mais ce sont là des phénomènes d'ordre secondaire dont aucun n'est essentiel à la diphtongaison spontanée.

Comme on le voit, il y a entre la théorie de M. Menéndez Pidal et celle de M. Fouché des différences profondes. Il ressort avec évidence du raisonnement de M. Fouché, bien qu'il ne le dise pas expressément, que, selon lui, l'accent dans la première période de l'existence d'une diphtongue tombe toujours sur le premier élément de cette diphtongue. Comment se figurer autrement un affaiblissement aboutissant dans certains cas à la voyelle indifférente dont le propre est justement d'être atone? Le déplacement de l'accent qui, conformément à la tendance du français, a lieu, lorsque le dernier élément est plus ouvert que le premier, appartient à ces accommodations et changements qui ne touchent pas l'essentiel de la diphtongaison.

Pour M. Menéndez Pidal, au contraire, il n'y a pas pour les voyelles originairement ouvertes de période primitive avec l'accent sur le premier élément. Une accentuation pareille est pour lui contraire aux lois générales de la phonologie.

J'ai allégué plus haut<sup>1</sup> des exemples qui, je crois, rendent difficile d'accepter cette opinion. Le principe de la diphtongaison est, à mon avis, bien défini par M. Fouché; il est, me paraît-il, dans la nature des choses que, si un affaiblissement est amené par l'allongement d'une voyelle, c'est la dernière partie de la voyelle qui doit en être frappée. Et l'affaiblissement de la tension est nécessairement lié à celui de l'accent.

<sup>1</sup> Voir p.

M. Menéndez Pidal admet comme conséquence de l'effort initial un certain degré de fermeture de la première partie de la voyelle. C'est évidemment là une supposition indispensable, si l'on admet comme forme première de la diphtongue *uó*.

Avec la théorie de M. Fouché, nous avons d'abord *óq*. Le second *q* est relâché et plus ouvert que le premier; l'*u*, qui se substitue au premier *q* est dû à la différenciation, à la réaction contre la tendance assimilatrice.

La fermeture supposée par M. Menéndez Pidal tient à sa conviction que la diphtongaison est le résultat d'un relief du discours, d'un effort emphatique.<sup>1</sup> M. Fouché regarde plutôt la diphtongaison comme le résultat d'une certaine inertie. Il me paraît encore ici difficile d'accepter la manière de voir de M. Menéndez Pidal. Est-ce que l'emphase n'est pas un processus psychologique, ne provient-elle pas du désir de faire ressortir un élément du discours par rapport aux autres? Peut-on attribuer des modifications de toute une catégorie de sons à un mobile de ce genre?

Pour revenir à l'*q* espagnol, je crois donc qu'il faut admettre la série: *óq-úq-uó-ucé* et ensuite les changements ultérieurs dont la nature est établie d'une manière convaincante par M. Menéndez Pidal. Ce n'est pas que je regarde *úq* comme nécessaire pour expliquer *ucé*, mais je crois cette étape intermédiaire exigée par les lois de la diphtongaison.

Quant au développement d'*é*, les étapes en sont analogues à celles d'*q*; *éé-íé-íé*. Cette série a une grande importance car elle nous permet de comprendre le passage de *íé* > *i* dans le suffixe *-illo* en espagnol. Le suffixe ayant atteint l'étape *-íello* (avec *l* mouillé), il y avait deux moyens d'éviter la difficulté de prononciation qu'offrait évidemment la diphtongue décroissante *íé* combinée avec un son mouillé. On pouvait laisser tomber le second élément et on avait *-illo*, ou l'on pouvait transporter l'accent sur le second élément et l'on avait *-iello*. Avant le déplacement général de l'accent sur *é* dans la diphtongue *íé*, la prononciation *-illo* avait pris racine dans un grand nombre de mots et après une longue période de prononciation double, c'est elle qui l'a emporté. Cette façon d'envisager le problème nous fait comprendre l'hésitation entre les deux formes documentée par M. Menéndez Pidal aussi pour le castillan.

<sup>1</sup> Origènes, p. 139.

Jo crois la série des mots *vispera, nispero, prisa*, etc. susceptible d'une interprétation analogue.

Peut-être pourrait-on voir une incompatibilité entre mon explication de la non-diphthongaison devant un yod et le passage *ie* > *i* dans *-ello*. On pourrait se demander pourquoi dans le premier cas le résultat de la réduction de la diphthongue devient *e*, dans le second *i*. La raison de cette différence est d'ordre chronologique. La première réduction a lieu, avant que le premier élément de la diphthongue ait encore atteint le timbre d'*i*. Dans le cas *-ello*, la consonne géminée *ll* ne s'est palatalisée que lorsque la diphthongue fut déjà arrivée à l'étape *ie*.

Dans la première partie de ces réflexions, j'ai laissé de côté la nature de la voyelle française dans le cas où elle est suivie d'un groupe de consonnes où entre un yod, cas spécial qui demanderait un examen à part. Si, pourtant, j'ajoute quelques mots sur cette question, c'est à cause d'un article qui m'arrive au moment de donner ces remarques à l'imprimerie et aux conclusions duquel je tiens à m'associer. Cet article qui a pour auteur M. A. Zauner et qui porte le titre *Freie und gedeckte Vokale im Französischen*<sup>1</sup> offre un examen critique des vues exposées sur le problème en question par M. Salverda de Grave dans son intéressante étude *Syllables ouvertes et syllables fermées en roman*.<sup>2</sup> M. Salverda de Grave essaye d'y démontrer que la voyelle tonique latine était libre en français non seulement dans les cas généralement reconnus, mais aussi »devant palatale suivie de consonne, devant consonne suivie de yod devant *s* et *r*, suivis de consonnes, devant *l* double et devant *p* suivi de consonne». Il ressort de la première partie de ces réflexions que je ne partage nullement les idées de M. Salverda de Grave en ce qui regarde les groupes non palatalisés. Je ne le fais pas non plus pour les groupes dans lesquels entre un yod ou une autre consonne palatale. Avec M. Zauner, je crois que dans ces cas la voyelle se trouve en position fermée. Je renvoie à la démonstration convaincante de M. Zauner et fais seulement remarquer que ma manière de

<sup>1</sup> Zeitschrift XL (1927), Festschrift für Carl Appel, pp. 606 ss.

<sup>2</sup> Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal, Madrid 1925 I pp. 641 ss.

voir dans ce cas est en plein accord avec la théorie que j'ai exposée plus haut sur la syllabation. Les groupes composés d'une consonne suivie ou précédée d'un yod ou d'une autre consonne palatale forment à l'époque de la chute de la voyelle finale atone des groupes finals et constituent à l'époque de la diphtongaison des consonances dépassant la valeur quantitative d'une consonne simple. Si malgré leur position entravée, *e* et *o* se sont diphtongués, c'est que, comme le démontre M. Zauner, nous sommes en présence d'une diphtongaison conditionnée de la même nature que celle que nous connaissons dans le provençal, où les voyelles ne se diphtonguent que sous l'influence d'une consonance palatale suivante.

Quant à l'explication physiologique de la diphtongaison dans le cas qui nous occupe, je partage l'opinion de M. Rokseth<sup>1</sup> selon laquelle la diphtongue doit son existence à une »anticipation du phonème palatal au moment où l'organe phonateur attaque la voyelle tonique.» Rappelons que, si cette explication est vraie pour le français, elle est inutile lorsqu'il s'agit de l'espagnol. Même dans ce cas les voyelles sont libres en espagnol et subissent donc légitimement le commencement de diphtongaison que nous leur avons reconnu mais qui est bientôt enrayé.

---

<sup>1</sup> P. Rokseth, *La diphtongaison en catalan*, Romania XLVII (1921), p. 545.



THOMAS HARDY AS MAN, WRITER,  
AND PHILOSOPHER

AN APPRECIATION

WITH

A SWEDISH HARDY BIBLIOGRAPHY

BY

**R. E. ZACHRISSON**





*Nor God nor Demon can undo the done,  
Un sight the seen.* — HARDY.

## I.

The recent death of THOMAS HARDY on Jan. 11th 1928 has left a vacuum in England's and the world's literature which will not be easily filled. In this brief essay I will first recall some personal impressions from a meeting a few years ago with the great author, then give a brief analysis of his art of writing and his philosophy, dwelling in particular on such aspects where literary criticism has differed or has been apt to go astray by not giving sufficient prominence to his humanitarian views. All through I have endeavoured to show that Hardy's whole literary career can be characterized as a conscious effort to give expression to an artistic and philosophic outlook on life which was determined by his own personality and temperament. The importance and consistency of this philosophy has been underrated by many critics. I have also published and commented upon some documents in connection with his candidateship for the Nobel Prize, which was supported by practically all Swedish judges of English literature outside the Swedish Academy. The nucleus of this essay was a lecture given at the Annual Festival of the Swedish-British Society in Stockholm on Jan. 16, 1928. A Swedish Hardy Bibliography has been appended.

\*

In the summer of 1920 I was staying at Weymouth in Dorset to study the dialect and to see Hardy's country. Weymouth is a little sea-side place near Dorchester, once famous because King George III used to take the waters there. Near Weymouth is the little village of Bincombe, the scene of Hardy's story *The Melancholy Hussar of the German Legion*.

An introduction from a mutual friend, Professor W. MORGAN, resulted in an invitation to have tea with Mr. and Mrs. Hardy.

One sunny afternoon in August I betook myself to Max Gate, Mr. Hardy's house near Dorchester, which was built in 1885 to his own design, and where he has lived ever since. I was received by Mrs. Hardy, who asked me if I was a newspaper reporter, for in that case Mr. Hardy could not possibly see me. He was not fond of publicity, and some newspaper reporters had recently made some very tactless comments on Mr. Hardy's personal appearance and dress. I said I was a Swedish scholar who had no connection whatever with any newspapers, and had simply come to pay my homage to Mr. Hardy as a great literary man in whose works I was particularly interested. I was then invited into the drawing-room, whose walls were hung with a wealth of beautiful pictures, and with numerous pen-and-ink sketches of the great author himself. Hardy had a great predilection for illustrating various situations in his books with references to pictures. To take one instance, when Angel and Liza Lu had witnessed Tess's tragic death, they leave the place hand in hand »the drooping of their heads being that of Giotto's Two Apostles» (*Tess* 526).

After a few minutes Mr. Hardy entered the room, accompanied by his pet-dog, which had been given the very appropriate name of Wessex. Mr. Hardy was of medium height and figure, his features were regular, his face furrowed with thought, his expression placid rather than sad. He wore a blue suit and a white waistcoat with black stripes. When Mr. H. WELLS first set eyes on his great fellow-writer, he is supposed to have exclaimed »What! is this little grey man Hardy?» That is a very good description, but the greyness was lighted up by a pair of wonderful light blue eyes which seemed to look far into the past. They recalled to me one of his poems, which begins with the words: — 'Attentive eyes'. Nothing escaped his keen observation, for as Mr. Squire says (*Observer* Jan. 15, '28) 'he had the roving eye as well as the musing eye'.

There was nothing whatever of a pessimist in Mr. Hardy's manner. He had all the qualities which we appreciate in an English gentleman, kindness, courtesy, humour, and modesty<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> My impressions of Thomas Hardy are born out by recent commemorative articles by English men of letters who had had the privilege of meeting him or knowing him intimately. In an article called *The True Greatness of Thomas Hardy* (*The Evening Standard*, Jan. 12, 1928) Mr. ARNOLD BENNETT,

a rare but becoming quality in a great author. I quite agree with what Mr. A. BENNETT, who had met him in London a few months earlier, says about him in this respect: 'He had authority but did not show it. This man is all right. No nonsense about him. No pose. No secret but apparent preoccupation with the fact that he was the biggest living thing in English literature'. Mr. Hardy was not sparing with words. His conversation was easy and natural, passing from grave to gay subjects.

I told my host I had been visiting many of the famous places in his novels, 'Talbothays Farm', where Tess met Angel, and found solace in work after her little child had died, the curious stone pillar on which Alec made Tess place her hand and swear never to tempt him, 'Wellbridge House', where Angel left Tess after she had made her confession the day after their marriage and many others. Mr. Hardy then pointed out that these places only formed the background and setting of his stories, and that he had not aimed at correctness in all details, as he had had no idea those localities would be analysed so minutely (*cf.* the second preface to *Tess*).

When he heard I was a student of place-names, he gave me much interesting information on the dialect and the names he had invented for the various places in his fiction. The scene of his novels, esp. Dorsetshire and neighbourhood, is called WESSEX by him, a literary revival of the name of King Alfred's kingdom. Names of towns and villages etc. are slightly changed. He calls Dorchester, 'Casterbridge', Exeter, 'Exonbury', Cerne, 'Cernel' etc. The most famous spot in Hardy's fiction is EGDON, the vast heath close to the little village of Bockhampton where Hardy was born. His description of this heath in the opening chapter of *The Return of the Native* is said to have no parallel in the world's literature, except in certain sentences of the Roman poet Lucretius, 'those tremendous periods that seem to

says he was particularly impressed by his modesty. An intimate friend of the great author Mr. NEWMAN FLOWER makes the same reflections in the opening lines of his excellent article, *In his Wessex Home* (*The Sunday Times*, Jan. 15, 1928). Mr. T. P. O'CONNOR, who also emphasizes his melancholy (*ibid.*), evidently met him in his earlier life.

Of the thirty odd commemorative articles which have come under my notice, those by Mr. SQUIRE (*Observer* Jan. 15, '28) and Mr. HAYTER PRESTON (*Reveree* Jan. 15, '28) seem to reveal the deepest insight into and the greatest understanding of his works.

gather out of the deep and to reverberate like thunder' (L. JOHNSON).

Ordinarily the heath presents a gloomy, monotonous aspect, but in August when I visited it, it was a lovely sight, all covered with purple heather (*Erica*), so it really deserved to be called the purple patch in Hardy's many paintings of scenery. Mr. Hardy said Egdon was no real name, but an adaptation of Eggardon Hill.<sup>1</sup>

Rainbarrow, a prehistoric mound or tumulus on 'Egdon Heath', is a real name. Mr. Hardy thought it had been named so because the farmers used to have their meals on the top of it. 'Rain' or 'raven down' means 'to eat voraciously' in the Dorset dialect. It is more probable, however, that it means 'the Raven Hill', like the old Romano-British *Branodunum*, now Brancaster in Norfolk.

Some time ago Mr. Hardy had helped a pupil of Professor BRANDL's (Berlin) to take grammophone records of the dialect, but they were not quite reliable, because the speaker had been a man of education, who used to give recitations in the Dorset dialect. The genuine dialect speakers were shy birds, who were no good at this business. The dialect was dying out rapidly. It was best preserved in the northern districts, e.g. near Sturminster Newton.

Mr. Hardy also told me that there still lived a member of the D'Urberville family in Dorchester, a poor artisan whose name had been corrupted into Tollerville (with the vernacular *o* for *u*, as in *cob* for *cub* etc.), and who had no idea of his noble descent. Some months before, Mr. Hardy had visited 'Wellbridge House', an old seat of the D'Urbervilles, where above the doors there are still the mural portraits of two noble ladies of the family, who look very haughty and vicious, and are supposed to bring bad luck to those who view them too intently. One of Mr. Hardy's friends had asked him which of the rooms he liked best, 'a very difficult question for a writer of fiction'. He answered at random that 'one of the lower rooms had a very fine carved ceiling'. When I told Mr. Hardy that the present mistress of the house had repeated his remark to me, he retorted humourously:

<sup>1</sup> Hardy had probably chosen this name, because Eggardon Hill is a well known landmark, and because the real name of 'Egdon' or one portion of it, Alspuddle Heath, was too commonplace to be turned into artistic use.

»Then she is not at all like the former mistress of the house. When somebody asked her, 'Do you know Mr. Hardy?', she replied 'No, I don't, but if I knew him, I would give him what for, because he gives me all this trouble with visitors'.»

Of the various books written about him, Mr. Hardy very much appreciated H. CHILD's brief analysis of his writings (*Thomas Hardy*, London 1918, Writers of the Day).

Before I left, he signed for me a photograph, taken when he was made an honorary doctor of the University of Cambridge, remarking at the same time that he did not look particularly pleased, because he did not like being photographed. 'But I had to be, for they wanted me to', he added philosophically.

At the time of my visit Mr. Hardy enjoyed excellent health. Mrs. Hardy told me he used to spend several hours every morning writing poetry, and go for long strolls in the country. He was particularly pleased because a friend had recently called him a boy, and there was certainly something boyish about him in spite of his ripe age. I think it was his curiosity in life that kept him young.

He had a wonderful gift of attaching people to him. My chauffeur, a Dorset lad, spoke about him most enthusiastically. His name was a passport that opened all doors. On one occasion I was allowed to go over Pensylvania Castle (which otherwise was closed to visitors), when I happened to mention I had met Mr. Hardy. The owner, Mr. SAMSON, related some curious superstitions about the place. No one is supposed to have died or to have been born in the Castle. A beam from the ancient church of Portland, which had been destroyed by the sea, was as by a miracle one night carried to the spot where the new church was subsequently built. So there are still wonders afloat in Thomas Hardy's Wessex.

## II.

THOMAS HARDY was born on June 2nd 1840, in a remote, small cottage at Upper Bockhampton, a little village near the old Roman town of Dorchester, the 'Casterbridge' of his novels. His father was a stone-mason. After having practised as an architect for several years, Hardy abandoned that profession for literature. In 1874 he married Miss EMMA ATTERSOL GIFFORD,

and in 1885 moved to Max Gate, his pleasant house near Dorchester. His wife died in 1912. In 1914 he married again, the maiden name of his second wife being Miss FLORENCE DUGDALE.

Hardy had to serve his apprenticeship before he rose to literary fame. His first novel *The Poor Man And The Lady* was turned down by no less a critic than Meredith. *Desperate Remedies* published in 1871 was no success. Here as well as in his next novel *Under The Greenwood Tree* ('I Grönan Skog') he had 'to exercise a judicious omission of his real thoughts to make the novel popular'. With *Far From The Madding Crowd* ('Fjärran från vimlets yra') 1874, Hardy came into his own, and then followed the whole series of Wessex novels, including such masterpieces as *The Return Of The Native* ('Heden'), *The Mayor Of Casterbridge*, *The Woodlanders*, *Tess Of The D'Urbervilles* ('Tess') and *Jude The Obscure* ('Jude Fawley'). For reasons that will be stated later on Hardy then abandoned prose for poetry, and wrote the grand epic drama *The Dynasts* also publishing in due course no less than 8 volumes of lyrics, his last publication being *Human Shows, Far Phantasies* (1925).

It is a great drawback to the Swedish public that only seven of Hardy's prose works have been translated into our language, viz. *Tess*, *Jude Fawley* (out of print), *En grupp förnäma damer*, *Fjärran från vimlets yra*, *Heden* ('The Return of the Native'), *I grönan skog* ('Under the Greenwood Tree'), and *Tillfälligheternas spel* ('Life's Little Ironies'). Of these *Fjärran från vimlets yra* is unsatisfactory, and *Tess* is much abbreviated. It is to be hoped that a selection of his best short tales, e.g. *Wessex Tales*, and the two splendid Wessex novels, *The Mayor of Casterbridge* and *The Woodlanders* (which Hardy liked best), will be translated, and that one of the poets who has turned some of his lyrics into melodious Swedish verse, will undertake to interpret the most majestic portions of *The Dynasts*.

\*

To fully appreciate and understand Thomas Hardy's writings it is necessary to keep in mind three things: — the writer's artistic temperament, the social milieu at the time of the stories, and the author's outlook on life.



The following words of Thomas Hardy give us the very key to his art: 'I have become vocal at tragedy rather than at comedy'.

This artistic outlook on life can be easily illustrated by numerous quotations from his lyrics. In *Epitaph* (*Late Lyrics* 281) are found these very characteristic lines: —

»I never cared for Life: Life cared for me,  
And hence I owed it some fidelity».

In *The Colour* (*Late Lyrics*, 277), a poem 'partly made up, partly remembered from a Wessex folk-rhyme', a country girl, after having rejected all the other colours chooses black for wearing: —

»What shall I bring you  
Then? Will black do  
Best for your wearing  
The long day through?»  
»— Black is for mourning,  
Mourning, mourning,  
Black is for mourning.  
And black will do.»

Those who walk on the sunny side of life do not stir his creative imagination. only those who dwell in the twilight and in the darkness. His principal characters are never strong-minded or level-headed men and women who are able to shape their own destinies, they are men and women who after a glorious but luckless struggle against Fate and Circumstance are humiliated or annihilated. Hardy reveals his greatness in delineating the various phases of the gigantic drama of which POE speaks in *The Conqueror Worm*:

»That motley drama — oh be sure  
It shall not be forgot!  
With its Phantom chased for evermore,  
By a crowd that seize it not,  
Through a circle that ever returneth in,  
To the self same spot,  
And much of Madness and more of Sin,  
And Horror the soul of the plot.»

The manifestations of this drama are, according to Hardy, most clearly revealed in love, the love between man and woman. When Hardy was a boy, he used to pen love-letters for the young damsels of the village, and in this way learned many of the mysteries of the heart. Female opinion varies as to his literary merits. Mrs. SARAH GRAND tells us that she was once restored to health after a severe illness through reading »Far from the Madding Crowd«, but in one of the Wessex Novels belonging to a circulating library there was written in a lady's small handwriting, 'Oh, how I hate Thomas Hardy'.

For the love he depicts is not happy love, it is love between people of different social spheres; as a rule, the man belongs to a higher social class than the woman. The plot is practically the same in all his novels, and can almost be reduced to a mathematic formula. A. is in love with B. who is more or less his social equal, but B. pines for C. who is several rungs higher up the social ladder. The girl often has her will, but has to pay the penalties of pain. Nowadays unequal marriages are nothing unusual. But we must not forget that in the days to which Hardy's writings belong, spiritually at least, 'a divinity still hedged kings', and the word democracy was hardly coined, much less understood. Unequal marriages were regarded 'not as a mere infringement of convention, but rather as a violation of the laws of nature' (HARDY, *Melancholy Hussar*).

In *The Woodlanders*, when Grace, the daughter of a wealthy farmer, is going to marry Dr. Fitzpiers, she is addressed by her father in the following way (p. 203): —

»If you should ever meet me then, Grace, you can drive past me, looking the other way. I shouldn't expect you to speak to me, or wish such a thing — unless it happened to be in some lonely private place where 'twouldn't lower ye at all. Don't think such men as neighbour Giles your equal. He and I shall be good friends enough, but he's not for the like of you. He's lived our rough and homely life here, and his wife's life must be rough and homely likewise.«

Tragedy is made more poignant through the isolation of the rural spots in which the events take place. Hardy (*The Woodlanders*, 5) says about this: —

»The village of 'Little Hintock' was one of those sequestered spots outside the gates of the world where may usually be found more meditation than action and more listlessness than meditation; where reasoning proceeds on narrow premises, and results in inferences wildly imaginative; yet where, from time to time, dramas of a grandeur and unity truly Sophoclean are enacted in the real, by virtue of the concentrated passions and closely-knit interdependence of the lives therein.»

Even in a very scanty survey of Hardy's art, we are bound to say something about his philosophy, his outlook on life, on which he lays much stress, especially in his later writings. Unable to believe in an Almighty God or in a Merciful Ruler of the Universe, Hardy looks upon the events in history and man's life as the work of an immanent and impersonal Will, which is neither good nor bad (consequently not necessarily cruel), which creates life continually without caring for it. To an optimist such a state of things need not be altogether intolerable, for as H. WELLS says in one of his war novels, a man of enterprise and determination may be able to 'work his own salvation'. Or if, as is maintained by KIPLING, order, discipline, and fair play prevail, the world will not fare so badly. In his wonderful story *The Children of the Zodiac*, KIPLING even seems to proclaim the thesis that change — and possibly annihilation — is really the ultimate source of human enjoyment. To Hardy with his gloomy artistic temperament, his relentless logic, and his craving for universal sympathy and loving-kindness, all is wrong with a world where egoism is the First Cause instead of mercy and compassion. *Cogito ergo sum*, 'I can think, therefore I exist', says an old philosopher. 'I can think, therefore I am bound to be the most dejected of created beings', says Thomas Hardy. In what may well be styled true Christian spirit, Hardy maintains that the state of consciousness in man when not guided by universal sympathy and loving-kindness, is an evil of the greatest magnitude; endowed with the power of thinking man almost becomes a foul excrescence on the fair face of the earth. His dark philosophy is given a poetic expression to in the following famous lines from *The Dynasts*:

»Nay in the Foretime even to the germ of being,  
Nothing appears of shape to indicate

That cognizance has marshalled things terrene,  
 Or will (such is my thinking) in my span.  
 Rather they show that, like a knitter drowsed,  
 Whose fingers play in skilled unmindfulness,  
 The will has woven with an absent heed  
 Since life first was; and ever will so, weave.»

Fortunately, these are not his last words. Hardy denies that he is a pessimist, he prefers to call himself an ameliorator (*cf. Late Lyrics* VIII). He professes 'a determination to look at the worst contingencies as well as the best in the human condition'. In the final chorus of *The Dynasts*, where the Spirit of the Pities speaks with his own voice, there are glimpses of hope:

»But — a stirring thrills the air  
 Like to sounds of joyance there  
 That the rages  
 Of the ages

Shall be cancelled, and deliverance offered from the darts that were  
 Consciousness the Will informing, till It fashion all things fair.»

We cannot help thinking that in his inmost heart Thomas Hardy cherished the dream of every idealist, that Love will triumph over Hatred, and that order and purpose will replace the present scheme of disorder in the Universe (*cf. Late Lyrics* XVIII). In the meantime we have to put up with things, pity and tenderness of heart will help us along.

Hardy often preaches such practical wisdom as in the following lines from *To Meet or Otherwise*, where terrestrial love speaks in words of celestial music:

»So, to the one long-sweeping symphony  
 From times remote  
 Till now, of human tenderness, shall we  
 Supply one note,  
 Small and untraced, yet that will ever be  
 Somewhere afloat,  
 Amid the spheres, as part of sick Life's antidote.»

In his first novels the sombre philosophy we have outlined is not clearly revealed, but only darkly hinted at. It is true, nearly all the principal figures of his novels are made the

victims of Fate and Circumstance. Hardy may well apply to them SHAKESPEARE'S words:

»As flies to wanton boys are we to the gods  
 'They kill us for their sport»,

but as an American critic, Mr. S. CHEW (*Thomas Hardy*, 64), has pointed out, the discriminating reader will answer:

»The gods are just, and of our pleasant vices  
 Make instruments to plague us».

The sad fate of Bathsheba, Eustacia Vye, Grace, Henchard, the whole procession of dim, doomed figures, is due to a certain weakness of the will, to pride, moral cowardice, an inability to clear up a dangerous and disagreeable situation (CHEW).

In all the early Wessex Novels, Hardy maintains a strict objectivity. He is in the first place a narrator, the recounter of human events. Every now and then we catch a glimpse of his philosophy of resignation, as in *The Woodlanders* (459 ff.), where Marty South meditates at the grave of her beloved Giles, who had died for Grace, and who was quite ignorant of Marty's great love for him.

»As this solitary and silent girl stood there in the moonlight, a straight slim figure, clothed in a plaitless gown, the contours of womanhood so undeveloped as to be scarcely perceptible, the marks of poverty and toil effaced by the misty hour, she touched sublimity at points, and looked almost like a being who had rejected with indifference the attribute of sex for the loftier quality of abstract humanism. She stooped down and cleared away the withered flowers that Grace and herself had laid there the previous week, and put fresh ones in their place.

'Now, my own, own love', she whispered, 'you are mine, and on'y mine; for she forgot 'ee at last, although for her you died! But I — whenever I get up I'll think of 'ee, and whenever I lie down I'll think of 'ee. Whenever I plant the young larches I'll think that none can plant as you planted; and whenever I split a gad, and whenever I turn the cider wring, I'll say none could do it like you. If ever I forget your name let me forget home and heaven! . . . But no, no, my love, I never can forget 'ee; for you was a good man, and did good things!'

In the long run this reticence did not suit Hardy's artistic temperament. In *Tess* he forsakes his impassivity, he has a

thesis to propound. To this book can be applied Renan's words about the Fourth Gospel: — *C'est la rose qui se fait disputeuse pour prouver son parfum*'. But — with a difference. In *Tess*, Hardy sets himself the task of writing the story of a pure woman, who through no or little fault of her own has to suffer shame, poverty, abandonment, and a cruel death. Hardy has taken action against Providence, or rather the popular conception of a wise and mild Providence. He accumulates suffering upon suffering, horror upon horror, until all aggravating circumstances culminate in a set piece of incriminating evidence. When Tess dies the death of a criminal, after having avenged her wronged honour, Hardy proclaims the sentence in Æschylean phrase: »The President of the Immortals had ended his sport with Tess». In spite of the excruciating details, the book is a mirror of life, and one of the finest novels in all literature.

This can hardly be said of *Jude the Obscure*, which is a wonderful artistic masterpiece, but lacks the intrinsic probability without which no work of fiction will live and last. *Tess* is a majestic discourse, *Jude* an impetuous quarrel with the Almighty. In *Tess* Hardy may be said to gain his suit, in *Jude* he is decidedly the loser. Jude himself is real enough, but the milieu in which he figures smacks of construction and is at least to some extent psychopathological. The two women by whom Jude is alternatively attracted, are symbols of two different conceptions of the world. Arabella with her strong sexuality is an incarnation of the Life Force ('viljan till liv'), Sue in whom love is unconnected with the will to possess, and the child of sorrow, Father Time, represent the philosophic school which with Schopenhauer and Hartmann in the cessation of the creative process see the only possibility of overcoming life's disharmony. Jude is consequently a problem novel, a kind of philosophic puzzle, perhaps written in despair, because the literary critics had overlooked, or failed to grasp, the philosophy outlined in the earlier Wessex Novels.

In *Jude* and in the terminology used in *The Dynasts*, there are traces of SCHOPENHAUER'S and HARTMANN'S philosophy, although Mr. Hardy has denied that Schopenhauer has exercised any influence on his writings.<sup>1</sup> I do not think that Hardy was

<sup>1</sup> See on this Sir EDMUND GOSSE's letter to Mr. HEDGCOCK (F. A. HEDGCOCK, *Tomas Hardy* 499) and Professor HECHT's review of H. KORTEN'S

indebted for his ideas either to ZOLA or to the Russian school of writers as has been assumed by a Swedish critic, for as Sir EDMUND GOSSE pointed out to Mr. HEDGCOCK, the ideas which have inspired Hardy's books existed already in his mind and revealed themselves in his conversation as early as 1874. The resemblance between Hardy and such XVIIth century writers as BURTON and BROWN (JOHNSON) consists chiefly in the faculty of keen observation and a leaning towards preciseness and minuteness of details, and should not be too much insisted upon.

GEORGE ELIOT's Warwickshire novels may have influenced the choice of Wessex for the scene of his prose works. If we want to trace Hardy's literary indebtedness, the strands go to SHAKESPEARE, the Greek drama, the metaphysic school of poetry, and perhaps to the Gothic novel, the School of Terror, of which there are also traces in COLLINS and READE, two of the most popular novel writers at the time of Hardy's first appearance. In Hardy's first novels, especially in *Desperate Remedies*, he sometimes revels in uncanny details, and there are traces of this in his latest and maturest works, such as *Tess* and *Jude*, and in many of the short stories.<sup>1</sup>

But this cult of horror fostered and nourished, no doubt, also by the many superstitions which lingered on in his native place, may also be due to a conscious endeavour to master and perfect his technique as a tragical writer and to make the acquired

---

'*Th. Hardy's Napoleonichtung The Dynasts*', in *Englische Studien* 55 (p. 105), which every investigator into literary currents or influences ought to read and learn a lesson from. —

In *Late Lyrics* XVIII, Mr. Hardy himself while paying his respect to Schopenhauer and Hartmann, disagrees with their views.

<sup>1</sup> I am thinking of such episodes as Father Time hanging himself and Sue's two little children (*Jude*), Alec posing as a stone effigy in the church of Kingsbere (*Tess* 469), Mrs. Brooke's discovery of the murder of Alec, when in the middle of the ceiling appeared a scarlet blot, growing slowly in size till it assumed the shape of a 'gigantic ace of hearts' (*Tess* 469), the gruesome plot in *A Mere Interlude* (*A Changed Man* 265), and the apparent cynicism of some of the poems, especially in *Satires of Circumstance*. Such poems, says Mr. CHEW (p. 202), are unworthy of a great poet. Mr. SQUIRE (*Observer* Jan. 15, '28) looks upon them as 'short summarised plots in verse which all or almost all record ingeniously contrived disasters which beat Fate at its own game'. He adds that Hardy 'took a kind of pleasure in watching the pranks of Destiny and working out new and particularly complicated pranks'.

mastery serve a definite artistic purpose, as is clearly the case in *Tess* and *Jude the Obscure*, where he denounces 'the cruelty of men to men' (cf. W. ARCHER, *Real Conversations* p. 46).

Especially HEDGCOCK and CHEW have made some preliminary attempts to trace Hardy's literary lineage, and in the future many minute investigations of this kind will undoubtedly appear. From repeated studies of his writings I am convinced, however, that although Hardy may be indebted to his predecessors for many technical details, he is decidedly an independent writer with regard to all essentials. His writings are the consistent expression of a great and peculiar personality.

Educated in a puritanical home, endowed by nature with literary genius, strong logical powers, and the milk of human kindness, unable at a maturer age to accept the comforts of orthodox religion but yearning at the same time for the simple faith of his childhood, being moreover of a melancholy disposition, he was bound to regard life from a tragical view-point and to give expression to this outlook on life in his writings. There was no SCHOPENHAUER or HARTMANN wanted to make him realize that the redeeming features of life are loving-kindness, good will, and pity for all sufferers. In a man with his kind disposition the humanitarian out-look on life and his philosophy of resignation were the natural consequences of his rationalism as a mere thinker. There are many such people in the world — rationalists and good Christians — but it has been Hardy's lot to erect in literature a monument over this New, and at the same time Old Faith, which perhaps in course of time will bridge the gulf between Religion and Logical Thinking.

Hardy voices the thoughts of millions of seekers after truth when he says:

'It may be a forlorn hope, a mere dream, that of an alliance between religion, which must be retained unless the world is to perish, and complete rationality, which must come, unless also the world is to perish, by means of the interfusing effect of poetry — »the breath and finer spirit of all knowledge; the impassioned expression of science«, as it was defined by an English poet who was quite orthodox in his ideas.' — *Late Lyrics*, XVII.

The development I have tried to trace is no mere construction, it is borne out by the remarkable self-revelatory verses



*For Life I had never cared Greatly*, written before 1917 (*Moments of Vision*, 220). In the second verse Hardy speaks of the conditions of doubt which took away his zest for life, then of the various pursuits ('symphonies soft and sweet colour') which made him prefer 'life among men' to 'living aloofly'. To my mind 'the vision on high', 'the star burning as bright as a brand' was his artistic purpose, the message he had delivered to the world in his writings, especially in his late lyrics.

When a visitor at Max Gate once asked Hardy why he no longer wrote novels, the author went up to an open window from which could be viewed the beauties of the surrounding country, and said, 'Look at this!' The reason why Hardy abandoned prose for poetry was because he had realized that the novel no longer could serve him as a means of self-expression. In *Tess* and *Jude* he had spoken about the vital things of life, he had delivered his message, and he had been cruelly misunderstood by only too many of his contemporaries.

In the mighty drama *The Dynasts*, the theme is Napoleon and the Napoleonic wars. In Hardy's youth, many memories and traditions were still alive in Dorsetshire, from the time 'when there were two arch enemies to mankind, Satan as usual, and Buonaparte who had sprung up and eclipsed his elder rival altogether'. Napoleon's brief saga is summed up by the Spirit of the Years, who after the defeat at Waterloo whispers into his ear:

»Worthless these kneadings of thy narrow thought,  
 Napoleon; gone thy opportunity!  
 Such men as thou, who wade across the world  
 'To make an epoch, bless, confuse, appal,  
 Are in the elemental ages' chart  
 Like meanest insects on obscurest leaves  
 But incidents and tools of Earth's unfolding;  
 Or as the brazen rod that stirs the fire  
 Because it must.»

The celestial choruses in *The Dynasts* are no mere borrowings from the antique drama, but serve mainly the purpose to voice Hardy's own thoughts and meditations. Thus the Spirit Ironie expresses his mechanical conception of the world, the Spirit of the Pities gives utterance to his infinite pity for the poor victims of a dynastic war.

It was also Hardy's craving for self-expression that made him return to lyric poetry, his first love. The tragedy of man, compassion for his fate, memories of the past, love, every human experience, those are his themes.

In English literature Hardy has a double claim as an innovator. He is the first great regionalist ('hembygdsdiktare'), and he has inaugurated a new technique in poetry, discarding beauty of form for beauty and clearness of vision, intensity and profundity of thought. In both these respects he has had many followers and imitators. Those who like myself are inclined to judge poetry by the motto of KEATS, »A thing of beauty is a joy for ever», and who are old-fashioned enough to look upon COLERIDGE'S *The Ancient Mariner*, POE'S *The Raven*, and SWINBURNE'S *Dolores* as unrivalled masterpieces of poetic diction, may not be able to fully appreciate this new poetic art, whose chief defect, according to my view, is unevenness, dull heavy pieces appearing side by side with gems of beauty. But those who have been caught by the magic of some of Hardy's best poems — quaint or otherwise — will not readily damn the others with faint praise. The young English School of Poets looked up to Hardy as to their master and chosen leader.

Finally there is one feature in Thomas Hardy's art which cannot be sufficiently dwelt upon. In spite of the author's dark philosophy, his characters are no brooders, no gloomy beings depressed with sorrow, they all stretch out their hands eagerly for the cup of life, they are all anxious to enjoy the happiness of the fleeting moment. CHILD (p. 22) says about this: — »In this double vision of man's greatness and man's futility lies the secret of Hardy's tragedy . . . And here in this double vision lies the secret of the 'humanitarian pity' which a just student has declared to be Hardy's ruling passion.»

In his writings Hardy emphasizes over and over again that in man the inborn desire for life triumphs over disasters and feelings of dejectedness: — »Even among the moodiest the tendency to be cheered is stronger than the tendency to be cast down; and a soul's specific gravity constantly re-asserts itself as less than that of the sea of troubles into which it is thrown» (*The Woodlanders*, 31).

When the youthful and sorely-tried Tess had left her home and its sad memories behind her, and went to find employment

at 'Talbothays Farm', she felt 'that some spirit within her rose automatically as the sap in the twigs' (*Tess*, 129). She saw before her the sunny valley of the Froom garbed in the fresh colours of spring, and found expression for her joy and gratitude in the old *Benedicite* she used to sing in the little village church: — »O ye Sun and Moon... O ye Stars... ye Green Things upon the Earth... ye Fowls of the Air... Beasts and Cattle... Children of Men... bless ye the Lord, praise Him and Magnify Him for ever!«

After all, theory counts for little in fiction. 'Gray, gray is every theory, the tree of life is green for ever!' And Hardy has known to endow with life, with buoyant life, the human figures his creative imagination has called forth. His artistic garment with its darks hues 'was woven on the roaring loom of Time', the Wessex he has pictured in rain and sunshine, in twilight, storm, and nightly shadows, is no abstraction. It is a living reality, a kingly domain in the realm of Art.

Nowhere do we find a grander manifestation of Hardy's art than in his description of 'Egdon', the vast heather-grown heath near his native home. All the features that are most characteristic of Hardy's writings are found here.

Personification, an inclination to endow Nature with the attributes of man. The heath is a face which has been little changed by Time:

»By its mere complexion it added half an hour to evening... It was a near relation of night... when other things sank brooding to sleep, the heath appeared slowly to awake and listen. Every night its Titanic form seemed to await something; but it had waited thus, unmoved, during so many centuries, through the crisis of so many things, that it could only be imagined to await one last crisis — the final overthrow.«

Hardy's worship of the grandeur, sublimity, and unchangeability of Nature, which makes man realize his limitations and keep within the line of legitimate indulgence in the joys of life:

»Twilight combined with the scenery of Egdon Heath to evolve a thing majestic without severity, impressive without showiness, emphatic in its admonitions, grand in its simplicity... Men have oftener suffered from the mockery of a place too smiling for their reason than from the oppression of surroundings oversadly tinged.

Haggard Egdon appealed to a subtler and scarcer instinct, to a more recently learnt emotion, than that which responds to the sort of beauty called charming and fair... The most thorough-going ascetic could feel that he had a natural right to wander on Egdon: he was keeping within the line of legitimate indulgence when he laid himself open to influences such as these. Colours and beauties so far subdued were, at least, the birthright of all.»

The individual's feeling of loneliness and isolation:

»The untameable, Ishmaelitish thing that Egdon now was it always had been. Civilization was its enemy; and ever since the beginning of vegetation its soil had worn the same antique brown dress, the natural and invariable garment of the particular formation.»

The sense of tragedy, Hardy's artistic out-look on life:

»As with some persons who have long lived apart, solitude seemed to look out of its countenance. It had a lonely face, suggesting tragical possibilities.»

Ultimately the entire dark expanse becomes a symbol of Fate, weaving

»In blank entrancement now as evermore  
Its ceaseless artistries in Circumstance».

### III.

Hardy's supremacy in modern English literature was a recognised fact, but it may be of interest to hear some individual verdicts as to his literary fame. Before I proposed him for the Nobel Prize in 1921, when I first had the privilege of nominating a candidate, I wrote to a number of leading English critics to hear their opinions on the matter.

Professor W. KER wrote:

»... Before the war I used to be invited to send proposals of English names, as a member of an Academic Committee, and year after year I wrote 'Thomas Hardy'. So that the Dispensers of the Nobel Fund have my opinion and have had plenty of time to consider it, along with the similar votes of many other highly respectable British subjects, who have not yet succeeded in making their votes count for anything at Stockholm.»

This letter was written to Dr. A. PAUES (Cambridge), whom I had asked to ascertain Professor KER's opinion on the matter. In her reply to me Dr. PAUES added that Professor KER is the first Englishman who has been professor of 'Scandinavian Literature', and that he had great love and sympathy for Sweden.

Sir EDMUND GOSSE wrote among other things:

»The feeling in the English literary world that Mr. Thomas Hardy is by far the most eminent figure in the living literature of England is practically unanimous. His nomination to the Nobel Prize would give universal satisfaction, and would tend to remove the impression, which is very widely prevalent in this country, that Swedes are wilfully negligent of the development of æsthetic and intellectual culture in England» ...

If we substitute 'the Swedish Academy' for 'Swedes' there seemed to be little exaggeration in these critical comments. Similar views have been expressed by representatives of the Swedish Press in a leading and responsible position.

Since then the Nobel Prize has been given to W. B. YEATS and to BERNARD SHAW, but not to THOMAS HARDY. As all proceedings in connection with the selective process are secret, it is futile to speculate upon the causes for preferment or non-preferment. Like Mr. W. E. HAYTER PRESTON in his able article *The Nobel Prize* (*Referer*, Nov. 23, 1924) I have carefully weighed every conceivable possibility without finding any plausible or convincing reason for the Swedish Academy's neglect of Thomas Hardy. I can only conjecture that the adverse criticism which was bestowed on Hardy in the eighteen nineties<sup>1</sup>, especially from clerical quarters, and which even now has a few spokesmen among English men of letters, had prevented the majority of the Academy, with its susceptibilities to traditional influences, from acknowledging Thomas Hardy's greatness, in spite of the many protests which were raised by practically a unanimous Swedish Press, every time his claim was disregarded.

According to ALFRED NOBEL'S will, the Prize is to be awarded to the person »who shall have produced in the field

<sup>1</sup> It was then the phrase, 'the village atheist blaspheming over the village idiot' was coined by a leading critic to describe Hardy's outlook on life.

of literature the most distinguished work of an idealistic tendency» and there »should be paid no consideration whatever to the nationality of the candidate». Why are HEYSE, MISTRAL, EUCKEN, ECHEGARAY, and DELEDDA among the chosen, but not IBSEN, TOLSTOI, STRINDBERG, SWINBURNE, and HARDY? Are the works of the latter less distinguished by their idealistic tendency than those of ANATOLE FRANCE and CARDUCCI? These are questions it would be interesting to have answered.

Professor W. RALEIGH replied:

»I shall be very glad to hear that the Nobel Prize had gone to Mr. Thomas Hardy.

But I am not willing to take any part in these things. On the whole I dislike these intrusive well-meaning patrons, like Nobel and Carnegie, who keep whole committees of men of letters busy in managing and assigning money. A mass of correspondence, the formation of rival parties, long discussions and pleadings — it is all odious to me.

A gift that falls from the sky is pleasant enough, when it is a gift. If it cannot be dropped without skilled engineering advice the advice should be paid for...»

Whether we care to endorse these views or not, Professor RALEIGH has certainly touched the vulnerable spot on Achilles' heel, and his reply is very characteristic of this great man of letters whose few but weighty contributions to literature, unsurpassed for originality of thought and mastery of style, will outlive the compilations of half a dozen TUPPERS of literary history. Ever since the time of WALTER PATER the English school of literature has gone in for quality, not for bulk.

Sir ARTHUR QUILLER COUCH wrote:

»It would be a great privilege and an honour to me to propose Thomas Hardy as a candidate for the Nobel Prize... If I have any claim to propose him, it is only that from boyhood I have worshipped his genius steadily; and that this worship has increased not only as my own judgement grew mature, but as he has gone on increasing it steadily by later masterpieces. It was honour enough, one would say, for a single artist to have built up a series of novels culminating in *Tess of the Durbervilles*. But then, relinquishing the novel, he gave the world that most magnificent European drama *'The Dynasts'*. And still further, as if this was not enough, his old age has blossomed in books of lyrics which (believe me) are an inspiration to the young; to whom no lyrics written by a living senior are at all comparable...»

A similar verdict on the greatness of Hardy has been passed not only by other English men of letters in a leading position, such as LEE, SAINTSBURY, SHAW, GALSWORTHY, BENNETT, and ABERCROMBIE, to mention no more, but also by Scandinavian, German, and French literary critics, such as YRJÖ HIRN, AUGUST BRUNIUS, ANDERS ÖSTERLING, OLOF RABENIUS, CAZAMIAN, FIRMIN ROZ, and ARONSTEIN.<sup>1</sup> Painful as it may be, I cannot refrain from remarking that a heavy responsibility rests on those who have refused to recognize and to reward Thomas Hardy's greatness. The loss of prestige Sweden has suffered by this neglect both in English and European literary circles is incalculable and irreparable. As yet, we cannot even foresee the time when there will rise a star of equal magnitude on the horizon of English literature. Similar opinions have been voiced in all the commemorative articles on Thomas Hardy which have appeared in our leading Swedish newspapers.

Instead of trying to account for the unaccountable, I will relate an anecdote. A man from the northern countries had been taken prisoner by the Turks. In his dire need the captive invented the most wonderful tales of adventure, which amused the Sultan so much that he decided that the man's life should be spared as long as he could satisfy the curiosity of his listeners. In course of time, the man's imagination flagged, and he decided to relate to the Sultan something that was true. He said that he came from a country where the water in the rivers sometimes turns into a solid mass called ice, and where a white powder called swow falls from heaven and covers the earth. The Sultan rose in a tremendous rage. He called his chief executioner and said: — »Never before have I doubted this man's word, but from what he has told us now I am convinced that he is a liar. Lead him out to be executed!»

This story reads like a comment on the neglect and hostility with which the great English author has been treated from some quarters. In an age when the fashion in literature is a crude naturalism, seasoned with crimes and obscenities, and made more palatable by an insincere appeal to men and women of culture to return to the wild state of nature, Thomas

---

<sup>1</sup> For references, see ZACHRISSON, *Stil och personlighet i Thomas Hardy's diktning* (Edda 1923, p. 57).

Hardy has preferred to tell the truth and nothing but the truth. Of course, there are defects in his writings. He sees things darker than they are, he makes too much of the long arm of coincidence, but in all essentials he is true to life. His art is firmly founded on the rock-bed of realities.

But the truth hurts. The wiseacres who want to see life not as it is, but as it ought to be, feel outraged. They stick a label on him: dull, cruel, heathenish. Let him be crucified! Give us Barrabas instead!

Thoughts of this kind must have been in Hardy's mind when he wrote the poem *In Tenebris* after the adverse criticism which was bestowed on his two last novels *Tess* and *Jude the Obscure*.

»Let him to whose ears the low-voiced Best seems stilled by  
the clash of the First,  
Who holds that if way to the Better there be, it exacts a full  
look at the Worst,  
Who feels that delight is a delicate growth cramped by crook-  
edness, custom, and fear,  
Get him up and be gone as one shaped awry! he disturbs  
the order here.»

But there is no longer any cause for bitterness and regrets. THE GRAND OLD MAN OF ENGLISH LETTERS who against his own wishes expressed in his will, but by the will of the English Nation, has been laid to rest in the Pantheon of English literature, together with CHAUCER, TENNYSON, and DICKENS, was really beyond and above rewards and distinctions. And the homage paid to his memory by Swedish poets, writers, and scholars could hardly have been greater if he had been one of our own foremost national writers. One of his English obituarists (*Evening Standard* Jan. 16, '28) 'hazards the guess' that outside England he was best known in Scandinavia. I can vouch for the correctness of this conjecture, as far as Sweden is concerned

#### IV.

In Hardy's earliest poems (*Wessex Poems*) nearly all the features which are most characteristic of his out-look on life are clearly revealed. If we confine our analysis to the lyrics



which were written before he was thirty years old, there are clear traces of his mechanical conception of the universe (*Hap, In Vision I Roamed, She to Him, At a Bridal*, all written in 1866). Even then one of his chief themes is love (*Amabel* 1865, *Postponement* 1866), and there are hints of his having been disappointed in this respect (*Neutral Tones* 1867, *Her Initials* 1869, *Revulsion* 1866). Religious doubts and regrets thereat are revealed in *The Imprecipient* (not dated). Nearly all the early poems are written in the melancholy strain which prevails throughout his writings (*Architect and Heiress* 1867 etc.). This practically rules out the possibility of early influence from Schopenhauer on whose writings only two English essays had been published before 1870 (cf. HEDGCOCK 391, n. 2), and whose works were not translated into English until considerably later (1881—1889). As has already been suggested (p. 146) Hardy's twilight view of life was due to many causes: a melancholy disposition, rationalism ending in despair at not being able to solve the contradictions of life, and last but not least, his tenderness of heart, which made him look upon physical and mental sufferings as imperfections which ought not to have entered into the scheme of things (*The Lacking Sense, God-Forgotten, The Bedridden Peasant* in *Poems of the Past and the Present*). By his craving for loving-kindness and tenderness — 'sick life's antidotes' — which becomes more marked as his work advances, he differs not only from Schopenhauer but also from Renan, who simply says: 'Schopenhauer aurait du conclure que la vertu suprême est la résignation' (*Dialogues philosophiques*, p. 42). Looked at from these view-points Hardy's literary activities are characterized by a wonderful completeness, unity, and strength. He becomes one of the great humanitarians in the world's literature.

\*

Standing against one of the walls in the garden of Max Gate, is a large flat block of stone — now covered with ivy — which may once upon a time have been used at sacrifices, because it was found together with human bones when the foundation of the house was dug. In a characteristic portrait Thomas Hardy is seen against this background regarding two huge

poppies no longer in flower. The stone is the symbol of the immortality of his writings, the poppies of sleep, the long sleep of which he spoke in *Afterwards*:

When the Present has latched its postern behind my tremulous stay,  
And the May month flaps its glad green leaves like wings,  
Delicate-filmed as new-spun silk, will the neighbours say,  
»He was a man who used to notice such things?»

If I pass during some nocturnal blackness, mothy and warm,  
When the hedgehog travels furtively over the lawn,  
One may say, »He strove that such innocent creatures should come  
to no harm,  
But he could do little for them; and now he is gone».

If, when hearing that I have been stilled at last, they stand at  
the door,  
Watching the full-starred heavens that winter sees,  
Will this thought rise on those who will meet my face no more,  
»He was one who had an eye for such mysteries?»

---

## A Swedish Hardy Bibliography.

For a list of other works on Hardy and his writings, see my essay in *Edda* 1923, p. 57. To these should now be added the following monographs: S. C. CHEW, *Thomas Hardy*, New York 1921 (an excellent book); E. BRENNECKE, *Thomas Hardy's Universe* (Boston 1924), and *The Life of Thomas Hardy* (New York 1925); W. RANDALL, *The Wessex Novels of Thomas Hardy*, London? 1924; H. GRIMSDITCH, *Character and Environment in the Novels of Thomas Hardy*, London 1925; V. H. COLLINS, *Talks with Thomas Hardy at Max Gate*, London 1928. This bibliography does not aim at completeness. Newspaper articles in which one single work of Thomas Hardy has been reviewed have not been included.

### Translations of Prose Works.

*Jude Fawley* ['Jude the Obscure']. En själ från djupet. Övers. av VERA HJÄRNE. Stockholm 1900. 8:o. 420 ss. Out of print.

*Tess af släkten d'Urberville* ['Tess of the D'Urbervilles']. En renhjärtad äkta kvinna sanningsenligt berättad. Övers. från eng. Stockholm 1900. 8:o. 415 ss. (Nya följetongen, 1900. 1.) — 2:a uppl. Stockholm 1921. 8:o. 437 ss.

*En grupp förnäma damer* [A Group of Noble Dames]. Bemynd. övers. av KARIN HIRN med ett företal av YRJÖ HIRN. Stockholm 1906. 8:o. XVIII+392 ss.

— 2:a uppl. (tr. i Helsingfors) 1920. 8:o. XVII+346 ss.

*Fjärran från vimlets gra* ['Far from the Madding Crowd']. D. 1. 2. Övers. av NINO RNEBERG. Stockholm 1920 (tr. i Helsingfors). 8:o. 326, 342 ss.

*Heden* ['The Return of the Native']. D. 1—2. Bemynd. övers. av AUGUST BRUNIUS. Stockholm 1921 (tr. i Helsingfors). 8:o. 336, 245 ss.

*I grönan skog*. En lantlig målning i holländskt manér ['Under the Greenwood Tree']. Bemynd. övers. av AUGUST BRUNIUS. Stockholm 1922. 8:o. 262 ss.

*Tillfälligheternas spel* [Life's Little Ironies]. Övers. av ELSA RABENIUS. Uppsala och Stockholm (tr. i Sthm) 1925. 8:o. 368 ss. (Litteraturens mästare).<sup>1</sup>

### Translations of Poems.

ANDERS ÖSTERLING, *Granplanterarna* ('The Pine Planters', *Collected Poems*, p. 25), *In Tenebris* ('In Tenebris II', *Coll. Poems*, p. 154). In: *Fränder och Främlingar* 1921. — *Efteråt* ('Afterwards', *Coll. Poems*, p. 521). In: *Fjordens heder* 1927.

G. M. SILFVERSTOLPE, *Trasten i skymningen* ('The Darkling Trush', *Coll. Poems*, p. 137), *Hans odödlighet* ('His Immortality', *Coll. Poems*, p. 130), *Hårlocken* ('On a Discovered Curl of Hair', *Late Lyrics*, 226), *Ett spöklhus* ('The Strange House, Max Gate A.D. 2000', *Late Lyrics* 40), In: *Vers från Väster* I, II, 1922, 1924.

K. ASPLUND, *Tema i två variationer* ('A Thought in Two Moods', *Coll. Poems* 475), *De översta björklöven* ('The Upper Birch Leaves', *Coll. Poems* 476), *Oxarna* ('The Oxen', *Coll. Poems* 439), *I den stora ofredens tid* ('In Time of 'The Breaking of Nations'', *Coll. Poems* 511). In: *Vers från Väster* I, II, 1922, 1924.

MÄRTA HILDING, *De profundis* ('In Tenebris I', *Coll. Poems*, p. 153). In: *Bonniers V. T.*, Jan. 22, 1928.

Dr. A. ÖSTERLING has kindly informed me that a few more poems have been translated by Mr. E. BLOMBERG, and that *A Swedish Anthology of Hardy's Lyrics* will appear in the autumn of 1928.

### Essays and Articles on Thomas Hardy and his Writings.

A. BRUNIUS, *Thomas Hardy och hans nya diktsamlingar*. In: *Ansikten och masker*, pp. 36—45. — T. FOGELQVIST, *Tho-*

<sup>1</sup> In editions for schools are reproduced *The Son's Veto* (*English Fiction* ed. I. LARSSON), *Absentmindedness in a Parish Choir*, *The Melancholy Hussar of the German Legion*, *A Tryst on an Ancient Earthwork* (*Selection of Short Tales*, ed. R. E. ZACHRISSON), portions of *Under the Greenwood Tree* (*Hardy-Gissing Reader*, ed. H. SVARTENGREN).

mas Hardy. In: *Typer och Tänkesätt*, 1927, pp. 148—156. — A. FÄGERSTEN, *Thomas Hardys land*. In: *Svenska Dagbladet*, Jan. 21, 1928. — IDA B. GOODWIN, *Thomas Hardy, Wessex-skalden*. In: *Ord och Bild* 1924, pp. 127—145. — E. HEDÉN, *Thomas Hardy*. In: *Litteraturkritik* I, 1927, pp. 22—37. — G. HELLSTRÖM, *Thomas Hardy och odödligheten*. In: *Dagens Nyheter*, Febr. 2, 1928. — O. HOLMBERG, *Thomas Hardy*. In: *Litterärt* 1924, pp. 127—145. — R. E. ZACHRISSON, *Thomas Hardy, en författare värd Nobelpris*. In: *Dagens Nyheter*, Nov. 19, 1919; —, *Till frågan om årets litterära Nobelpris*. In: *Social-Demokraten*, Nov. 30, 1920; —, *Ett sammanträffande med Thomas Hardy och Wells*. In: *Dagens Nyheter*, Nov. 9, 1920; —, *Englands främsta diktare och världskriget*. In: *Ord och Bild*, 1919, pp. 277—280; —, *Stil och personlighet i Thomas Hardys diktning*. In: *Edda* 1923, pp. 57—98; —, *Trollkarlen från Wessex* (chiefly from earlier articles and essays on Th. Hardy). In: *Studiekamraten* 1928. — ANDERS ÖSTERLING, *Veteranens sång*. In: *Dagens gärning*. Ny saml. 1926.

160

124

# “OSMÄLTA“ FRANSKA UTTRYCK I ENGELSKAN

AV

CARL O. KOCH







Bland de oräkneliga franska låneorden av äldre och yngre datum i engelskan kan man urskilja flera olika lager: 1:o den stora massan, som upptagits på ett relativt tidigt stadium, som under en normal assimilationsprocess införlivats med språkets anglosaxiska ordskatt såväl i fråga om de enskilda ljudens uttal som i fråga om betoningförhållanden och som därför ej på något vis kännas som främlingar, sådana ord som: *beauty*, *cottage*, *fashion*, *crown* etc. 2:o ord, som en gång varit i bruk, men som numera äro föråldrade eller alldeles försvunna, t. ex. *digne* 'värdig', *chausses* 'benkläder', *achatour* 'köpare', *mester* 'yrke' m. fl. 3:o sena låneord och d:o fraser, vilka ej assimilerats i fråga om uttal eller stavning, vilka alltjämt kännas som främlingar och vanligen tryckas med kursiv stil, såsom *naïve*, *au naturel*, *carte blanche*, *ancien régime* etc. I fråga om uttalet av dessa råder en viss tvekan mellan å ena sidan ett så vitt möjligt korrekt franskt uttal och å den andra ett närmande till det engelska normaluttalet. Ett lämpligt modus vivendi föreslås av H. W. FOWLER i hans *Dictionary of Modern English Usage* (se *French Words*). 4:o Slutligen förekomma i engelskan en hel hop ord och fraser, som endast leva kvar i vissa speciella användningar, och som därför ej kunna sägas utgöra något levande språkgods. De ha i allmänhet ej undergått de förändringar, som andra äldre franska låneord undergått, och detta fastän de i en hel del fall äro av hög ålder, ja otvivelaktigt återgå till de första århundradena efter den normandiska erövringen. De ha aldrig tillhört det populära ordförrådet, och då de varit obegripliga utom för några få, ha de i allmänhet lämnats i oantastat skick och kunna därför sägas utgöra osmälta kroppar i den stora engelska språkorganismen. Jag tänker på de gamla franska ord och formler, varav framför allt lagsspråket är fullt, men som man även finner mera sporadiskt på andra språkområden. Det är denna grupp låneord, som vi i det följande något närmare vilja granska.

Vissa ord av denna grupp ha dock utsatts för en ganska kraftig yttre påverkan. Det är ju en vanlig företeelse, att främmande ord, som i någon högre grad kommit att användas av gemene man, men som ej förstås, lätt utsättas för det ödet att genom s. k. folketymologi undergå en mycket kraftig förvandling, så att man ej längre rätt känner igen dem, jfr sv. provisorisk = professorisk, bibliotek = bibelapotek, ekipage > åkepage m. fl. Såsom exempel på hur franska låneord i engelskan av den grupp, jag här sysselsätter mig med, kunna undergå en dylik folketymologisk behandling, vill jag nämna ordet *Rotten Row*, som, om gängse förklaringar äro riktiga, återgår på fyra vitt skilda ursprung: 1. *Rotten* 'rutten' i en del gatubenämningar<sup>1</sup>, vilket namn uppkommit på grund av där liggande äldre byggnaders förfallna tillstånd; 2. I Skottland och Norra England finns jämte *Rotten* en äldre form *Ratton*, som tyder på ett annat ursprung, nämligen *rat*, vilken benämning man ju också lätt förstår anledningen till; 3. Sjötermen *Rotten Row* enligt Smith's Sailor's Wordbook «a line of old ships-in-ordinary in routine order», vilken definition tycks vilja förklara *rotten* ur ordet *routine* och till sist 4. Det välkända *Rotten Row* i Hyde Park, enligt gängse förklaring uppkommet av *route du roi*, vilken etymologi får stöd av dess ursprungliga användning såsom en för kungarna av Huset Plantagenet reserverad väg.<sup>2</sup> Enligt N.E.D. är ursprunget till de olika benämningarna i en del fall osäkert, men så mycket är väl visst, att de i flera fall ej återgå på *rotten* utan endast genom folketymolog. inverkan sammanfallit därmed. Vi ha här alltså ord av de mest skilda ursprung och valör, som tack vare brist på uppfattning av deras innebörd sammansmält till ett synnerligen populärt ord, vilket som bekant hör till engelskans favorituttryck.

Det är dock endast sällan fallet, att ord av den grupp, jag här upptagit till behandling, rönt en sådan påverkan av redan existerande engelska ord. De flesta ha ej haft någon beröring med det populära språket och ha därför ej heller rönt någon folketymologisk påverkan. Det är som känt framför allt i det juridiska språket, som man har att söka dessa minnen från det normandiska herraväldet i England. I detta språk, som i alla länder bibehållit gamla ord och vändningar segare än alla andra

<sup>1</sup> Se *Stow's Survey of London* II p. 74 (Reprinted by Clarendon Press 1908).

<sup>2</sup> Se *Smith, The Century Cyclopaedia of Names*.

fackspråk, levde ju franskan kvar mycket längre än på andra litteraturområden. Efter den normandiska erövningen blevo de gamla engelska lagarna översatta först till latin och sedan till franska, och nya lagar utfärdades likaledes på dessa båda språk.<sup>1</sup> Under 1200-talet skrevos de vanligen på anglo-normanniska, och detta bruk höll i sig länge och väl, fastän franskan så småningom förvanskades. Cromwell försökte införa engelskan som lagspråk men misslyckades, och hans påbud blev upphävt av Karl II, ty »the law is scarcely expressible properly in English».<sup>1</sup> Ända fram till 1700-talet nedskrevos domstolsförhandlingarna på »Law French».

Det är under sådana förhållanden ej att undra över att det engelska lagspråket allttjämt bär talrika spår av detta långa franska herravälde, och när man bläddrar i ett engelskt juridiskt lexikon, finner man snart, hur späckat det är med främmande termer, såväl latinska som franska för att ej säga anglo-normanniska. Många franska ord, som annars ej förekomma i engelskt språk eller som försvunnit därur, föra här ett slags parasittillvaro och passa f. ö. rätt väl tillsammans med de älderdomliga seder och bruk, som ännu allttjämt skänka engelska rättsförhandlingar ett så pittoreskt utseende. Ett typiskt exempel härpå, fast hämtat från parlamentsförhandlingarna, äro de ordalag, varmed regenten sanktionerar, resp. vägrar att sanktionera ett av parlamentet antaget lagförslag. I förra fallet säger han, om det är fråga om en enskild motion, *Soit fait comme il est désiré*, och när det är fråga om ett skatteanslag, *Le Roy (La Reyne) remercie ses loyaux sujets, accepte leur bñevolence et aussi le veut*, i senare fallet vägrar han sin sanktion med orden *Le Roy (La Reyne) s'avisera*, vilken rättighet dock ej utövats sedan 1707.<sup>2</sup>

Utmärkande för den juridiska stilen i alla språk och kanske allra mest i engelskan är en långt driven omständlighet och ordrikedom. Se här några exempel: en person uppfordras »to repair, renew, uphold, support, maintain, sustain, preserve and keep» en byggnad; eller också »With full and free right and liberty at all times and for all purposes, and with or without horses, carts, carriages, wagons etc., to go, pass and repass over, along and upon the land».<sup>3</sup> Vid sidan av dessa

<sup>1</sup> Enl. *Vising, Anglo-Norman Language Literature*, s. 13 (Oxf. Univ. Press 1923).

<sup>2</sup> Enl. *Mozley a. Whiteley's Law Dictionary*.

<sup>3</sup> Hämtat från tidskriften *English* 1 oct. 1919.

praktblomster verkar vårt äldre juristspråk med sina 'ity, all-denstund och emedan' o. s. v. nästan pauvert. — Emellertid inses lätt att, när en sådan synonymrikedom eftersträvas, språkets alla reserver måste tillgripas, och därför finner man också i en mängd juridiska vändningar ord av anglosaxiskt och av franskt ursprung uppradade eller sida vid sida, såsom »my last will and testament; I give and bequeathe; in manner and form following; situate, lying and being; messuage and tenement» o. s. v.<sup>1</sup>

Lagspråket är långt ifrån det enda språkliga område, där franska ord leva kvar i mer eller mindre oförändrat skick och vittna om svunna tiders franska hegemoni. Ett annat sådant, där, såsom man kunde vänta, ett konservativt språkbruk i mycket stor utsträckning låtit den gamla franska ordskatten leva kvar, och där väl aldrig någon förändring kommer att äga rum så länge de företeelser, som de beteckna, över huvud taget finnas till, är *heraldiken*. Dennas mönsterland var Frankrike och den spred sig därifrån till England tillika med sin terminologi. Alla stormännen under denna tid voro ju fransmän, och deras språk blev helt naturligt också den engelska heraldikens. Så är det alltjämt i stor utsträckning. Vi ha ju där hela raden av färgbeteckningar, såsom *azure*, *argent*, *or*, *sable* 'svart' och *vert* samt de olika delarna av sköldmärket, såsom *bordure*, 'sköldens rand', *chevron* 'sparre', *estoile*, *fess* 'tvärbjälke', *fusil* 'sned ruta', vidare djurens eller föremålens olika ställningar, såsom *abaissé*, *ambulant*, *couchant*, *courant*, *dormant*, *en arrière*, *passant*, *rampant*, *reguardant*, *volant* etc.<sup>2</sup> — Även på andra områden, fastän betydligt mer sporadiskt, finner man dessa franska relikter, t. ex. i jaktspråket: *to blow a mort* 'signal efter villebrådets dödande', bland speltermerna: *cinq* 'fem' på tärningar o. d., i köksspråket: *petit pâté* 'en liten pastej' (Ex. från 1440<sup>3</sup>) jämte det anglicerade *patty*.

Om vi nu en smula granska den dräkt, vari dess franska relikter äro klädda, så skola vi finna, att den är ganska skiftande. Detta är ju ej ägnat att förvåna, eftersom de tillhöra så vitt skilda skeden. En hel del överensstämma till formen

<sup>1</sup> Hämtat från tidskriften *English* 1 oct. 1919.

<sup>2</sup> De heraldiska termerna äro här och i det följ. vanl. hämtade från *Grant, The Manual of Heraldry* (Edinburgh 1924).

<sup>3</sup> Uppgifterna ang. exemplens ålder äro, där ej annorlunda anges, hämtade från *A New Engl. Dict. By Murray* etc.

fullständigt med den moderna franskan, men detta hindrar ej, att några av dem äro av en värnadsvärd ålder. Jag ger här en del exempel på några av de vanligare och samtidigt mera ålderstigna termerna<sup>1</sup>: *autre* i flera uttryck, såsom *autre vie* 'another's life', *autrefois* m. fl., *choses* lagt, 'things' (Ex. 1386—1875), *droit* 'a right or law', *de la plus belle* 'of the fairest land', *lien* (Ex. fr. 1531) 'a right over the property of another person'; *main* förekommer herald. i betyd. 'hand' samt i en hel del juridiska termer, såsom *mainlevée* 'the recovery of goods', *mainprize* 'suretyship' (Ex. 1292—1845), *mainpernour* 'surety for a prisoner's appearance' (Ex. 1292—1857); *mort* förekommer arkaiskt både som subst., adj. och vb 'death, dead, put to death' och dessutom i många sammansättningar, framför allt i de vanliga lagtermerna *mortgage*, *mortmain* 'oförytterlig egen-dom', samt i föråldrade, is. skotska uttryck såsom *mort bell*, *mort cape*, *mort stone* m. fl.; *peine forte et dure* 'the punishment of pressing a prisoner's body with heavy weights until he pleaded or died' (Ex. i N.E.D. 1554—1888, dock finns det långt tidigare, redan i Britton<sup>2</sup>). En helt obetydlig avvikelse från modern franska finner man i andra fall, beroende på äldre fransk stavning, såsom i *pais* ('country' < fra. *pais*), vilket förekommer i många laguttryck: *act in pais* 'act done in the country as distinguished from an act done in court'; *cry de pais* 'hue and cry raised in the absence of the constable', *a trial per pais* 'a trial by a jury' (endast denna sista fras finns i N.E.D. med ex. 1664—1768), *parol* 'a contract made by word of mouth' (Ex. från 1601). — En del ord ha under tider-nas lopp moderniserats till större överenssäm-melse med modern franska. Så *avoir-du-pois* < *avoir-de-pois* < *avoir-de-pois* och hos Britton *aver-de-pois*. Ävenså *sans*, vilket tidigare hade formen *senz* (t. ex. i *Les Lois de Guillaume le Conquérant*). *Sans* förekommer i många olika kombinationer, såsom *sans delay*, *sans frais*, *sans nombre*, *sans recours*; före Shakespeare's tid enl. N.E.D. använt nästan uteslut. tillsammans med ord av fra. urspr., vilka dock ibland ersatts av engelska synonymer såsom

<sup>1</sup> Lagtermerna och deras översättning är i allmänhet tagen från *Mozley and Whiteley's Law Dictionary* (London 1923) eller från *Everyman's Own Lawyer by a Barrister* (London 1921).

<sup>2</sup> Britton, *An Extract of Engl. Laws* fr. omk. 1290 utg. av Nichols 1865.

*sans biding*, förekommer det numera huvudsakligen i lagspråket och i heraldiken.

Underligare än de ovanstående te sig givetvis en hel del ord och uttryck, villkas själva form antyder, att de ha en anseelig ålder att bära på. I en del fall är rent av den anglo.-dialekten igenkännlig<sup>1</sup>: *u* för *o(u)* finner man i några, såsom *pur autre vie* 'for another's life', *purlien*, *uncore prist* 'still ready'; *ei* för *oi* i *aveir*, *ie* för *e* i *tiel* 'such' i *nul tiel agard* 'no such award', reduktion av *ie* > *e* i *fuer* 'fly' < ffra. *fuier*. På rätt tidig inlänning tyder också hörbart *s* fför kons. i några ord, såsom *cestui* i fraserna: *cestui que trust*, *cestui que use* = *cestui a que use* (al use de qui) *le trust est créé*, *cestui que vie* 'for whose life' (Ex. 1555—1859); *ouster le main* 'a delivery of lands out of the king's hands' < anglo.-*ouster*. (Ex. 1321—1766), *le* användes ofta för *la* i Britton; *bastard eigné* 'a bastard elder son' (Ex. 1586—1809) i motsats till *mulier puisne* 'a younger legitimate son' (Ex. 1613—1724). *L* är bibehållet fför kons. i några fall: *nient culpable* 'en rien coupable', *le Roy aussi le veult* se ovan. — I en del fall utgår den engelska lagtermen från ord el. former, som numera äro alldeles föråldrade i franskan eller ha en helt annan betydelse. Här några exempel: *Puis darrein continuance* 'since the last continuance'. Härav är *puis* numera obrukligt i fra. såsom preposition, *continuance*<sup>2</sup> är utdött; *darrein* (utdött i fra., < ffra. *darrain*, *derrein*, som var det vanl. gamla ordet = *dernier*) är ett ord, som ofta förekommer i gamla engelska lagar, is. i Britton och som lever kvar ännu i en del uttryck (Ex. 1292--1833). *Son assault demesne* 'his own assault' < anglo.-*demeyne* < ffra. *demeine*, en var. av *domaine*; ordets egentl. betyd. var 'besittning, gods' och har alltså denna betyd. i eng. lagstil; såsom adj. = 'own' var det vanligt i anglo.-no. och har bevarats i lagspråket i ett par fraser såsom i ovanstående och i *son tort demesne* 'his own wrong-doing'. *Laches* 'negligence in pursuing a legal remedy' < anglo.-*lachesse* < ffra. *lachece*, försvunnet i franskan. *Nient comprise* 'an exception formerly taken to a petition as unjust', *nient culpable* 'not guilty', *nient le fait* 'not his deed', *nient de dire* 'to suffer judgement by not denying or opposing it'.

<sup>1</sup> Se *Visings* redan cit. bok s. 27—31.

<sup>2</sup> Se *Brüll, Untergegangene und veraltete Worte des Französischen im Heutigen Englisch* (Halle 1913).

*Nient*, som alldeles saknas i N.E.D., återgår tydligen på ffra. *noient*, *niant*, *nient* (Godefroi, jfr nyfra. *néant*), som även kunde vara adv. 'en rien, nullement'. Ordet påträffas i Britton och har tydligen levat kvar i engelskt lagspråk, som ovanstående citat hämtade från Mozley and Whiteley utvisa. *Damage feasant* 'doing damage' om boskap på annans egendom, *malfeasance* 'the doing of an unlawful act', *misfeasance* 'improper performance of a legal duty', *non-feasance*, *misfeasor*, *tort-feasor* 'wrong-doer'; alla dessa återgå på ffra. avledning av verbet *faire*, vilka äro obrukliga i modern franska.<sup>1</sup> *Oyez* (utt. o'j.es) 'hear ye' det rop, varmed en offentlig utropare äskar ljud (Ex. 1440—1873), *the Commission of oyer and terminer* 'a commission granted to judges to hear and determine treasons etc.' m. fl. uttryck, vari det gamla, numera nästa utdöda franska verbet *oir* ingår. *Ne unques accouple* 'not joined in lawful matrimony'; *unques* < ffra. *unkes*, *onques* (Godefroi) är numera obrukligt i franskan. Andra engelska lagstermer, som utgå från franska ord, som numera äro föråldrade el. utdöda, äro *messuage* 'boningshus med tillhörande ägor', *alien*, *seisin* 'possession of lands by feudal tenure' (< ffra. *saisine*) m. fl.

Av ett visst intresse äro även följande uttryck: *Assets* 'property available for the payment of debts' < fra. *asses* äv. sb. = 'suffisance'. Urspr. till ordets engelska användning ligger i den anglo. frasen *aver assets* 'have sufficient to meet certain claims'. Ordet har ibland på grund av sin form uppfattats som pluralis, och en sing. *asset* har bildats. — *Cinque ports* 'the five ports of Hastings, Romney, Hythe, Dover and Sandwich having jurisdiction along the coast'. Ex. 1191—187. *Cinque* förekommer dessutom som spelterm (se ovan) och i en mängd sammansättningar såsom *cinquefoil* 'Potentilla reptans', *cinque-pace* 'a kind of dance'. — *Fcofail* sb. [< anglo. *jeo fail* 'I am at a fault'] 'a mistake, an oversight' Ex. 1541—1879. — *Mitter le droit* 'a release by passing a right', *mittter l'estate* 'a release by way of passing an estate'. *Mitter* finns ej i N.E.D. Förmodligen är det en förvrängning av fra. *mettre* i substantivisk betydelse. — *Frankalmoign* 'the feudal tenure by which religious corporations held the land granted to them', < anglo. *fraunke almoign*; enl. N.E.D. kanske en sammanblandning av

<sup>1</sup> Se *Brülls* redan citerade arbete.

*alimosina* och *alimonium*. — *Mort d'ancestor* 'an assize brought by the right heir ag. one who wrongly took possession of his inheritance on the death of his ancestor', Ex. i N.E.D. 1523—1873, men ordet finns redan i Britton. *Ancestor*, en kombination av den gamla fra. nomin. *ancestre* och ackus. *ancesor*. — *In ventre sa mère* (Medeleng. var. *En* —) 'in his mother's womb', gammal lagterm, vilken finnes redan hos Britton men även användes i moderna verk. Åldern framgår också utav att genitiven ej föregås av prep. *de*, såsom vi finna i de äldsta anglono. lagarna, t. ex. i *Les Lois de Guillaume le Conquérant: la pais le rei* 'pacem regiam', *en la maisoun soun gendre* 'in domo generi sui'. — *Voir dire* 'an examination of a witness as to his competence to give evidence. (Ex. 1676—1834) *voir* < ffra. *voir* 'true'.

En viss anglicering av de franska uttrycken finner man ofta; så har *-i* nästan alltid utbytt mot *-y* i stavelseslut, t. ex. *Cry de pais* 'hue and cry raised in the absence of the constable'. *Cypres* 'the carrying out of the will of a donor as nearly as may be practicable or reasonable', < sen anglono. = fra. *si près* (Ex. 1481—1885). *Flory* (her.) = fra. *fleuri*. *Moiety* < ffra. *moitié*. *Per my et par tout* 'by the half and by all'. *My* < ffra. *mi*. *Prochein amy* 'one who is entitled to sue on behalf of an infant' (Ex. 1473—1809.) *Le Roy le veult* (se ovan). — Bland andra lätta angliceringar må anföras *chaud-medley* (skotskt laguttryck) 'the killing of a man in an affray in the heat of blood', där *medley* har ersatt det ffra. *mellee*. I många fraser har *petit* ersatts av *petty*: *petit* el. *petty* 'bag, captain, officer, constable, jury, larceny, sessions'. *counter-passant* (her.) 'two animals moving different ways from another', där *counter* har ersatt det franska *contre*. Liksom i det sista uttrycket finner man många termer, där man blandat engelska och franska, t. ex. *Alien ami* (omväxl. med *alien friend*) 'an alien born in a friendly state', *An, Four et Waste* (el. Year, day, and waste) 'a prerogative whereby the sovereign was entitled to the profits for a year and a day of a tenement held by a person attainted of petty treason, with the right of wasting the tenement'; *choses in action* och *choses in possession*, *court of oyer and terminer* (se ovan); *leze-Majesty*; *dormant partner* 'one who takes no active part in the affairs'; *autrefois convict* 'formerly convicted of the same crime'; *levant and couchant*, ett gängse



uttryck under medeltiden såväl på kontinenten som i England med olika betydelser (lat. *levans et cubans*); *baron and feme* (her.) betecknar en mans och hans hustrus vapen; *nul prendre advantage de son tort demesne* 'no one shall take advantage of his own wrong-doing'. — Även förekomma uttryck sammansatta av latin och franska: Ex. *Per my et per tout* se ovan. *Per* förekommer i många fraser av f. ö. franskt ursprung, såsom *per charité*, *per company*, *per pais* by the country'. *Mulier puisne* (se ovan). — Som synes äro ovanstående hybrida uttryck i en del fall sammansatta av brukliga franska och engelska ord såsom *alien ami*; *an*, *jour and waste*; *choses in action* *court of oyer and terminer*, där man till en fransk term *tout fait* lägger ett modernt engelskt ord; i andra fall har man anglicerat ett franskt el. anglono. uttryck, såsom *counter-passant*, *leze-Majesty*, *chaud-medley*, *assets m. fl.* Rätt ofta förbindas två franska ord med en engelsk konjunktion eller preposition, t. ex. *in autre droit*, *oyer and terminer*, *levant and couchant*.

De franska participen på *-é* återges på tre olika sätt: 1) med *-e*, framför allt i mycket gamla uttryck: *treasure trove* 'money found hidden in the earth'; *ne unques accouple* 'not joined in lawful matrimony'; *mulier puisne* (se ovan), där *puisne* < fra. *puisé* 'yngre'. I *Les Loix de Guillaume le Conquérant* är detta det vanliga sättet att återge ett fra. ptc.; *curune* 'couronné', *purpense* 'precogitatis', *apele* 'appelé', *jugee* 'jugée' etc. 2) med *-é*: *bastard eigné* (se ovan), där *eigné* är en förvrängning av anglono. *ayne* < fra. *ainé* samt i många heraldiska termer, såsom *abaissé*, *affraillé*, *cloué*, *contournée couché* etc. och till sist 3) med *-ed* i många heraldiska termer, även om ej motsvar. verb finns i engelskan: *coupéd* (utt. ku:pt) 'of the head represented as cut off clean', *nowéd* 'knotted' < fra. *noué*, *langued* her. 'represented with a tongue of a specified tincture' < fra. *langue* + *-ed*, *caboched* 'of a beast's head borne without any part of the neck, and full faced'. < v. *caboche* < fra. *caboche*.

Franska infinitiver användas ofta substantiviskt: Ex. *oyer* 'the hearing of some document', *cesser* 'the ceasing to pay rent for the space of two years', *mitter le droit* (inf. ? se ovan), *prendre* 'the power or right of taking a thing without its being offered', *approver* 'a witness being admitted to give evidence ag. another offender', *trover* 'the finding by defendant of the plaintiff's goods and converting to his own use'.

Många låneord leva kvar i lag- el. heraldiskt språk i sin ursprungliga franska el. anglono. form, under det att den vanliga engelskan uppvisar samma ord i annan populär gestalt, t. ex. (nul tiel) *agard* (anglono. *agard* < ffra. *esguart*) — nyeng. *award* (anglono. *award* < ffra. *esguart*); *bas* (chevaliers) — nyeng. *base* 'low', *bouget* her. 'waterbucket frequently borne in shields of arms' — nyeng. *budget* < fra. *bougette*; *ferme* — *farm* med samma betydelse; *flory* (her.) — *flowered*; *petit* — *petty*; *puisne* — *puny*; *sejant* her. 'sitting' — *siege*; *peine* (forte et dure) — *pain(s)*; (tout) *temps* (prist) — *tense* gram. term, föräldr. i betyd. 'time'; *pâté* — *patty*; *tenné* her. 'brungul' — *tawny* < fra. *tanné* m. ff.

Vi ha sålunda i det föregående sett, att en mängd (forn)-franska ord och fraser leva kvar i engelskan, framför allt i lag-språket, ungefär på samma sätt som de otaliga latinska uttryck och termer, varav alla de moderna kulturspråken äro fulla. I fråga om de gamla franska vändningarna vore man frestad att antaga, att de helt och hållet tillhöra ett svunnet språkskede, och sålunda vore ett slags kuriositeter eller relikter, som endast påträffades i gamla föräldrade lagböcker. I några fall är det kanske också så, men en hel mängd äro alltjämt mer eller mindre aktuella: En del av dem, som förefalla ålderdomligast, som t. ex. *per my et per tout*, *cypres*, *desmesne*, *treasure trove*, *cestui que vie*, *oyer and terminer*, *en ventre sa mère*, *frankalmoign*, *tortfeasor*, *feme* m. fl. återfinnas alla i en sådan populär juridisk handbok som *Every man's Own Lawyer* (1921) och det bevisar ju, att menige man allt emellanåt kunna ha behov att få dem förklarade. De heraldiska termerna äro naturligtvis också levande, i den mån heraldiken kan sägas vara en levande vetenskap. — I *Nichols* översättning till engelska av *Britton* år 1865 använder han med friskt mod sådana uttryck som *vill* (= town), *uncoifed* övers. av fra. *sauntz coyfe*, *mordancester*, *demesne* (= domain), *demesne lands* (= own lands), *darrein presentment* (= sista angivelse) o. s. v. Det är ju tydligt, att varje översättare i mer eller mindre grad alltid är frestad att med ringa förändring använda originalets ord (såsom också de anglonormanniska lagförfattarna gjorde, när de använde anglosax. ord som *utlagerie* 'outlawry', *thefbot*, *hundrez*, *nef siglaunt* o. d.), men det bevisar ju åtminstone, att han ansåg sådana ord begripliga för jurister. Att de stackars oinvigda lekmännen däre-

mot varit åtskilligt förbryllade av lagspråkets underligheter, torde vara antagligt.

En sak, som vore av stort intresse att kunna påvisa, är i vilken mån alla dessa »osmälta» juridiska termer, som engelskan i sin ordhunger slukat i sig, importerats såsom lagtermer från fornfranska *coutumiers* och lagsamlingar. Härtill har jag dock ej haft tillfälle. Att vissa av dessa uttryck även förekomma i det fornfranska lagspråket, är dock lätt att konstatera; så t. ex. finner man hos Godefroi i sådan användning termer som: *ouster la main, an et jour, chaude mellec, encontre agard tel appela, couchant et levant*. Det ligger då nära till hands att tänka sig, att dessa och även andra av samma slag importerats just såsom lagtermer. Andra åter ha väl skapats i England, dels såsom översättning av de gamla anglosaxiska termerna, dels och detta väl i de flesta fall nyskapats under de århundraden, som franskan var Englands lagspråk.



## Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois de 1924 à 1926.

### Abréviations.

- AfdA** = Anzeiger für deutsches Altertum.  
**AfStnSp** = Archiv für das Studium der neueren Sprachen.  
**Anz** = Anzeiger.  
**ARom** = Archivum romanicum.  
**Bbl** = Beiblatt.  
**BGdSp** = Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache.  
**BSL** = Bulletin de la Société de linguistique.  
**DL** = Deutsche Literaturzeitung.  
**ESt** = Englische Studien.  
**ESts** = English studies.  
**GHÅ** = Göteborgs högskolas årsskrift.  
**GRM** = Germanisch-romanische Monatsschrift.  
**IF** = Indogermanische Forschungen.  
**IJb** = Indogermanisches Jahrbuch.  
**JEGPhil** = Journal of English and German Philology.  
**Jsb** = Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie.  
**LC** = Literarisches Centralblatt.  
**LB** = Leuvense Bijdragen.  
**Ltbl** = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.  
**LUÅ** = Lunds universitets årsskrift.  
**MA** = Le moyen âge.  
**MLN** = Modern language notes.  
**MLR** = Modern language review.  
**MSp** = Moderna språk.  
**NdJb** = Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung.  
**NdKbl** = Korrespondenzblatt des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung.  
**Neophil** = Neophilologus.  
**NphM** = Neuphilologische Mitteilungen.  
**NoB** = Namn och bygd.  
**NQ** = Notes and queries.  
**NSp** = Die neuen Sprachen.  
**OoB** = Ord och bild.  
**PhilQ** = Philological quarterly.  
**RCr** = Revue critique.

- RFE** = Revista de filología española.  
**RGerm** = Revue germanique.  
**RHisp** = Revue hispanique.  
**RHist** = Revue historique.  
**RRLR** = Revue des langues romanes.  
**Ro** = Romania.  
**RPhF** = Revue de philologie française.  
**StMSpv** = Studier i modern språkvetenskap.  
**UUÅ** = Uppsala universitets årsskrift.  
**ZdMa** = Zeitschrift für deutsche Mundarten.  
**ZdPhil** = Zeitschrift für deutsche Philologie.  
**ZfeU** = Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht.  
**ZfSL** = Zeitschrift für französische Sprache und Literatur.  
**ZONF** = Zeitschrift für Ortsnamenforschung.  
**ZrPhil** = Zeitschrift für romanische Philologie.

## I. Philologie romane.

1924.

- ATTERBOM, EBBA, Fioretti — små blomster — Legender ur S. Fransiskus' liv. Till svenska. Sthlm. 8:o. 238 p.  
 BJÖRKBOM, C., Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane publiés par des Suédois de 1920 à 1923. (StMSpv 9, 299—310.)  
 EDSTRÖM, E., Article sur Kr. Nyrop & C. Bratli, Moderne spanske forfattere 1. Khvn 1924. (Ped. tidskr. 60, 300—302.)  
 EHRENSVÄRD, A., Jean de La Fontaine. Essay och översättningar. Med vinjetter av Yngve Berg. Sthlm. 8:o. 168, (1) p.  
 FALK, P., De *trop par est bons à il est par trop bon*. Petit essai historique sur la syntaxe de *par* en sa qualité de particule augmentative. (StMSpv 9, 199—226.)  
 Voir: NphM 26 (1925), 203 (A. Wallensköld). ZrPhil 45 (1925), 767 (A. H[ilka]). RPhf 38 (1926), 81. Ro 52 (1926), 211 (M. R[oques]).  
 HANSSON, O., Brantôme. (Inledningen till en monografi.) (Edda 22, 1—53.)  
 HÅRD AF SEGERSTAD, KERSTIN, Une note sur le Livre des manières. (StMSpv 9, 79—94.)  
 Voir: NphM 26 (1925), 202 (A. Wallensköld). ZrPhil, 45 (1925), 766 (A. H[ilka]). Ro 52 (1926) 210—211 (M. R[oques]).

- KJELLMAN, H., Madonna och mirakel. Ett blad i den medeltida franska diktningens historia. (OoB 33, 401—413.)
- , *Autresi—aussi—ainsi*. Étude de syntaxe historique. (StMSpv 9, 147—198.)  
 Voir: NphM 26 (1925), 202—203 (A. Wallensköld). ZrPhil 45 (1925), 766—767 (A. H[ilka]). RPhilF 37 (1925), 133—143 (L. Clédât). Ro 52 (1926), 211 (M. R[oques]).
- LARSSON, HANS, Rousseaus kulturförakt. (Bokstugan 8, 217—225.)
- , Rousseaus samhällsfördrag. (Bokstugan 8, 243—247.)
- LILJEGREN, S. B., Article sur J. Hurtado y J. de la Serna & A. Gonzales Palencia, Historia de la literatura española. Madrid 1922. (Litteris 1, 93—96.)
- LIND[s]STRÖM, A., Italienskt-svenskt miniatyrlexikon. Sthlm. 16:o. XXIV, 548 p.
- LUND, LISA, Fioretti. Den helige Fransisci underfulla blomsterkrans. Till svenska. Uppsala. 4:o. 167 p., 1 pl.
- LUNDIN, C. J., Fransk postteknisk ordlista. Sthlm. 8:o. 125 p.
- MICHAËLSSON, K., Le passage  $d > r$  en français. (SMSpv 9, 259—290.)  
 Voir: NphM 26 (1925), 203 (A. Wallensköld). ZrPhil 45 (1925), 767—768 (A. H[ilka]). RPhF 38 (1926), 82. Ro 52 (1926), 211 (M. R[oques]).
- MUNTHE, Å. W:SON, Några anteckningar om en grupp spanska kraftuttryck. (SMSpv 9, 95—111.)  
 Voir: NphM 26 (1925), 202 (A. Wallensköld). NSp 34 (1926), 135—136 (R. Riegler).
- , Spansk läsebok. 2:a genomsedda och något tillökade uppl. Uppsala & Sthlm. 8:o. 83 p.  
 Voir: Ped. Tidskr. 60 (1924), 118—119 (J. Vising). NphM 25 (1924), 92—93 (R. Feiring). NSp 34 (1926), 77 (G. Haack).
- NILSSON, A., Naturbegreppet hos Boileau. (Samlaren N. F. 4, 1923, p. 75—89.)
- NORLIND, A., Dante som geograf och medeltidens behandling av frågan om vatten och land. (Ymer 45, 260—278.)
- NORDFELT, A., Om franska låneord i svenskan. (StMSpv 9, 1—55.)  
 Voir: Ro 52 (1926), 210 (M. R[oques]).

- OLOVSSON, H., Étude sur les rimes de trois poètes romantiques. Alfred de Musset, Théophile Gautier. Charles Baudelaire. [Thèse. Upsal.] Lund. 8:o. 421 p.  
Voir: RLR 63 (1926), 317—318 (M. G[rammont]).
- RIPMAN, W. & RODHE, E., Italiensk nybörjarsbok. Sthlm. 8:o. iv, 178 p.  
Voir: Ped. tidskr. 60 (1924), 119—122 (E. Edström). NphM 26 (1925), 133—135 (A. Wallensköld).
- ROHDE, EMIL, Ordförteckning till Ripman och Rodhes italienska nybörjarsbok. Sthlm. 8:o. iv, 65 p.
- SANTESSON, C. G., Article sur F. Shears, Recherches sur les prépositions dans la prose du moyen français. Paris 1922. (ZrPhil 44, 382—384.)
- SKÖLD, H., Ein keltisches Lehnwort im Rumänischen [adj. *mare*]. (IF 42, 138.)
- STAUFF, E., Quelques remarques concernant les assonances dans le »Poème du Cid». (Homenaje a Menéndez Pidal. Madrid 1924. 2, 417—429.)  
Voir: Ro 53 (1927), 251 (A. J[eanroy]).
- , *Voyons voir. Montre voir*. Essai étymologique. (SMSpV 9, 227—241.)  
Voir: NphM 26 (1925), 203 (A. Wallensköld). ZrPhil 45 (1925), 767 (A. H[ilka]). RPhF 38 (1926), 81—82. Ro 52 (1926), 211 (M. R[oaques]).
- STYFF, H., Om s. k. utelämnat *il* i franskan. (Msp 18, 98—101.)
- THORN, A. CHR., Article sur Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen t. CXLV—CXLVII, 1, 2 (1923). (Ro 50, 134—135, 300—301, 617.)
- TILANDER, G., Lexique du Roman de Renart. (GHÅ 30, 1924, 4). Göteborg. 8:o. 163 p.  
Voir: AfStnSp 148 (1925), 314—316. ARom 9 (1925), 331—334 (W. v. Wartburg). Ro 52 (1926), 193—195 (A. Jeanroy). BSL 27 (1927), 32 (A. M[eillet]).
- , Notes sur le texte du Roman de Renart. (ZrPhil 44, 658—721.)
- , *Onni, omniement, aonnier*. (ZrPhil 44, 217—221.)
- , Remarques sur quelques passages du Roman de Renart. (ZrPhil 44, 221—231.)
- , Réponse à M. Gunnar Biller à propos de son compte rendu des *Remarques sur le Roman de Renart*. (NphM 25, 65—84.)  
Voir: Réplique. NphM 25 (1924), 84—85 (G. Biller).



- WALBERG, E., Raimon-Jordan, Ch. II, 43. (NphM 25, 85—87.)
- WALLSTRÖM, A., Svenskt-franskt [parlörlexikon]. Bearb. efter Meyers Sprachführer. 6:e uppl. bearb. av Virgile Pinot och A. Chr. Thorn. (Fritzes parlörlexika. 1.) Sthlm. 16:o. 536 p.  
Voir: Msp 19 (1925), 150—152 (I. Pauli). NphM 26 (1925), 130—133 (A. Wallensköld).
- VISING, J., Observations sur les nombres ordinaux des langues romanes. (Ro 50, 481—498.)
- , Französisch *viste, vite*. (NphM 25, 24—26.)
- , Article sur Cambridge Anglo-Norman texts. Cambridge. 1924. (ARom 8, 327—333.)
- ZEILON, E., Tre sånger — Inferno V, VI och VII — ur Den Gudomliga Komeden — La Divina Commedia — av Dante Alighieri. Översättning från italienskan. (Redogörelse för Högre allmänna läroverket i Östersund läsåret 1923/24.) Östersund. 4:o. xxi p.
- ZETTERSTÉEN, K. V., Ein Handbuch der religiösen Pflichten der Muhammedaner in Aljamía. (Le Monde oriental 15, 1921, p. 1—174.)
- 1925.
- AHLSTRÖM, A., Marie de France et les lais narratifs. (Göteborgs vetensk. o. vitterh.samh:s handl. F. 4. Bd. 27.) 34, (3) p.
- BECKMAN, N., Romanisches in der isländischen Literatur. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg p. 107—109.)  
Voir: MLN 41 (1926), 138 (Urban T. Holmes). Ro 51 (1925), 626. NphM 27 (1926), 44 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 98. Litteris 4 (1927), 162 (Kr. Sandfeld).
- BERGH, GUNHILD, Giovanni Papini. (OoB 34, 607—616.)
- BILLER, G., Fristående enfatiska uttryck i modern franska. (Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg. Göteborg. p. 184—188.)  
Voir: NphM 27 (1926), 239 (A. Wallensköld).
- , »Den förtrogna» i de tidigare franska versromanerna. (Studier tillägnade Otto Sylwan på sextioårsdagen. Göteborg. p. 59—65.)

- BILLER, G., Remarques sur la construction active en français. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising, Göteborg. p. 228—240.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 157 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 626. ZfSL 48 (1926), 156 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 45 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 162 (Kr. Sandfeld).
- CARLANDER, SOPHIE & TOMBA, SILVIA, Italiensk grammatik med övningar, dialoger m. m. Sthlm. 8:o. vij, 269, (1) p.
- COLLIN, C. S. R., Fr. *chagrin* »ledsen»; *colère* »ond». (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising, Göteborg. p. 55—60.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 155 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 625—626. MLN 41 (1926), 139 (Urban T. Holmes). ZfSL 48 (1926), 156—157 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 42 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 163 (Kr. Sandfeld).
- , Fr. *fabrique*. (Msp. 19, 185—186.)
- DYMLING, C. A., Matthew Arnold och Sainte-Beuve. (Studier tillägnade Otto Sylwan på sextioårsdagen. Göteborg. p. 234—260.)
- F[AHLSTE]DT, C. A., Article sur Kr. Nyrop, Lärobok i italienska. Till svenska av Ragnar Stigen. Sthlm 1925. (Ped. tidskr. 60, 278—280.)
- HOLMBERG, J., Eine mittelniederfränkische übertragung des Bestiaire d'amour. Sprachlich untersucht und mit französischem parallelltext herausgegeben. (UUA 1925. Filos. 2.) xvj, 253, (3) p.  
 Voir: Ro 52 (1926), 529—530 (A. Långfors). RLR 63 (1926), 394 (P. Fouché). ZfSL 49 (1927), 361 (Th. Frings).
- HÖGBERG, P., L'édition du Roman de la Rose par Nicolas Desprez. (Bibliographe moderne 22, 1924/25, 97—111.)
- HÖGDAHL, E., Spansk handelskorrespondens för handelsskolor och till självstudium. Sthlm. 8:o. 109 p.
- KJELLMAN, H., Fr. *ilucc—alucc—lues*. Essai d'étymologie. (Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg. Göteborg, p. 118—134.)  
 Voir: MLN 41 (1926) 39 (Urban T. Holmes). NphM 27 (1926), 238 (A. Wallensköld). NPhF 38 (1926), 76—77. Ro 51 (1925), 626.
- , Fr. *ici—ainsi*. Essai d'étymologie. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 161—178.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 156—157 (L. Clédat). ZfSL 48 (1926), 158 (K. Glaser). NphM 27 (1926) 44—45 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 98. Litteris 4 (1927), 163—164 (Kr. Sandfeld).

- LARSSON, H., Rousseaus samhällsfördrag. 3. Majoritetsviljan. (Bokstugan 9, 115—121.)
- LILJELHOLM, A. F., Quelques étymologies françaises et provençales. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 256—261.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 158 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 626. ZfSL 48 (1926), 158 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 45—46 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 98—99. Litteris 4 (1927), 164—165 (Kr. Sandfeld).
- LINDSSTRÖM, A. Svenskt-italienskt miniatyrlexikon. Sthlm. 16:o. viij, 454 p.
- MELANDER, J., Le sort des prépositions *cum* et *apud* dans les langues romanes. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 359—374.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 159—161 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 627. ZfSL 48 (1926), 157 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 47 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 165 (Kr. Sandfeld).
- MICHAËLSSON, K., *Egidius > Gilles*. Étude d'onomastique. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 336—358.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 159 (L. Clédat). ZfSL 48 (1926), 158 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 46—47 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 165 (Kr. Sandfeld).
- MUNTIE, Å. WILSON, En spansk anakolut. (Ur anteckningsboken.) (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 61—65.)  
 Voir: Ro 51 (1925), 626. NphM 27 (1926), 42 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 165—166 (Kr. Sandfeld).
- NILSSON, K. J., Rousseau och La nouvelle Héloïse. (Redogörelse för Karolinska högre allmänna läroverket i Örebro läsåret 1924—25.) Örebro. 8:o. xxj p.
- NORLIND, A., Dantes poetiska brevväxling med Giovanni del Virgilio. (Vår tid 10, 113—127.)  
 —, Dante, Sthlm. 8:o. 351 p.
- PAULI, I., En moderniserad parlör. [Article sur A. Wallström, Svenskt-franskt parlörlexikon. 6:e uppl. bearb. av V. Pinot och A. Chr. Thorn.] (Msp 19, 150—152.)
- STAFF, E., En ny Danteöversättning. [Article sur Dantes Gudomliga komedi, översatt av Aline Pipping. Hfors 1924.] (Nya Argus 18, 162—167.)  
 —, Några ord om cäsuren i den franska alexandrin. (Msp 19, 182—185.)

- STAUFF, E., Quelques observations sur les recueils de *laude* d'Udine et de Pordenone. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 1—23.)  
 Voir: Ro 51 (1925), 625. ZfSL 48 (1926), 156 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 41 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 96. Litteris 4 (1927), 166 (Kr. Sandfeld).
- STENHAGEN, A., Klangeffekter i modern franska. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 84—103.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 156 (L. Clédat). MLN 41 (1926), 39 (Urban T. Holmes). ZfSL 48 (1926), 156 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 43 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 98. Litteris 4 (1927), 166—167 (Kr. Sandfeld).
- , Franska motsvarigheter till ett par svenska ortnamn. (Msp 19, 186.)
- , En intressant ordlek i Chantecler. (Msp 19, 140.)
- STRÖMBERG, K. R. G., Anatole France. (OoB 33, 13—26.)
- TILLANDER, G., *Brisier, bruisier*. (Ro. 51, 105—111.)
- , Dérivés méconnus du latin *lux, lucem* en français et provençal. (Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg. Göteborg. p. 153—164.)  
 Voir: NphM 27 (1926), 238 (A. Wallensköld).
- , Vieux français *fregonde, fregonder*. (ZrPhil 45, 301—304.)  
 Voir: Ro 52 (1926), 408 (M. R[oaques]).
- , Vieux français *frouger, froujance*. (ZrPhil 35, 296—301.)  
 Voir: Ro 52 (1926), 408 (M. R[oaques]).
- , Mamsel Hönas död och begravning och herr Björns diplomatiska aktion hos herr Räv, tolkade efter första brannen av le Roman de Renart. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 262—272.)
- , Mots se rapportant au sanglier dans les livres de chasse du moyen âge. (Ro 51, 253—265.)
- WAHLGREN, E. G., Sur la question de l'*z* dit parasite dans l'ancien français. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 290—335.)  
 Voir: RPhilF 37 (1925), 158—159 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 626—627. MLN 41 (1926), 139 (Urban T. Holmes). ZfSL 48 (1926), 157 (K. Glaser). NphM 27 (1926), 46 (A. Wallensköld). ZrPhil 46 (1926), 99. Litteris 4 (1927), 167 (Kr. Sandfeld).
- WALBERG, E., Guernes de Pont-Saint Maxence et la «légende de Becket». Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. 123—145.)

Voir: RPhilF 37 (1925), 156 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 626. Engl. hist. rev. 41 (1926), 303 (F. M. P.). MLN 41 (1926), 139 (Urban T. Holmes). Revue belge 5 (1926), 233—234 (G. G. Dept). ZrPhil 46 (1926), 98. ZfSL 48 (1926), 155. (K. Glaser). NphM 27 (1926), 44 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 167—168 (Kr. Sandfeld).

WALBERG, E., Remarques sur le texte de la seconde partie du «Poème moral». (NphM 26, 89—109.)

—, Zum Text des altfranzösisch-veronesischen Katharinenlebens. (ZrPhil 45, 327—337.)

WIESELGREN, O., Dante i ny svensk dräkt. (Svensk tidskr. 15, 540—544.)

VISING, J., Bisatser inledda av preposition i germanska och romanska språk. (Minnesskrift utg. av Filologiska samsfundet i Göteborg. Göteborg, p. 1—22.)

Voir: NphM 27 (1926), 237 (A. Wallensköld).

—, Studierna i romanska språk vid våra högskolor. (Nya dagl. alleh. 18 april 1925.)

WULFF, F., I livets vår. Dantes Vita nuova. 2:a översedda uppl. Sthlm. 8:o. 187 p.

—, Några franska uttalanden om fransk värsbildning. (Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg. p. 37—50.)

Voir: RPhilF 37 (1925), 155 (L. Clédat). Ro 51 (1925), 625. MLN 41 (1926), 139 (Urban T. Holmes). NphM 27 (1926), 42 (A. Wallensköld). ZuPhil 46 (1926), 97. Litteris 4 (1927), 168 (Kr. Sandfeld).

ZEILON, E., Åttonde Infernosången i Den Gudomliga Komedien — La Divina Commedia — av Dante Alighieri. Översättning från Scartazzini-Vandellis italienska text. (Redogörelse för Högre allmänna läroverket i Östersund läsåret 1924/25.) Östersund. 4:o. viij p.

Voir: Svensk tidskr. 15 (1925), 540—544 (O. Wieselgren).

## 1926.

BERGSTRÖM, A., Svensk-fransk ordbok av F. Schulthess. 2:a uppl. omarbetad. (P. A. Norstedt & söners fickordböcker). Sthlm. 356 p.

EDSTRÖM, E., Article sur W. Ripman & E. Rodhe, Italiensk nybörjarbok. Sthlm 1924. (Ped. tidskr. 60, 119—122.)

EHRENSVÄRD, ALBERT, Från det 17:de och 18:de århundradets Frankrike. Essayer och översättningar. (Malherbe, Théo-

- phile de Viau, Saint-Amand, Voltaire, André Chénier.)  
Sthlm. 8:o. 429 p.
- FAHLSTEDT, C. A. & FREDBÄRJ, J., Svenskt-spanskt [parlörlexikon]. Bearb. efter Meyers Sprachführer (Fritzes parlörlexika. 6.) 3:e uppl. Sthlm. 16:o. 4, 692, (6) p.
- FRIED, L., Luigi Pirandello. (Nya Argus 19, 156—160.)
- GULLBERG, HJ., Om människornas tomma bestyr av Jean Racine. [Övers.] (OoB 35, 520.)
- HÅRD AF SEGERSTAD, KERSTIN, Sur les dieux des Sarrasins dans les chansons de geste du XII:e siècle. 1. Les dieux des Sarrasins. 1. Provenance. Uppsala. 8:o, 97, (1) p.
- MUNTHE, Ä. W:SON, Article sur Kr. Nyrop, Läröbok i spanska. Till svenska av Ragnar Stigen. Sthlm 1925. (Ped. tidskr. 60, 153—156.)  
Voir: Ped. tidskr. 60 (1925), 244—247 (H. Styff). Cp. ib. 247—252 (Å. W:son Munthe).
- PSILANDER, HJ., Michail Eminescu. (Ergo 3, 107—108.)
- RINGENSON, KARIN, *De et par* comme expression du rapport d'agent en français moderne. (NphM 27, 76—90.)
- STAAFF, E., L'enseignement du français en Suède. (Études françaises. 10:e cahier. Paris. p. 25—51.)
- , Notice sur un manuscrit des laude de Jacopone da Todi conservé au Musée Condé (Chantilly). (Studj romanzi 18, 47—64.)
- , Sur un manuscrit de Jacopone da Todi conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague. (Ro 52, 1—16.)
- STENHAGEN, A., *Faire* som anföringsverb. (Msp 20, 83—84.)
- , *Fiasco*. (Msp 20, 243—244.)
- STOLPE, S., Modern fransk prosadiktning. (OoB 35, 373—384.)
- SÖDERBERGH, H., Bidrag till frågan om fransk versbildning. (Msp 20, 2—23.)
- TILANDER, G., Notes d'étymologie française. (Ro 52, 460—494.)
- VISING, J., Två Danteöversättningar. (Finsk tidskr. 100, 60—66.)
- , En Comedia om drottning Kristina av Sverige av Pedro Calderón de la Barca. (OoB 35, 65—75.)
- , Article sur Fünf anglonormannische Texte. Princetown 1923. (Ltbl 47, 28—38.)

ZEILON, E., *Två Infernosånger — IX och X — ur Den Gudomliga Komeden av Dante Alighieri. Översättning från italienskan. (Redogörelse för Högre allmänna läroverket i Östersund läsåret 1925/26.) Östersund. 4:o. 8 p.*

### Additions à la bibliographie des volumes précédents.

#### 1920.

KJELLMAN, H., *Mots abrégés . . .*

Voir: RLR 63 (1926), 391—392 (P. F[ouché]).

MELANDER, J., *L'origine de l'espagnol *no más* . . .*

Voir: RCr 60 (1926), 40 (G. C[irrot]).

WALBERG, E., *Date de la composition des recueils de Miracula . . .*

Voir: Nuovi studi medievali 1 (1923), 172 (F. Ermini).

#### 1921.

KJELLMAN, H., *La légende de Jean Damascène . . .*

Voir: Ro 52 (1926), 210 (M. R[oaques]).

MELANDER, J., *La locution *il y a* . . .*

Voir: Ro 52 (1926), 209—210 (M. R[oaques]).

MUNTHE, Å. W:SON, *Juro a brios baco balillo . . .*

Voir: Ro 52 (1926), 210 (M. R[oaques]).

STAUFF, E., *L'origine de l'usage de l'article défini . . .*

Voir: Ro 52 (1926), 210 (M. R[oaques]).

THORN, CHR., *Les proverbes de bon enseignement . . .*

Voir: ZrPhil 44 (1924), 752 (A. H[ilka]). Ltbl 46 (1925), 365—366 (A. Hilka).

#### 1922.

EHRENSVÄRD, A., *Fransk medeltid och renässans . . .*

Voir: Msp 18 (1924), 56—64 (V. Pinot).

KJELLMAN, H., *La deuxième collection anglo-normande des miracles de la Sainte Vierge . . .*

Voir: Analecta Bollandiana 42 (1924), 211—212 (B. de Gaiffier). AfStnSp 149 (1926), 136—143 (A. C. Ott).

—, *Le troubadour Raimon-Jordan . . .*

Voir: MA 35 (1924/25), 323—324 (R. Latouche). Ltbl 46 (1925) 239—243 (F. Stelzer).

MELANDER, J., *Guibert d'Andrenas . . .*

Voir: Ltbl 47 (1926), 38 (A. Hilka).

RINGENSON, KARIN, *Étude sur la palatalisation de K . . .*

Voir: ZrPhil 44 (1924), 350—356 (W. Meyer-Lübke).

WALBERG, E., La vie de Saint Thomas le Martyr...

Voir: Ro 52 (1925), 302—305 (B. de Gaiffier). Museum 21 (1925), 99—102 (J. J. Salverda de Grave).

1923.

KALLIN, HJ., Étude sur l'expression syntactique de rapport d'agent...

Voir: Museum 21 (1925), 156—158 (K. Delibes). Neophil 12 (1927), 317.

MUNTHE, Å. W:SON, Kortfattad spansk språklära. 1...

Voir: Ped. tidskr. 59 (1923), 293—294 (J. Visings). NSp 33 (1925), 389 (J. Huber).

STYFF, H., Étude sur l'évolution sémantique du radical *ward-* dans les langues romanes. Thèse. Lund. 8:o. iv, 160 p.

Voir: ZrPhil 45 (1925), 630—633 (I. Iordan). Ro 52 (1926), 191—193 (A. Chr. Thorn). Neophil 12 (1927), 54—56 (G. B. Distelbrink)

TILANDER, G., Remarques sur le Roman de Renard...

Voir: ZrPhil 44 (1924), 752—753 (A. H[ilka]). ARom 9 (1925), 331—334 (W. v. Wartburg).

VISING, J., Anglo-Norman language and literature...

Voir: ZrPhil 44 (1924), 753 (A. H[ilka]). Ro 50 (1924), 158 (M. R[oaues]).

—, Article sur Å. W:son Munthe, Kortfattad spansk språklära. 1. Sthlm 1923. (Ped. tidskr. 59, 293—294.)

ZEILON, E., Fyra sånger ur »Den Gudomliga Komeden» (La Divina Commedia) av Dante Alighieri. Översättning från det italienska originalet. (Redogörelse för Högre allmänna läroverket i Östersund läsåret 1922/23.) 4:o. Östersund. xxxj p.

*C. Björkbom.*

## II. Philologie germanique.

1924.

EKWALL, E., The Celtic element [in English place-names]. (English Place-name Society I: 1, 15—35. Cambridge 1924, 1925.)

Voir: The year's work in English studies 5 (1924), 58 (J. R. R. Tolkien). NQ 149 (1925), 197. AfStnSp 148 (1925), 297—298. Litteris 3 (1926), 82 (H. Lindkvist). Ltbl 47 (1926), 15—16 (H. Flasdieck). Anglia Bbl 38 (1927), 279—281 (G. Binz). ESt 61 (1926), 77 (P. H. Reaney). ESt 62 (1927), 65—66 (R. E. Zachrisson).



EKWALL, E., The Scandinavian element [in English place-names]. (English Place-name Society I: 1, 55—92. Cambridge 1924, 1925.)

Voir: NoB 12 (1924), 183—185 (H. Lindkvist). NQ 149 (1925), 197. AfStnSp 148 (1925), 298. Litteris 3 (1926), 82—83 (H. Lindkvist). Ltbl 47 (1926), 16 (H. Flasdieck). Anglia Bbl 38 (1927), 284—286 (G. Binz). ESt 61 (1926), 77—78 (P. H. Reaney). ESt 62 (1927), 69—72 (R. E. Zachrisson).

—, English studies in Sweden. (ESts 6, 92—94.)

—, Über Ortsnamenforschung. (Bericht über die Verhandlungen des allgemeinen deutschen Neuphilologenverbandes 19, 97—100.)

—, Article sur O. Ritter, Vermischte Beiträge zur englischen Sprachgeschichte. (Anglia Bbl 35, 21—29.)

—, Article sur E. Rothstein, Die Wortstellung in der Peterborough Chronik. (Anglia Bbl 35, 29—30.)

—, Article sur H. Albert, Mittelalterlicher englisch-französischer Jargon. (Anglia Bbl 35, 30—32.)

—, Article sur The laws of the earliest English kings, ed. F. L. Attenborough. (Anglia Bbl 35, 129—133.)

—, Article sur N. Kershaw, Anglo-Saxon and Norse poems. (Anglia Bbl 35, 133—137.)

—, Article sur The Old English version of the Heptateuch, Ælfric's treatise on the Old and New Testament and his preface to Genesis..., ed S. J. Crawford. (Anglia Bbl 35, 193—197.)

—, Article sur Mittelenglische Originalurkunden, ed. L. Morsbach. (Anglia Bbl 35, 225—226.)

—, Article sur J. Wright & Elizabeth M. Wright, An elementary Middle English grammar. (Anglia Bbl 35, 226—228.)

—, Article sur Giessener Beiträge zur Erforschung der Sprache und Kultur Englands und Nordamerikas, hrsg. von W. Horn, Heft 1. (Anglia Bbl 35, 228—232.)

—, Article sur J. Wilson, The dialect of Robert Burns as spoken in Central Ayrshire. (Anglia Bbl 35, 232—234.)

HEINERTZ, N. O., Wortstudien. 1. Ahd. *luomi*, schwed. *lummig*. 2. Zur Bedeutungsentwicklung des Wortes *selbst*. (StMSp 9, 243—257.)

Voir: AfdA 44 (1925), 96 (E. S[chröder]). NphM 26 (1925), 203 (A. Wallensköld).

- HELLQVIST, E., Tyska familjenamn i svenskan. (OoB 33, 136—144.)
- KÄRRE, K., The English plant-name *groundsel*. (StMSpv 9, 67—78.)  
 Voir: IJb 40 (1927), 421 (F. Karg). NphM 26 (1925), 201—202 (A. Wallensköld).
- KOCH, A. VON, Om ordföljden i engelska sägesatser i våra språkläror och i litteraturen. (MSP 18, 171—176.)
- KOCK, A., Zur Frage nach dem Namen des gotischen Bibelübersetzers. (Arkiv för nordisk filologi, Ny följd, 36, 314—319.)  
 Voir: LC 75 (1924), 1611.
- LANGENFELT, G., et LOGEMAN, H., »Danskers in Paris». (ESts 6, 12—19.)
- LILJEGREN, S. B., James Harrington's Oceana edited with notes. Heidelberg. XXIII + 372 p. (Skrifter utg. av Vetenskaps-societeten i Lund, 4.)  
 Voir: The year's work in English studies 4 (1923), 146—147 (H. J. C. Gierson & Arthur M. Clark). Anglia Bbl 35 (1924), 169—171 (W. Fischer). ZfeU 23 (1924), 280—281 (L. Schücking). PhilQ 3 (1924), 238 (E. N. S. Thompson). Modern Philology 22 (1924—1925), 110—111 (H. M. Ayres). AfStnSp 148 (1925), 116—118 (F. Liebermann). MLR 20 (1925), 108—109 (J. S. S.). NphM 26 (1925), 31 (U. Lindelöf). MLN 40 (1925), 245—246 (A. O. Lovejoy). Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung 1 (1925), 235—244 (F. Karpf). English historical review 41 (1926), 131—132 (A. J. Carlyle). Museum 32 (1925), 184—185 (Fr. A. Pompen).
- , The fall of the monasteries and the social changes in England leading up to the great revolution. Lund & Leipzig. 150 p. (LUÅ, Ny följd, Avd. 1, Bd. 19: 10.)  
 Voir: Anglia Bbl 35 (1924), 204—205 (W. Fischer). ZfeU 23 (1924), 281 (L. Schücking). English historical review 40 (1925), 130—132 (R. H. Tawney). ESts 8 (1926), 122 (E. R. Adair). Museum 33 (1926), 14—15 (A. A. van Schelven).
- , Die Gedichte Rupert Brookes. (Anglia Bbl 35, 49—60, 79—95.)
- , Milton's Wahl des Berufs. (Anglia Bbl 35, 158—160.)
- , Article sur G. C. Moore Smith, The poems English and Latin of Edward Lord Herbert of Cherbury. (Anglia Bbl 35, 234—236.)

- LILJEGREN, S. B., Article sur The Philological Quarterly 2: 2. (Anglia Bbl 35, 236—237.)
- , Article sur E. Jackson Hall, The satirical element in the American novel. (Anglia Bbl 35, 302—304.)
- , Article sur Emerson Grant Sutcliffe, Emerson's theories of literary expression. (Anglia Bbl 35, 304—305.)
- , Article sur Carleton Brown, Religious lyrics of the XIVth century. (Anglia Bbl 35, 353—354.)
- , Article sur Ch. W. Camp, The artisan in Elizabethan literature. (Anglia Bbl 35, 356—357.)
- , Article sur C. W. von Sydow, Beowulf och Bjarke. (Neophil 10, 73—74.)
- , Milton's personality. (Neophil 9, 119—121.)
- , Article sur A. Bennett, Lilian. (ESt 58, 288—290.)
- , Article sur J. Thorning, J. M. Synge, en modern irsk dramatiker. (ESt 58, 294—296.)
- , Article sur J. Huneker, Variations, et S. Lewis, Babbit. (ESt 58, 296—300.)
- , Article sur J. Smart, The sonnets of Milton. (ESt 58, 432—434.)
- , Article sur W. F. Schirmer, Der englische Roman der neuesten Zeit. (ESt 58, 439—452.)
- LINDKVIST, H., Article sur Mawer & Stenton, Introduction to the survey of English place-names. (NoB 12, 183—185.)
- LINDQVIST, A., Konrad von Helmsdorf, Der Spiegel des menschlichen Heils, aus der St. Gallener Handschrift hrsg. Berlin 1924. (Deutsche Texte des Mittelalters, Bd. 31.)  
Voir: Museum 32 (1925), 234—236 (J. H. Scholte). AfdA 44 (1925), 132—134 (L. Wolff).
- LÅFTMAN, E., *Er muss es getan haben och Er hat es tun müssen*. (MSp 18, 36—56.)
- , Något om tidsvärdet hos imperfektum konjunktiv i tyskan. (MSp 18, 176—179.)  
Voir: MSp 18 (1924), 231—233 (E. Herdin), 233—234 (O. Heinertz.)
- NEUMAN, E. G., Ist das Wort *humle* in den germanischen Sprachen ein Lehnwort? (Festschr. E. Mogk. Halle, p. 424—432.)  
Voir: NphM 26 (1925), 249 (E. Öhmann).

- PALMGREN, C., A study on the history of English words formed by the prefix *a- < on(in)*. (Redogörelse för högre allm. lärov. i Norrköping 1923—1924, p. 1—22.)
- REDIN, M., Nyare handböcker för anglist. (MSP 18, 153—161.)
- ROOTH, E., Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie germanique publiés des Suédois de 1920 à 1923. (StMSPv 9, 310—323.)
- , Article sur A. Kleczkowski, Neuentdeckte altsächsische Psalmenfragmente. (Nd Jb 51, 126—128.)
- , Studien zu den altniederfränkischen und altwestfälischen Psalterversionen. Uppsala. VI + 96 p. (UUÅ 1924, Filos. etc.: 5.)  
Voir: Jsb 46 (1926), 165. LC 75 (1924), 1431.
- Studier i modern språkvetenskap. Utg. av Nyfilologiska sällskapet i Stockholm. 9. Uppsala. 327 p.  
Voir: Ltbl 46 (1925), 177. AfdA 44 (1925), 96 (E. S[chröder]). NphM 26 (1925), 201—204 (A. Wallensköld). Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri, Ny ser. 1 (1925), (E. W[essén]).
- STÅRCK, J., Bidrag till den tyska skolgrammatikens historia i Sverige. 2. De olika grammatiska kategorierna. (Redogörelse för högre allm. lärov. i Västervik 1923—1924, p. 3—19.)
- SUNDÉN, F. K., Two Middle English etymologies. (Dans Festschrift tillägnad Hugo Pipping på hans sextioårsdag. Helsingfors 1924, p. 518—526.)  
Voir: Jsb 46 (1926), 79. IJb 11 (1926), 423.
- SYDOW, C. W. VON, Scyld Scefig. (NoB 12, 63—95.)
- , Hur mytforskningen tolkat Beowulfdikten. (Folkminnen och folktankar 11, 97—134.)
- WIKLUND, K. B., Zur Frage vom germ.  $\bar{e}^1$  in den Lehnwörtern im Finnischen und Lappischen. (Dans Streitberg-Festgabe. Leipzig 1924, p. 418—429.)
- ZACHRISSON, R. E., English place-names in *-ing* of Scandinavian origin. (Extrait de Språkvet. sällskapet i Uppsala förhandl. 1922—1924, p. 105—130.)  
Voir: MLR 21 (1926), 76—77 (E. V. Gordon). Anglia Bbl 37 (1926), 22—25 (G. Binz). ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster).

ZACHRISSON, R. E., Some English place-name etymologies. (StMSpV 9, 113—146.)

Voir: AfdA 44 (1925), 96 (E. S[chröder]). NphM 26 (1925), 202 (A. Wallensköld). MLR 21 (1926), 77 (E. V. Gordon). ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster).

—, The French element [in English place-names]. (English Place-name Society I: 1, 93—114. Cambridge 1924, 1925.)

Voir: The year's work in English studies 5 (1924), 60 (J. R. R. Tolkien). NQ 149 (1925), 197. Ltbl 47 (1926), 16 (H. Flasdieck). Litteris 3 (1926), 83 (H. Lindkvist). Anglia Bbl 38 (1927), 286 (G. Binz). ESt 61 (1926), 78—80 (P. H. Reaney). ESt 62 (1927), 72—73 (R. E. Zachrisson).

ÖFVERBERG, W., The inflections of the East Midland dialects in Early Middle English. Substantives, adjectives, numerals, and pronouns. Thèse. Lund. XII + 179 p.

Voir: AfStnSp 149 (1926), 171—172. Neophil 12 (1927), 306 (W. van der Gaaf).

—, The verbal inflexion of the East Midland dialects in early Middle English. (Bilaga till Skara högre allm. lärov. årsredogörelse 1923—1924. Lund. VIII + 82 p.)

#### 1925.

BERGKVIST, E. P. K., Dat boec van der ioncfrouscap (sprachlich untersucht und localisiert). Thèse. Göteborg. CVIII + 70 p.

BJÖRLING, AUGUSTA, The prop-word *one* in Early Modern English. (Anglia Bbl 36, 76—78.)

Voir: Anglia Bbl 36 (1925), 154—155 (O. Jespersen); 287—288 (A. Björ ling); 382—383 (O. Jespersen).

—, Prop word or numeral? (Anglia Bbl 36, 287—288.)

CELANDER, T., Mera aktuella ord [i engelskan]. (MSp 19, 141—148.)

Voir: MSp 19 (1925), 163 (E. Ekblom).

COLLIN, C. S. R., Tillägg och rättelser till Wenström-Harlocks svensk-engelska ordbok. (MSp 19, 164—182, 221.)

EKBLOM, E., Article sur Cassel's New English Dictionary. (MSp 19, 63—64.)

EKWALL, E., Englische Ortsnamenforschung. (Anglica A. Brandl überreicht, 1, 19—40. Palaestra 147.)

Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 50—51 (J. R. R. Tolkien) DL 47 (1926), 273—274 (R. Imelman). Literarische Wochenschrift 2 (1926), 117 et ESt 61 (1926), 67 (A. Eichler).

- EKWALL, E., Über Ortsnamenforschung. (Bericht über die Verhandlungen der 19. Tagung des allg. deutschen Neuphilologenverbandes. Berlin, p. 97—100.)
- , The English place-names *Etchells, Nechells*. (Dans Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 104—106.)
- Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 51 (J. R. R. Tolkien). Litteris 4 (1927), 160 (Kr. Sandfeldt).
- , An Old English sound-change and some English forest names. (*Anglia Bbl* 36, 146—151.)
- Voir: *Anglia Bbl* 37 (1926), 191—192 (E. Ekwall). *Ijb* 11 (1926), 434 (F. Karg).
- , Article sur J. Wright & Elizabeth M. Wright, An elementary historical New English grammar. (*Anglia Bbl* 36, 257—260.)
- , Article sur Hoccleve's Works. II, ed. I. Gollancz. (*Anglia Bbl*. 36, 268—270.)
- , Ablaut in Flussnamen. (*Anglia Bbl* 36, 276—287.)
- Voir: *Anglia Bbl* 37 (1926), 54—56 (E. Ekwall).
- , Article sur J. Wilson, Scottish poems of Robert Burns. (*Anglia Bbl* 36, 304—305.)
- , Article sur A. S. Cook, The Old English Andreas. (*Anglia Bbl* 36, 320—321.)
- , On some Old English charters. (Dans Festgabe K. Luick. NSp, Beiheft 6. Marburg 1925, p. 152—157.)
- , Article sur H. Jellinghaus, Die westfälischen Ortsnamen nach ihren Grundwörtern. Dritte vermehrte Ausgabe. (NoB 13, 199—202.)
- , Article sur J. Mansion, Oud-Gentsche Naamkunde. (NoB 13, 197—199.)
- FRIESEN, O. VON, Om det svaga preteritum i germanska språk. Uppsala. 58 p. (Skrifter utg. av K. humanistiska vetensk. samfundet i Uppsala, 22: 5.)
- GILLQVIST, H., Kleist och »Genève». (MSP 19, 38—46.)
- HAGBERG, K., Thomas Carlyle. Stockholm. 356 p.
- Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 298—300 (C. H. Herford.)

HEINERTZ, N. O., Eine Lautverschiebungstheorie. Lund. 84 p. (LUÅ, Ny följd, Avd. 1, Bd. 20: 7.)

Voir: MLN 40 (1925), 517—518 (K. Malone). Neophil 11 (1926), 297—299 (A. G. van Hamel). JEGPhil 25 (1926), 447—449 (C. M. Lot-speich). AfdA 46 (1927), 1—8 (W. Krause). IFAnz 44 (1926—1927), 314—320 (I. U. Hubschmied).

—, Några små bidrag till tysk grammatik och tysk språk-historia. (MSP 19, 1—30.)

—, Engelska och amerikanska. 1. »Some cows, isn't it?» 2. En ordlek. (MSP 19, 30—33.)

—, Herr und hehr. (Zeitschrift für deutsches Altertum 62, 97—104.)

Voir: IJb 11 (1926), 427. Acta Philologica Scandinavica 1 (1927), 339.

—, Zum ahd. Bruchstück des Lex Salica. (Zeitschrift für deutsches Altertum 62, 104—105.)

HOLMBERG, J., Eine mittelniederfränkische Übertragung des Bestiaire d'amour. Sprachlich untersucht und mit altfran-zösischem paralleltext herausgegeben. Uppsala. XVI + 256 p. (UUA 1925, Filos. 2.)

Voir: Literarische Wochenschrift 2 (1926), 1511—1512 (K. Menne). Ro 52 (1926), 529—530 (A. Långfors). LC 77 (1926), 146. NphM 28 (1927), 51—54 (G. Lozinski). Museum 34 (1926), 63—65 (J. W. Muller).

KALÉN, H., Article sur O. Strandberg, The rime-vowels of Cursor Mundi, et R. Nöjd, The vocalism of Romanic words in Chaucer. (ESt 59, 99—102.)

KOCK, E. A., Altgermanischer Parallelismus. (Dans Vom Wer-den des deutschen Geistes. Festgabe G. Ehrismann. Ber-lin 1925, p. 21—26.)

LILJEGREN, S. B., Some notes on the name of James Harring-ton's Oceana. (Dans Festschrift J. Hoops zum 60. Ge-burtstag überreicht. Heidelberg, p. 231—249.)

Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 204 (H. I. C. Gier-son and A. M. Clark).

—, The origin of Carlyle's Sartor Resartus. (Dans Anglica A. Brandl überreicht, 2. Palaestra 148, p. 400—433.)

Voir: DL 47 (1926), 276 (R. Imelmann). Literarische Wochenschrift 2 (1926), 118 et ESt 61 (1926), 75—76 (A. Eichler).

—, Article sur D. Saurat, Milton man and thinker, et H.

- Mutschmann, Studies concerning the origin of Paradise Lost. (Anglia Bbl 36, 274—276.)
- LILJEGREN, S. B., Article sur Thomas Wilson, A discourse upon usury, ed. R. H. Tawney. (Anglia Bbl 36, 326—329.)
- , Article sur J. Milton, Paradise regained, ed. L. C. Martin; J. Veldkamp, Samuel Butler; P. Dottin, Daniel de Foë; A. W. Secord, Studies in the narrative method of Defoe. (Anglia Bbl 36, 337—343.)
- , Några nya synpunkter på Miltons personlighet. (Vår tid 10, 128—148.)
- , Article sur F. A. Pompen, The English versions of The ship of fools. (Litteris 2, 257—260.)
- LINDQVIST, A., Joachim Rachels satyrische Gedichte. Zur Textkritik und Interpretation. (Dans Germanica E. Sievers zum 75. Geburtstage. Halle a. S. 1925, p. 583—590.)
- LINDSTRÖM, E. L., Walter Scott och den historiska romanen och novellen i Sverige intill 1850. Thèse. Göteborg. VIII + 332 p. (GHÅ 31: 2: 4.)
- MOLIN, N., Till våra äldsta Shakespeareöversättningars historia. (Dans Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg på tjugofemårsdagen av dess stiftande den 22 okt. 1925, p. 140—152. GHÅ 31: 3.)
- Voir: NphM 27 (1926), 238 (A. Wallensköld).
- PALM, B., Om s. k. stilistiska finesser, särskilt i engelskan. 28 p. (Bilaga till Jönköpings högre allm. lärov. årsredogörelse 1924—1925.)
- Voir: ESts 9 (1927), 29—30 (E. Kruisinga).
- REDIN, M., Word-order in English verse from Pope to Sassoon. Uppsala. 227 p. (UUÅ 1925, Filos. etc.: 5.)
- Voir: Anglia Bbl 38 (1927), 293—295 (J. Mařík).
- , Article sur W. Dibelius, England, 3. Aufl. (MSp 19, 59—63.)
- ROOTH, E., Got. *hunsī* und Verwandtes. (BGdSp 49, 114—125.)
- Voir: Js b 46 (1926), 19. IJb 11 (1926—1927), 414—415 (F. Karg).
- , Article sur L. Zalewski, Psalterii versionis interlinearis vetusta fragmenta germanica, et A. Kleczkowski, Neuentdeckte altsächsische Psalmenfragmente aus der Karolingerzeit. (Nd Jb 51, 126—128.)



- SAHLGREN, J., Article sur Zeitschrift für Ortsnamenforschung, hrsg. von J. Schnetz. 1: 1. (NoB 13, 205—207.)
- SMITH, A., Strödda anmärkningar till engelska syntaxen. II. (MSp 19, 83—90.)
- STERN, G., Article sur H. Kalén, A Middle English metrical paraphrase of the Old Testament. (ESt 59, 280—286.)
- , En engelsk betydelselag. (Dans Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg på tjugofemårsdagen av dess stiftande den 22 okt. 1925, p. 23—36. GHÅ 31: 3.)  
Voir: NphM 27 (1926), 237 (A. Wallensköld).
- , Om pregnant och emfatisk betydelse. (Dans Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 246—255.)  
Voir: Litteris 4 (1927), 161—162 (Kr. Sandfeld).
- SUNDÉN, K. F., A famous Middle English sermon. (MS Hatton 57, Bod. Lib.) Göteborg. XV + 36 p. (GHÅ 31: 2: 5.)  
Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 102 (Dorothy Everett).
- , The origin of the English affirmative particle *ay(e)* 'yes'. (Dans Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 202—210.)  
Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 48 (J. R. R. Tolkien). NphM 27 (1926), 45 (A. Wallensköld). Litteris 4 (1927), 160 (Kr. Sandfeld).
- , Three Middle English verbs of Scandinavian origin. (Dans Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg på tjugofemårsdagen av dess stiftande den 22 okt. 1925, p. 75—84. GHÅ 31: 3.)  
Voir: IJb 11 (1926), 423. Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 381.
- VISING, J., Bisatser inledda av preposition i germanska och romanska språk. (Dans Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg på tjugofemårsdagen av dess stiftande den 22 okt. 1925, p. 1—22. GHÅ 31: 3-)  
Voir: NphM 27 (1926), 237 (A. Wallensköld).
- WADSTEIN, E., Le mot *viking*. Anglo-saxon *wicing*, frison *wising*, etc. (Dans Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg, p. 381—386.)  
Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 48 (J. R. R. Tolkien). Litteris 4 (1927), 161 (Kr. Sandfeld). NphM 27 (1926), 47 (A. Wallensköld). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926) 384—385.

WADSTEIN, E., Beowulf. Etymologie und Sinn des Namens. (Dans Germanica E. Sievers zum 75. Geburtstage. Halle a. S. 1925, p. 323—326.)

Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 39 (J. R. R. Tolkien). IJb 11 (1926), 443. LC 77 (1926), 148. Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 384. DL Neue Folge 4 (1927), 672 (H. Naumann).

—, Norden och Väst Europa i gammal tid. Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, Ny följd 22. Stockholm. VIII + 192 p.

Voir: Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och litteratur, Ny ser. 1 (1925), 435 (E. W[essén]). GRM 14 (1926), 464 (E. W[adstein]). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 384; 2 (1927), 287—288 (C. C. Uhlenbeck). English historical review 41 (1926), 302—303 (F. M. P[owicke]).

WAHLÉN, N., The Old English impersonalia. I. Impersonal expressions containing verbs of material import in the active voice. Thèse. Göteborg. 223 p.

Voir: Anglia Bbl 37 (1926), 198—199 (H. Flasdieck).

ZACHRISSON, R. E., Det engelska riksspråkets uppkomst och utveckling. (Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri, Ny ser. 1, 396—408.)

—, Some English place-names in a French garb. (Dans Mélanges de philologie offerts à M. Johan Vising. Göteborg 1925, p. 179—201.)

Voir: The year's work in English studies 6 (1925), 51—52 (J. R. R. Tolkien). MLR 21 (1926), 77 (E. V. Gordon). NphM 27 (1926), 45 (A. Wallensköld). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 386—387. ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster). ZfSL 48 (1925—1926), 155 (K. Glaser).

—, Notes on the English pronunciation of Greek *o* and French *oi* in loan-words. (Dans Festgabe K. Luick. NSp, Beiheft 6. Marburg 1925, p. 141—150.)

Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster).

—, Notes on the Essex dialect and the origin of vulgar London speech. (ESt 59, 346—360.)

Voir: Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 387.

1926.

BJÖRLING, AUGUSTA, Studies in the grammar of the early printed English Bible versions. Thèse. Lund. 197 p.

Voir: AfStnSp 152 (1927), 295. Anglia Bbl 38 (1927), 234—236 (M. Redin).

- EKBLÖM, E., *Conjunctional as in post-position.* (MSP 20, 159—168; Redogörelse för högre allm. lärov. i Hudiksvall 1925—1926, p. 1—13.)  
 Voir: ESTs 9 (1927), 60 (E. K[ruisinga]).
- EKWALL, E., Eng. *head* 'källa'. (NoB 14, 126—132.)  
 —, Nord *ā* 'å' i engelska namn. (NoB 14, 145—161.)  
 —, Zu »Ablaut in Flussnamen». (Anglia Bbl 37, 54—56.)  
 —, Article sur B. Borowski, Lautdubletten im Altenglischen. (Anglia Bbl 37, 161—165.)  
 —, Article sur J. Hofmann, Die nordischen Lehnwörter bei Gavin Douglas. (Anglia Bbl 37, 165—166.)  
 —, Article sur L. Kellner, Restoring Shakespeare. (MSP 20, 244—246; Anglia Bbl 37, 166—172.)  
 —, Felix Liebermann. (Anglia Bbl 37, 289—295.)  
 —, Något om nordiska ortnamn i England. (Sydsvenska ortnamnsällskapets årsskr., Årg. 2. Lund 1926, p. 1—13.)  
 —, Article sur R. Jordan, Handbuch der mittellenglischen Grammatik. Teil I. (Litteris 3, 153—158.)
- HEINERTZ, N. O., *Till den tyska grammatiken.* (MSP 20, 24—33.)  
 —, *Till den metallurgiska terminologien.* (Dans Inbjudning till övervarande av årsexamen vid högre allm. läroverket å Södermalm vårterm. 1926. 16 p.)  
 Voir: LB 19 (1927), Bijblad 28 (Ln). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 339—340.
- HERDIN, E., *Nibelungensången.* Översättning av de två första episoderna. (Redogörelse för högre allm. lärov. i Hälsingborg 1925—1926. 12 p.)
- JIRLOW, R., *Zur Terminologie der Flachsbereitung in den germanischen Sprachen.* Teil 1. Thèse. Uppsala. (Impr. Göteborg). XXXIV + 158 p.  
 Voir: Ltbl 48 (1927), 418—420 (J. Holmberg).
- KALÉN, H., Article sur F. G. Fowler & H. W. Fowler, *The pocket Oxford dictionary of current English.* (MSP 20, 156—158.)
- KIHLBOM, ASTA, *A contribution to the study of fifteenth century English.* Part 1. Thèse. XXXII + 205 p. (UUA 1926, Filos. etc.: 7.)

- KOCK, E. A., *Dorthin, dort, von dort*. (Dans Festschrift F. Kluge zum 70. Geburtstage dargebracht. Tübingen 1926, p. 75—77.)  
 Voir: LC 77 (1926), 1066. Litl 47 (1926), 300 (O. Behaghel).
- LIIJEGREN, S. B., Article sur A. Digeon, *The novels of Fielding*. (Litteris 3, 103—104.)
- , Article sur N. Bøgholm, *Engelsk betydningslære*. (Litteris 3, 275—276.)
- , Article sur B. Fehr, *Englische Literatur des 19/20. Jahrhunderts, et England im Zeitalter des Individualismus*. (Neophil 11, 62—64.)
- , Article sur H. Dugdale Sykes, *Sidelights on Elizabethan drama*. (Anglia Bbl 37, 72—74.)
- , *Milton and the King's Prayer*. (Anglia Bbl 37, 91—94.)
- , Article sur E. Legouis et L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*. (Anglia Bbl 37, 100—102.)
- , Article sur *The Plague pamphlets of Thomas Dekker*, ed. F. P. Wilson. (Anglia Bbl 37, 102—103.)
- , Article sur W. Gückel & E. Günther, *D. Defoes und J. Swifts Belesenheit und literarische Kritik*. (Anglia Bbl 37, 134—135.)
- , Article sur A. Löhrer, *Swinburne als Kritiker der Literatur*. (Anglia Bbl 37, 137—138.)
- , *Heines Doppelgänger*. (MLN 41, 115—116.)
- LINDKVIST, H., *A study on Early Medieval York*. (Anglia 50, 345—394.)
- , Article sur *English Place-name Society*, vol. I, *Introduction to the survey of English place-names*, ed. A. Mawer & F. M. Stenton. (Litteris 3, 80—87.)
- LINDQVIST, A., *Bernhardus Nicaeus Ancumanus, Rosarium, dat is Rosen-Garden. Lateinische Epigramme John Owens in niederdeutscher Übersetzung (1638)*, hrsg. XXXII + 168 p. Leipzig 1924, 1926. (Drucke des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, 6, 7.)  
 Voir: LC 77 (1926), 1229. AfStnSp 152 (1927), 280. Museum 35 (1927), 11—12 (J. van Dam). Neophil 13 (1927), 73. AfdA 45 (1926), 193—194 (E. Sijversj). NSp 35 (1927), 305—306 (Marianne Fröhlich).

- LÅFTMAN, E., Imperfekt indikativ i tyska villkorsbisatser. (MSp 20, 59—70)
- , En oriktig modusregel. (MSp 20, 139—146.)
- NOREEN, E., Einige Bemerkungen über den Ursprung des Stabreims in der altgermanischen Dichtung. (Dans Festschrift F. Kluge zum 70. Geburtstage dargebracht. Tübingen 1926, p. 92—99.)
- REDIN, M., Article sur Ph. Aronstein, Englische Wortkunde. (MSp 20, 154—156.)
- , Article sur H. W. Fowler, A dictionary of Modern English usage. (MSp 20, 179—187.)
- ROOTH, E., Altgermanische Wortstudien. Halle a. S. IV + 123 p.  
Voir: Modern Philology 24 (1926—1927), 500 (L. Bloomfield). LC 77 (1926), 412. DL 47 (1926), 2576—2579 (J. Weisweiler). Museum 34 (1927), 117—119 (A. G. van Hamel).
- STERN, G., Article sur E. Wellander, Studien zum Bedeutungswandel im Deutschen; H. Falk, Betydningslære; H. Sperber, Einführung in die Bedeutungslehre. (Litteris 3, 49—61.)
- STRÖMHOLM, D., Försök över Beowulfdikten och Ynglingasagan. (Edda 25, 233—249.)
- SVARTENGREN, H., Is Modern-English philology out of fashion? (MSp 20, 235—240.)
- ZACHRISSON, R. E., English place-names and river-names containing the primitive Germanic roots *\*vis*, *\*vask*. An essay on comparative place-name study. 67 p. (UUÅ 1926, Filos. etc.: 2.)  
Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 387. MLR 23 (1928), 84—85 (A. H. Smith).
- , Topographical names containing primitive Germanic *\*geb*. (NoB 14, 51—64.)  
Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster). Acta Philologica Scandinavica 1 (1926), 387. MLR 23 (1928), 84—85 (A. H. Smith).
- , Shakespeare up-to-date. 1—2. (Ergo, Tidn. för Uppsala studenter 3, 123—124, 242—243.)
- , Årets litteräre nobelpristagare [Bernard Shaw]. (Ergo, Tidn. för Uppsala studenter 3, 227—228.)

- ZACHRISSON, R. E., OE *daen(n)*, M. Dutch *dan*, and the name of Denmark. (*Acta Philologica Scandinavica* 1, 284—292.)  
 Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster). *Acta Philologica Scandinavica* 1 (1926), 387.
- , Some Yorkshire place-names. *York, Ure, Fervaulx*. (MLR 21, 361—367.)  
 Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster). MLR 23 (1928), 84—85 (A. H. Smith).
- , Some Yorkshire place names. *Ilkley, Gilling, Ingetlingum*. (*Språkv. sällskapet i Uppsala förhandl.* 1925—1927, p. 35—53. UUA 1926.)  
 Voir: ZONF 3 (1927), 65—68 (M. Förster).
- ZETTERSTEN, LOUIS, *City Street names*. 2nd ed. London 1926.  
 Voir: NQ 150 (1926), 108.

#### Additions à la bibliographie des volumes précédents.

##### 1919.

- LÅFTMAN, E., Verbets modus i indirekt anföring i modern tyska.  
 Voir: Ltbl 48 (1927), 11—12 (O. Behaghel).
- NÖJD, R., The vocalism of Romanic words in Chaucer.  
 Voir: ESt 59 (1925), 102 (H. Kalén).
- STRANDBERG, O., The rime-vowels of *Cursor Mundi*.  
 Voir: ESt 59 (1925), 99 (H. Kalén).

##### 1920.

- BJÖRKMAN, E., Studien über die Eigennamen im Beowulf.  
 Voir: AfStnSp 148 (1925), 156 (G. Neckel).
- LILJEGREN, S. B., American and European in the works of Henry James. (LUÅ, Ny följd. Avd. 1. Bd. 15: 6.) VIII + 58 p.  
 Voir: Museum 31 (1924) 39—40 (E. B. Koster). AfStnSp 147 (1924), 161—162. Neophil 12 (1926—1927), 307 (G. A. Dudok).

##### 1921.

- NORRBOM, S., Das Gothaer mittelniederdeutsche Arzneibuch und seine Sippe.  
 Voir: ZdPhil 50 (1923—1926), 471—473 (J. Klapper). Ltbl 48 (1927), 339—340 (O. Behaghel).

ROOTH, E., Die mittelalterlichen deutschen Handschriften . . .  
der Universitätsbibliothek zu Uppsala.

Voir: Ltbl 46 (1925), 86—87 (W. Stammler).

**1922.**

EKWALL, E., The place-names of Lancashire.

Voir: JEGPhil 24 (1925), 246—255 (G. T. Flom). ESt 62 (1927), 91—95 (R. E. Zachrisson).

—, Historische neuenglische Laut- und Formenlehre. 2:e, verbess. Aufl.

Voir: NSp 33 (1925), 66—67 (K. Luick).

HOLMQVIST, E., On the history of the English present inflections, particularly *-th* and *-s*.

Voir: Neophil 10 (1925), 300—302 (W. van der Gaaf).

**1923.**

BJERRE, B., Citaten i Kiplings Stalky & Co. (MSp 17, 34—40.)

EKWALL, E., English place-names in *-ing*.

Voir: Neophil 9 (1924), 237. AfStnSp 147 (1924), 143 (A. Brandl). Museum 32 (1925), 207—208 (H. J. v. d. Meer). RGerm 16 (1925), 208—210 (F. Mossé). Anglia Bbl 37 (1926), 14—22 (G. Binz). ESts 8 (1926), 117—119 (J. Mansion). ESt 62 (1927), 82—87 (R. E. Zachrisson).

HAMMARSTRÖM, E., Zur Stellung des Verbums in der deutschen Sprache.

Voir: Ltbl 46 (1925), 152—154 (F. Maurer).

KALÉN, H., A Middle English metrical paraphrase of the Old Testament.

Voir: ESt 59 (1925), 280—286 (G. Stern).

LILJEBÄCK, E. N:SON, Die Loccumer Historienbibel.

Voir: NphM 26 (1925), 251—252 (H. Suolahti). Neophil 11 (1925—1926), 153—154 (J. van Dam). Teuthonista 2 (1926), 165 (H. T[uechert]).

STYFF, H., Om *do* vid *have*. (MSp 17, 50—53.)

SYDOW, C. W. VON, Beowulfskalden och nordisk tradition.

Voir: Anglia Bbl 35 (1924), 218—219 (H. Hecht). AfStnSp 148 (1925), 95 (F. Liebermann).

—, Beowulf och Bjarke.

Voir: JEGPhil 23 (1924), 458—460 (K. Malone). Anglia Bbl 35 (1924), 218—219 (H. Hecht). Neophil 10 (1925), 73—74 (S. B. Liljegen).

SÄTERSTRAND, B., Die Sprache Zesens in der Adriatischen

Rosemunde. I. Thèse. Göteborg. (Impr. Greifswald 1923.)  
280 p.

Voir: AfdA 44 (1925), 196—197 (J. Ries).

WALLENBERG, J. K., The vocabulary of Dan Michel's Ayenbite of Inwyte.

Voir: ESt 59 (1925), 100—101 (R. Jordan). ESts 8 (1926), 84 (E. Krusinga). Anglia Bbl 37 (1926), 172—175 (K. Jost).

WELLANDER, E., Studien zum Bedeutungswandel im Deutschen.

Voir: LC 75 (1924), 230—231 (W. Frels). Museum 32 (1925), 180—181 (J. G. Talen). AfdA 44 (1925), 153—163 (J. Schwietering). AfStnSp 148 (1925), 260—261 (A. Hübner). MLN 40 (1925), 297—302 (S. Kroesch). MLR 20 (1925), 101—106 (W. E. Collinson). NSp 33 (1925), 468 (O. Weidenmüller). Litteris 3 (1926), 49—61 (G. Stern). Teuthonista 2 (1926), 70—72 (L. Sütterlin). GRM 15 (1927), 175—176 (L. Weissgerber).

*Sigurd Karlström.*



**Studier i modern språkvetenskap**, utgivna av Nyfilologiska sällskapet i Stockholm. Pris pr vol.: vol. I—IV 5 kr.; vol. V 6 kr.; vol. VI 7 kr.; vol. VII 8 kr.; vol. VIII 6: 50 kr.; vol. IX 7 kr.

### I. 1898.

Inledning. Sällskapets medlemmar. Stadgar. Föredrag. Tillägg och rättelser. Modernismes en **-isme** et en **-iste**. *Carl Wahlund*.

Några anteckningar om användningen af prepositionen **à** vid det direkta objektet i spanskan. *Ake W:son Munthe*.

Mélanges grammaticaux, I, II. *O. Örtenblad*.

Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken. *A. Malmstedt*.

Le suffixe **-ime**, **-ième** en français. *Erik Staaff*.

Om ändelsen **-is** i nysvenskan. *Alfred Nordfält*.

Altération et chute de l'**r** en français. *Herman Andersson*.

Zur Frage nach der Entstehung von Konstruktionen in Art von Ich habe schreiben können» u. s. w. *P. A. Lange*.

Om artikeln, dess ursprung och uppgift, särskildt i franskan och andra romanska språk. *P. A. Geijer*.

Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1893 jusqu'au mois d'octobre 1898.

### II. 1901.

Sällskapets medlemmar. Föredrag h. t. 1898—v. t. 1901.

Kronologiskt ordnade geografiska schemata öfver nordfranska medeltidslitteraturen. *Carl Wahlund*.

Sur les «propositions relatives doubles». *A. Malmstedt*.

Om franska låneord i svenskan. *Alfred Nordfält*.

Om användningen af ordet katt i svenska eder och liknande uttryck. *Ake W:son Munthe*.

Les pronoms français au seizième siècle. *Gustaf Ernst*.

Sur les adverbes qui déterminent les substantifs. *Anna Ahlström*.

Sur le développement phonétique de quelques mots atones en français. *Erik Staaff*.

La note sur le Virgile de l'Ambrosienne. *Fr. Wulff*.

Rimstudier hos Verlaine. *Ruben G:son Berg*.

Modus Conjunctivus, särskildt i franskan. *P. A. Geijer*.

Aperçu bibliographique etc.

### III. 1905.

Sällskapets medlemmar. Föredrag h. t. 1901—h. t. 1904.

Un acte inédit d'un opéra de Voltaire. *Carl Wahlund*.

Pon freno al gran dolor che ti trasporta. *Fr. Wulff*.

Des locutions emphatiques. *A. Malmstedt*.

Sydvästengelskt och västsachsiskt **r**. *J. O. G. Kjederqvist*.

Några anteckningar om några fall af attraktion i några svenska arbeten. *Ruben G:son Berg*.

Öfversikt öfver tyska språkläror. *Otto Rohnström*.

Über sonantische Nasale in der deutschen Umgangssprache. *Elias Grip*.

Gaston Paris. *P. A. Geijer*.

Aperçu bibliographique etc.

#### IV. 1908.

Föredrag 1905—1907.

Supplement till band II.

Hel. Peter af Luxemburg. *Carl Wahlund.*

Mélanges syntaxiques. *A. Malmstedt.*

Till det engelska riksspråkets historia. *Eilert Ekwall.*

Det svenska språkets tjänlighet i antika metrar. *Fr. Wulff.*

Novalis och Fouqué i Sverige. *Ruben G:son Berg.*

Onomatopoetische Bezeichnungen für menschliche Wesen, besonders im Deutschen und Englischen. *J. Reinius.*

Strödda anteckningar om frasen »Här ligger en hund begravnen» och några närstående uttryck. *Åke W:son Munthe.*

Några subjektiva tidsmått i svenskan och tyskan. *B. J:son Bergqvist.*

Aulica, fr. ouche. *A. Terracher.*

Deux chartes léonaises. *E. Staff.*

Aperçu bibliographique etc.

#### V. 1914.

Föredrag 1908—1913.

Carl Wahlund. *P. A. Geijer.*

Two instances of French influence on English place-names. *R. E. Zachrisson.*

Shakespeares uttal. *R. E. Zachrisson.*

Om Swinburnes liv och diktning. *A. Malmstedt.*

Lingvistiska kåserier. *P. A. Geijer.*

Le développement phonétique de **-abilis** et **-ibilis** en français. *E. Staff.*

Buregi-Byringe. *R. Ekblom.*

A few miscellaneous notes on English pronouns. *Josef Reinius.*

Bidrag till attraktionsläran. *Ruben G:son Berg.*

Strödda anteckningar om uttrycket »myror i huvudet» och några närstående bilder. *Åke W:son Munthe.*

Une version anglo-normande inédite du Miracle de S. Théophile. *Hilding Kjellman.*

Aperçu bibliographique etc.

#### VI. 1917.

Föredrag 1914—1916.

The earliest Swedish works on English pronunciation (before 1750). *A. Gabrielson.*

Det fornfranska talesättet »ne garder l'heure» ännu en gång jämte några andra. *P. A. Geijer.*

Etymologische Studien über Geige—Gigue—Jig. *Daniel Fryklund.*

Tysk språkrensning sedan 1870-talet. *Ivar Larsson.*

Zur bulgarischen aussprache. *R. Ekblom.*

Några anteckningar om ordet griphummer. *Åke W:son Munthe.*

Rosetti och »The æsthetic Movement». *A. Malmstedt.*

Les formes toniques des pronoms personnels régimes après quelques particules dans l'ancien français. *J. Melander.*

Notes on early English personal names. *R. E. Zachrisson.*

Uttryck af typen: »la fièvre lui a pris». Studie i fransk historisk syntax. *Hilding Kjellman.*

Aperçu bibliographique etc.

## VII. 1920.

Föredrag v. t. 1917—v. t. 1920.

Per Adolf Geijer. *E. Staaff.*

Om den operonliga satsens natur. *Hilding Kjellman.*

Grammatical changes in present-day English. *R. E. Zachrisson.*

När författades Wilhelm af Canterburys *Miracula sancti Thomæ cantuariensis?*

*E. Walberg.*

L'origine de l'espagnol **no más** au sens de «seulement». *J. Melander.*

En svensk riddardikt och dess original. *A. Nordfelt.*

Quomodo i de romanska språken. *Johan Vising.*

Les rédactions en prose de l'Ordre de chevalerie. *Hilding Kjellman.*

Ossian. *A. Malmstedt.*

Aperçu bibliographique etc.

## VIII. 1921.

(Publicerad på 25-årsdagen av Nyfilologiska sällskapet stiftande.)

Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm 1896—1921. *Åke W:son Munthe.*

Lovat'. Étude sur un nom de rivière russe. *R. Ekblom.*

En ellipsteori. *Erik Wellander.*

La locution **il y a**. *J. Melander.*

Det historiska beviset för Eufemiasornas ålder. *A. Nordfelt.*

L'origine de l'usage de l'article défini devant les noms de pays en français.

*E. Staaff.*

»Juro a brios baco balillo.» Apuntes sueltos. *Åke W:son Munthe.*

La légende de saint Jean Damascène. Une rédaction du XIII<sup>e</sup> siècle en vers français. *Hilding Kjellman.*

Change of TS to CH, DS to DG and other instances of inner sound-substitution.

*R. E. Zachrisson.*

Två fall af imperfektum i franskan. *Alfred Stenhagen.*

Några anmärkningar till tysk grammatik. *J. Reinius.*

## IX. 1924.

Föredrag h. t. 1920—h. t. 1924.

Om franska lånord i svenskan. *A. Nordfelt.*

Quelques remarques sur le groupe occlusive + nasale. *Karin Ringenson.*

The English Plant-name groundscl. *Karl Kärre.*

Une note sur le Livre des Manières. *Kerstin Hård af Segerstad.*

Några anteckningar om en grupp spanska kraftuttryck. *Åke W:son Munthe.*

Some English Place-name Etymologies. *R. E. Zachrisson.*

Autresi — aussi — ainsi. Étude de syntaxe historique. *Hilding Kjellman.*

De Trop par est bons à Il est par trop bon. *Paul Falk.*

Voyons voir! Montre voir! Essai étymologique. *Erik Staaff.*

Wortstudien. *N. Otto Heinertz.*

Le passage *d > r* en français. *Karl Michaëlsson.*

Aperçu bibliographique etc.

2.2





WILS

~~406~~

~~ST62~~

~~8-10~~

~~1921-28~~

STUDIER I MODERN  
SPRAKVETENSKAP

UNIVERSITY OF MINNESOTA



3 1951 D00 141 513 Q